This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

848
A2917
A35

848
A299

LETTRES

DE

MADEMOISELLE AÏSSÉ

A

MADAME C.....

Qui contiennent plusieurs anecdotes de l'histoire du tems, depuis l'année 1726 jusqu'en 1733.

PRÉCÉDÉES

D'un narré très-court de l'histoire de

MADEMOISELLE AÏSSÉ,

Pour servir à l'intelligence de ses Lettres.

Avec des notes, dont quelques-unes sont de Mr. de Voltaire.

A PARIS,

Chez LA GRANGE, Libraire, rue St. Honoré, vis-à-vis le palais Royal & le Lycée.

1787.

HISTOIRE

DE MADEMOISELLE

AÏSSÉ.

MADEMOISELLE Aïssé éprouva dès l'âge de quatre ans les plus grands malheurs. Les Turcs prirent & pillerent sa patrie, petite ville en Circassie, dont j'ignore le nom : tous les habitans furent réduits à l'esclavage ; les plus jolies filles destinées pour les sérails. La petite Aïssé avoit déja dans cet âge tendre, cette physionomie noble, intéressante, ces graces aimables & touchantes, qui l'ont rendue dans la suite, préférable à de plus grandes beautés. M. de Ferioles, ambassadeur de France à la Porte, ne put voir cette aimable enfant, sans être attendri de

ſon ſort, particulierement en apprenant du Turc qui la vendoit, qu'elle étoit, ſuivant toute apparence, fille d'un prince Circaſſien ; il l'avoit trouvée dans un palais, entourée d'eſclaves qui en prenoient ſoin. M. de Ferioles la careſſe ; elle répond à ſes careſſes : dès ce moment, il s'intéreſſe extrêmement à cette enfant, déſire lui faire un ſort plus heureux que celui auquel ſa triſte deſtinée paroiſſoit la condamner ; il l'achete pour 1500 L. argent de France. Peu de tems après, il fut rappellé en ſa patrie, où il l'amena. Comme il demeuroit dans la même maiſon que Madame de Ferioles, ſa belle-ſœur, il la pria de s'en charger. Elle prit beaucoup d'amitié pour cette enfant, & vouloit l'avoir ſans ceſſe dans ſon appartement. Tous ſes amis en étoient charmés ; il étoit impoſſible de connoître cette petite fille ſans l'aimer. L'ambaſſadeur, riche & garçon, n'épargnoit rien pour lui donner une éducation brillante ; tous les jours il l'aimoit davantage. Tous les maîtres, pour développer les talens agréables, furent employés, mais aucun pour l'inſtruire de

ſes devoirs. Dès que mademoiſelle Aïſſé commença à balbutier, elle n'entendit que des maximes dangereuſes. Entourée de femmes voluptueuſes & intrigantes, qui répétoient ſans ceſſe que la ſeule occupation d'une femme ſans fortune, devoit être de chercher à s'en procurer une. La nature avoit tout fait pour mademoiſelle Aïſſé; à une figure charmante, elle joignoit l'ame la plus ſenſible & la plus belle, une candeur, une vérité dans le caractere qui la faiſoient admirer : la bienfaiſance étoit une vertu innée chez elle. Sa nobleſſe dans la maniere d'agir, ſa délicateſſe dans les procédés, ſa ſenſibilité, ſon goût, la faiſoient adorer de ſes amis : elle ne ſoupçonnoit jamais le mal, toujours expoſée à être dupe des fineſſes des autres; ſa complaiſance, ſa douceur, la faiſoient chérir dans la ſociété. On ne peut mieux la peindre qu'en diſant, que l'ame d'un ange habitoit ſon corps. Malgré les mauvais exemples qui l'entouroient, elle aimoit la vertu. Un cœur tendre, une ame honnête, ſont bien ſouvent des qualités dangereuſes

pour une jeune perſonne ſans expérience, qui a eû le malheur de ne connoître qu'un monde rempli de maximes pernicieuſes : tout ce qui avoit l'apparence de vertu ſéduiſoit mademoiſelle Aïſſé. L'ambaſſadeur devint très-amoureux de ſon éleve : né avec les paſſions fougueuſes, libertin par goût & par habitude, ayant vécu long-tems à la Porte où il ne s'étoit pas corrigé, il vouloit forcer ſon éleve à l'aimer ; jaloux de tout ce qui l'approchoit, il la rendoit très-malheureuſe : elle évitoit ſoigneuſement toutes les occaſions de ſe trouver ſeule avec lui. Heureuſement madame de Ferioles avoit deux fils à peu près de ſon âge. Ils avoient été élevés avec mademoiſelle Aïſſé, ils l'aimoient comme une ſœur, & tâchoient, autant qu'il étoit en leur pouvoir, de diminuer ſes craintes & ſes peines. Son cœur reconnoiſſant des bontés que l'ambaſſadeur avoit eu pour elle dans ſon enfance, ne pouvoit l'engager à des ſentimens tels qu'on exigeoit d'elle. On lui redemandoit trop pour les bienfaits qu'elle avoit reçu. Si M. de Ferioles avoit été généreux,

elle auroit eu plus de reconnoiſſance. Elle ne voyoit en lui qu'un maître qu'elle redoutoit. Mais dès l'inſtant qu'il tomba dangereuſement malade, tout ſujet de plainte fut oublié. Elle le ſoigna comme un pere, & n'abandonna plus ſa chambre; il fut ſenſible à ſa bonté, la remercia de ſes ſoins, & lui remit un contract de L. 4000 de rente ſur ſa tête, & un billet d'un capital aſſez conſidérable, qu'il chargeoit ſes héritiers de lui payer: il en parla à ſa belle-ſœur, en lui recommandant beaucoup de prendre ſoin de mademoiſelle Aïſſé. Dès qu'il fut mort, madame de Ferioles la prit chez elle, la logea dans un aſſez vilain appartement, & lui reprocha les dons de ſon beau-frere, plutôt par avarice que par mauvais cœur. La trop ſenſible Aïſſé en fut pénétrée juſques au fond du cœur. Son ame élevée & généreuſe ne pouvoit comprendre qu'on pût reprocher des bienfaits qu'elle n'avoit jamais mendié. Indignée des mauvais procédés de cette dame, elle prit le billet, & le jetta devant elle au feu. Madame de Ferioles eut aſſez peu de délica-

teſſe, & trop d'avarice, pour ne pas profiter de ce noble déſintéreſſement. Pluſieurs perſonnes prirent du goût pour mademoiſelle Aïſſé, qui en fut plus flattée que touchée. Incapable d'aimer ce qu'elle ne pouvoit eſtimer, l'intérêt ou la galanterie n'auroient jamais décidé ſon choix. Le duc d'Orléans la vit un jour chez madame de Parabert, il en fut enchanté; peu fait aux refus, il l'entretint de ſa paſſion, ne doutant pas qu'elle n'accepte avec joie ſes propoſitions brillantes. Quelle fut ſa ſurpriſe, quand elle lui répondit avec une fermeté reſpectueuſe, que jamais elle ne conſentiroit à devenir ſa maîtreſſe! Ce prince ne perdit cependant pas toute eſpérance; il ne douta point qu'appuyé par madame de Ferioles, il ne réuſſit enfin. Cette dame bien plus étonnée que le duc, qu'on pût refuſer de telles offres, employa tous les motifs de l'intérêt, pour engager mademoiſelle Aïſſé à les écouter: tout fut inutile; plus la dame vouloit faire ſentir les avantages d'une telle conquête, plus mademoiſelle Aïſſé montroit d'éloignement; elle ſe jetta à ſes pieds

pour la conjurer de ne plus lui parler de la paſſion du duc, aſſurant que ſi on continuoit à la tourmenter ſur ce ſujet, elle ſe jetteroit dans un couvent, ou ſe retireroit dans quelque province éloignée. Madame de Ferioles la plaignit plus qu'elle ne l'admira. Mais comme elle lui étoit utile, craignant de la perdre, elle conſentit, quoique avec bien de la peine, à ne lui en plus parler. Quelque tems après, le chevalier Daidy vit mademoiſelle Aïſſé chez madame du Défans; il en fut enchanté, & prit pour elle la plus grande paſſion; il ſe fit préſenter chez madame de Ferioles; il abandonna toutes ſes autres connoiſſances, & ne quitta plus cette maiſon. Le chevalier étoit l'homme du monde le plus aimable; à une figure noble, il joignoit le caractere le plus intéreſſant: juſqu'alors on l'avoit ſuppoſé léger; il avoit eu pluſieurs intrigues; madame de Berry l'avoit aimé paſſionnément, mais toutes les femmes auxquelles il s'étoit attaché, n'étoient point faites pour fixer un homme délicat. L'aimable Aïſſé lui fit ſentir la premiere, qu'un attache-

ment ne peut être de durée, ſi l'objet n'en eſt digne : un homme dont on parloit avec éloge, qui faiſoit le plaiſir de la ſociété, qui étoit le coriphée de toutes les belles dames de la cour, qui abandonnoit tout pour elle, qui étoit tendre & reſpectueux. Comment n'être pas extrêmement flattée d'une telle conquête ? Ce n'étoit point la réputation brillante du chevalier qui avoit fait impreſſion ſur le cœur de mademoiſelle Aïſſé, mais plutôt ſes vertus. Il l'aimoit ſi délicatement, qu'il étoit jaloux de ſa réputation, & lui donnoit ſouvent des conſeils : mademoiſelle Aïſſé vit tout le danger de ſe livrer aux ſentimens de ſon cœur. Incapable de ſe faire des illuſions ; ſa naiſſance & les circonſtances où ſe trouvoit le chevalier (*), étoient un obſtacle inſurmontable à tout attachement légitime.

(*) Le chevalier avoit fait ſes vœux à Malthe ; dans la ſuite il a voulu pluſieurs fois en être relevé, pour pouvoir épouſer mademoiſelle Aïſſé, ce qu'elle n'a jamais voulu permettre. (*Note de M. de Voltaire.*)

Sentant qu'elle n'avoit plus assez de force pour réſiſter à ſon penchant, elle eut recours à madame de Ferioles. Mais à qui s'adreſſoit-elle? Cette femme ne pouvoit comprendre qu'on voulût vaincre ſes paſſions; auſſi elle fut extrêmement étonnée, quand elle entendit que mademoiſelle Aïſſé la prioit d'éloigner le chevalier de chez elle, parce qu'elle le trouvoit trop aimable. » Quoi! Aïſſé, lui dit-elle, vous aimez le chevalier, & vous voulez l'éloigner; mais vous êtes folle; il vous faut bien un amant; vous êtes bien heureuſe d'en avoir un que toutes les femmes vous envieront : ne croyez pas que j'aie la complaiſance de céder à votre caprice; dans peu de tems, vous m'en ſauriez mauvais gré". Le chevalier fut donc encore mieux reçu chez madame de Ferioles, qui lui procura ſi ſouvent des occaſions d'entretenir mademoiſelle Aïſſé, qu'elle oublia peu à peu ſes premieres terreurs, l'écouta avec plaiſir, & lui dit enfin, qu'elle l'aimoit; la paſſion du chevalier augmentoit à proportion du vif attachement de mademoiſelle Aïſſé; il ne dépendoit que

d'elle de profiter de l'aſcendant qu'elle avoit ſur lui : il l'adoroit, & lui auroit tout ſacrifié ; mais en aimant le chevalier, ſa réputation, ſa fortune, ſon honneur, lui étoient plus chers que le ſien propre ; elle n'auroit jamais voulu l'engager à faire pour elle des ſacrifices qui lui auroient cauſé un repentir éternel.

Ayant les plus vives inquiétudes, & ne pouvant ſe confier à madame de Ferioles, dont elle connoiſſoit l'imprudence, elle prit le parti de tout avouer à milady Bolingbroke, avec qui elle étoit très-liée. C'étoit une femme charmante, qui joignoit les qualités les plus ſolides aux plus agréables : niece de madame de Maintenon, elle avoit épouſé en premieres noces M. de Villette, & en ſecondes, milord Bolingbroke, connu par ſon génie, ſes talens, admiré de tous les gens de lettres, chéri de ſes amis, qui a joué un grand rolle en France, & s'eſt fait beaucoup d'ennemis dans ſa patrie, en procurant une paix qu'il croyoit auſſi néceſſaire à l'Angleterre qu'à la France. On le regardoit à Paris comme un Dieu tute-

laire ; chacun s'empreſſoit à l'obliger ; ſon crédit étoit immenſe ; il ne l'employoit qu'à rendre ſervice : toutes les femmes ſouhaitoient de l'avoir pour amant. Madame de Villette, par l'agrément & la ſolidité de ſon eſprit, ſut fixer l'homme qui juſqu'alors avoit paſſé pour le plus inconſtant ; il l'épouſa. C'eſt donc à cette dame que mademoiſelle Aïſſé ouvrit ſon cœur. Milady, tendre, compatiſſante, plaignit ſon amie, & s'empreſſa à la ſervir. Elle demanda à madame de Ferioles de vouloir bien permettre à mademoiſelle Aïſſé de venir faire un petit voyage en Angleterre avec elle. Dès qu'elle eût obtenu cette grace, & le conſentement du chevalier Daidy, elle fit tous ſes préparatifs pour partir, emmena mademoiſelle Aïſſé dans un quartier de Paris éloigné, lui donna un valet-de-chambre Anglois, ſur lequel elle pouvoit compter. Sophie, dont il eſt parlé dans ſes lettres, n'abandonna pas ſa maîtreſſe ; le chevalier Daidy déguiſé, ne la quitta preſque point ; il amena une accoucheuſe au moment qu'il fut averti, prit l'enfant, qui étoit

une petite fille, la remit à milady Bolinbrok, qui la mena en Angleterre & la ramena enſuite en France, où elle la mit dans un couvent; la préſenta comme niece de ſon mari, ſous le nom de miſs Black. Mademoiſelle Aïſſé eut la ſatisfaction de voir ſouvent ſa fille, d'être toujours aimée du chevalier; mais elle étoit déſeſpérée de penſer que cette enfant qu'elle aimoit tendrement, n'auroit jamais un état, & qu'elle ne pourroit ſe livrer au ſentiment de mere, ſans rougir. La religion & une maladie de langueur, lui firent faire des réflexions ſi ſérieuſes ſur ſon commerce avec le chevalier, qu'elle eut enfin le courage de vaincre ſa paſſion, c'eſt-à-dire les foibleſſes de l'amour. Le chevalier l'aimoit trop pour ne pas la reſpecter; il eut la délicateſſe de ne pas lui faire connoître combien ce ſacrifice étoit cruel pour lui : bientôt il eut encore des regrets plus vifs, & dont le tems ne put le conſoler; il vit mourir l'aimable Aïſſé (*). Ne pouvant ſuppor-

(*) Mademoiſelle Aïſſé eſt morte en 1733, & le chevalier en 1758.

ter le ſéjour de Paris, où il étoit obligé de vivre dans le grand monde, il ſe retira dans ſes terres, en Perigord, emmena ſa fille avec lui. Après l'avoir faite très-bien élever, il la maria à un gentilhomme de ſes voiſins, & lui fit une dot de cinquante mille livres.

LETTRE PREMIERE

De Mademoiſelle Aïſſé à Madame.... 1726.

JE n'ai pu me réſoudre à vous écrire plus tôt ; j'ai enviſagé avec chagrin que l'on ne vous laiſſeroit pas lire mes lettres ; ainſi j'ai mieux aimé laiſſer paſſer les premiers empreſſemens. Mandez-moi, madame, de vos nouvelles ; êtes-vous remiſe de la fatigue du voyage ? J'ai plus fait de vœux pour que vous euſſiez le beau tems, qu'un amant n'en auroit fait ; il ne ſeroit aſſurément pas plus occupé & affligé que moi, de votre départ. Le ſoleil, la pluie, les vents, me paroiſſoient des embraſemens, des inondations, des ouragans : enfin, j'ai reſpiré, quand j'ai vû arriver le jour bienheureux, pour vos parens & vos amis, où ils vous ont enfin revue. Vous me manderez, s'il vous plaît, quelques détails

de votre réception ; je partage toutes les amitiés que vous recevez. Hélas ! je ne puis paſſer dans la rue où vous avez demeuré, ſans avoir le cœur ſerré & les larmes aux yeux. Je reviens d'Ablons (*), où j'ai paſſé quelques jours tête à tête, avec madame de Ferioles ; j'y ai toujours penſé à vous, & je dis à ma compagne le regret que j'avois, que vous n'euſſiez pas vû cette guinguette. Dans l'inſtant, je vois entrer dans le ſallon madame votre fille ; jugez de ma joie : elle paſſa ici pour aller à la Jaquiniere ; elle venoit de je ne ſais où, aux environs. Notre dame prenoit du café, elle vouloit ſe lever ; madame votre fille ſe précipita pour l'en empêcher ; le chien noir qui eſt mal moriginé, ſaute ſur la taſſe de café pour japer, la renverſe ſur ſa maîtreſſe ; le déſeſpoir s'empare de la dite dame, fichu ſali, robe unie tachée. Vous jugez de l'embarras de madame Rieu, qui auroit voulu être à cent lieues de là. Pour moi, je vous

(*) Ablons, campagne près de Paris.

l'avoue, j'eus tant envie de rire, que madame votre fille ſe remit. Cependant, paſſé ces premiers momens, on lui fit toutes ſortes de politeſſes. Elle la trouva très-belle, en effet, elle l'étoit auſſi, quoique dans un grand négligé.

Je parle toujours du voyage de Pondevelle (*a*), qui me procurera le bonheur d'aller vous voir : j'eſpere qu'à force d'en parler, je forcerai d'y aller. Je ſuis occupée de ce projet : les hommes ne peuvent être ſans quelques deſirs ; je me flattois d'être une petite philoſophe, mais je ne le ſerai jamais ſur ce qui touche le ſentiment.

Pondevelle (*b*) ſe porte un peu mieux, il vous aſſure de ſes reſpects. D'Argental (*c*) eſt dans l'isle enchantée ; chez ſon amie, qui a hérité conſidérablement ; il revient à la St. Martin. Le Grand donna l'autre-jour une comédie, qui tomba de la plus belle

(*a*) Pondevelle, terre en Bourgogne.
(*b*) Fils de madame de Ferioles.
(*c*) Autre fils de cette dame.

chute que j'aie jamais vue ; il n'en a pas été de même d'un opéra que deux violons ont donné : le ſujet eſt Pirame & Thisbée ; il y eut une très-jolie décoration, ils reçurent bien des applaudiſſemens.

Je paſſe mes jours à chaſſer aux petits oiſeaux, cela me fait grand bien : l'exercice & la diſſipation ſont de très-bons remedes pour les vapeurs & les chagrins ; je reviens de mes courſes avec appétit & ſommeil. L'ardeur de la chaſſe me fait marcher, quoique j'aye les pieds moulus : la tranſpiration que cet exercice m'occaſionne, me convient. Je ſuis hâlée comme un corbeau, je vous ferois peur, ſi vous me voyiez. Je voudrois bien en être à la peine. Que je ſerois heureuſe, ſi j'étois encore avec vous, madame ! Avouez que vous ne ſeriez point fâchée d'être encore à Paris. Pour moi, je donnerois bien une pinte de mon ſang, pour que nous fuſſions enſemble actuellement, je vous rendrois compte de mille choſes, je gouterois le plaiſir de vous revoir ; au lieu de ce bien, j'ai des regrets ;

que cela eſt différent ! Le chevalier eſt en Perigord, où je crois qu'il s'ennuye ; ſa ſanté eſt toujours délicate, ſon cœur toujours plus tendre. Je vous enverrois avec plaiſir des copies de ſes lettres ; mais non, il y a des choſes qui vous déplairoient, & j'aurois honte que vous les viſſiez. L'abbé, frere du chevalier, vit l'autre jour madame Rieu chez moi ; ce fut un coup de foudre ; il revint le lendemain à Ablons ; il me dit qu'il n'avoit jamais rien vû de ſi beau à ſon gré : les lys & les roſes ne ſont pas ſi fraîches qu'elle étoit ce jour là ; ſon air de modeſtie & de douceur, plut ſi fort à ce pauvre abbé, qu'il m'en parle toutes les fois qu'il me voit : cependant il avoit été prévenu ; on l'avoit annoncée, & je lui dis, vous allez voir une des belles femmes de Paris : malgré cela, il fut ſurpris. M. Berttie vous aime toujours de même, quoiqu'il ait changé ſon goût pour moi en amitié. On vous aime pour vous, & non pas pour les autres ; vous le ſavez bien, & quand vous dites le contraire, vous parlez

contre votre penſée. En bonne foi, peut-on vous connoître, ſans vous aimer ; j'en laiſſe juge votre cœur. Adieu, madame, aimez-moi, & ſoyez aſſurée que perſonne dans le monde, ne vous aime, ne vous eſtime, & ne vous reſpecte autant qu'Aïſſé.

LETTRE II.

De la même à la même.

De Paris 1726.

J'AI reçu la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire de votre campagne : je ne doute point que vous n'ayez eu un plaiſir bien vif de vous être vue recevoir avec tant d'amitié : les démonſtrations de joye que l'on a eu de votre retour ne peuvent être feintes. Ainſi, madame, vous avez

jouï d'un bonheur que les rois même ne goûtent pas. Vous me direz qu'il n'étoit point néceſſaire que vous fuſſiez malheureuſe pour être aimée ; que vous le ſeriez tout autant, & même davantage, ſi vous étiez dans une fortune riante. L'expérience, il eſt vrai, fait voir que l'adverſité & la mauvaiſe fortune déplaiſent aux hommes ; & que le plus ſouvent les bonnes qualités, le mérite, ſont les zéros, & le bien le chiffre qui les fait valoir ; mais cependant on ſe rend toujours à la vertu ; je conviens qu'il faut en avoir beaucoup pour qu'elle ſupplée au manque de richeſſes : ainſi, madame, rien n'eſt plus flatteur que l'accueil obligeant que vous avez reçu. Vous êtes amplement dédommagée des injuſtices du ſort. Je ſuis charmée que vous vous portiez mieux ; rien ne contribue à la ſanté, comme d'avoir ſujet d'être content de ſoi. Je fais tous mes efforts pour déterminer M. & madame de Ferioles d'aller à Pondevelle ; ils diſent que c'eſt bien leur deſſein, mais je ne le croirai que lorſque nous partirons : il n'y a pas de jour que je ne leur faſſe

ſentir le beſoin de leur préſence dans leurs terres, & celui de quitter quelque tems Paris. M. de Bonac va à Soleure; je lui ai parlé de madame votre ſœur; madame de Bonac eſpere de la voir ſouvent pendant ſon ſéjour dans ce pays là. Comme il n'y a pas loin de Geneve, nous irons vous & moi les voir; me dédirez-vous? M. & madame Ferioles & Pondevelle vous font mille tendres complimens & reſpects. Pour d'Argental, il eſt dans l'isle enchantée; on ne ſait plus quand il en ſortira. J'occupe ſa chambre, parce que je fais raccommoder la mienne, qui ſera charmante; je ſuis bien fâchée que vous ne la voyez pas; mes réparations me reviendront à cent piſtoles. J'ai vû M. Saladin le cadet; je me ſuis ſentie une tendreſſe pour lui, dont je ne me ſerois pas doutée il y a ſix mois; & je crois que je l'aurois eu pour M. Buiſſon, s'il avoit vécu. Les gens que j'ai connu chez vous, me ſont chers. Il y a longtems que je n'ai vu madame votre fille; elle a été à la campagne; & moi, de mon côté, nous ſommes allés paſſer les

fêtes à Ablons; mademoiſelle de Villefranche, madame de Servigny, M. & madame de Ferioles, MM. de Fontenay, la Meſangéres, le chevalier & Clémence, nous avons fait grand feu & bonne chere : vous en êtes étonnée; mais c'eſt pour longtems; la maîtreſſe de la maiſon craignoit la Meſangeres. Elle n'a jamais oſé appeller Clément, ſon chien noir, ni Champagne; elle a été de très-bonne humeur, malgré ſa contrainte, & la partie s'eſt très-bien paſſée. La Meſangeres fut charmant. M. de Fontenay m'a chargé de vous aſſurer de ſes reſpects.

Il faut un peu vous parler des ſpectacles. Les deux petits violons Franccœur & Rebelle ont fait un opéra; le ſujet eſt Pirame & Thisbé; il eſt fort joli, quant à la muſique, car pour le poëme, il eſt mauvais : il y a une décoration nouvelle. Le premier acte repréſente une place publique, avec des arcades & des colonnes : ce qui eſt admirable, la perſpective eſt parfaitement bien ſuivie, & les proportions bien gardées. Le pauvre Tevenard tombe ſi fort que je ne doute pas

pas qu'il ne ſoit ſifflé dans ſix mois. Pour Chaſſez, c'eſt ſon triomphe ; il eſt acteur dans cet opéra, ſon role eſt très-beau, il fait deux octaves pleins. La Entie en eſt folle. Mademoiſelle le More eſt rentrée ; & Murer qui a été très-mal, ſe porte bien ; le bruit avoit couru qu'il ſe faiſoit moine, mais le métier eſt trop bon, & il ne quitte point l'opéra. Il y a une nouvelle actrice nommée Peliſſier, qui partage l'approbation du public avec la le More : pour moi, je ſuis pour la le More ; ſa voix, ſon jeu me plaiſent plus que celui de mademoiſelle Peliſſier. Cette derniere a la voix très-petite, & elle l'a toujours forcée ſur le théatre ; elle eſt très-bonne pantomime ; tous ſes geſtes ſont juſtes & nobles, mais elle en a tant, que mademoiſelle Entie paroît tout d'une piece auprès d'elle : il me ſemble que dans le role d'amoureuſe, quelque violente que ſoit la ſituation, la modeſtie & la retenue ſont choſes néceſſaires ; toute paſſion doit être dans les inflexions de la voix & dans les accens. Il faut laiſſer aux hommes & aux magiciens les geſtes

violens & hors de mesure; une jeune princesse doit être plus modeste. Voilà mes réflexions. En êtes-vous contente? Le public rend justice à mademoiselle le More; & quand on l'a revue sur le théatre, elle parut premierement à l'amphithéatre, tout le parterre se retourna, & battit des mains; pendant un quart-d'heure, elle reçut ses applaudissemens avec une grande joye, & fit des révérences pour remercier le parterre. Madame la duchesse de Duras qui protége la Peliſſier, étoit furieuse, & me fit signe que c'étoit moi & madame de Parabert qui avoient payé des gens pour battre des mains. Le lendemain, la même chose arriva, & mademoiselle Peliſſier en pensa crever de dépit. La comédie est de retour de Fontainebleau où il y a jubilé : nous ne l'avons pas ici, à cause de M. le cardinal de Noailles. On est affamé de tragédies, parce que depuis Fontainebleau on ne joue que des farces. Pour la comédie Italienne, on y joue la critique de l'opéra qui, à ce qu'on dit, est fort jolie. La pauvre Sylvia (*) a pensé mourir : on

(*) Excellente actrice pour les pieces de Marivaux. (*Note de M. de Voltaire.*)

prétend qu'elle a un petit amant qu'elle aime beaucoup ; que ſon mari, de jalouſie, l'a battue outrément, & qu'elle a fait une fauſſe couche de deux enfans, à trois mois ; elle a été très-mal, elle eſt mieux à préſent. Mademoiſelle Flaminia avoit eu la méchanceté d'inſtruire le mari des galanteries de ſa femme. Vous jugez bien à l'amour que le parterre avoit pour Flaminia, combien il l'a maltraitée. Les bals vont commencer, mais ils ſeront ſûrement auſſi déſerts que l'année paſſée.

Permettez que je faſſe ici quelques petites coquetteries à M. votre mari. Je ſuis extrêmement touchée du petit mot qu'il a mis dans votre lettre ; & duſſiez-vous le battre de jalouſie, je lui dirai que je l'aime beaucoup.

A mademoiſelle votre fille.

JE ſuis perſuadée, mademoiſelle, que vous avez un peu d'amitié pour moi : votre extrême vérité m'en aſſure ; le retour eſt naturel à tous les cœurs bien faits, d'aimer qui nous aime.

Continuez, je vous prie, de parler un peu de moi à madame votre mere; choisissez, s'il vous plaît, le moment où vous vous mettez à table, pour que je puisse avoir part à votre conversation; plût à Dieu que j'en fusse témoin! Adieu, mesdames, recevez mes tendres embrassades. Voici une lettre d'un officier des Invalides à M. du Voisin, pour obtenir la permission de se marier.

Monseigneur!

» J'AUROIS cru que le précepte de » St. Paul étoit bon à suivre, sur-tout » quand il dit, *qu'il vaut mieux se* » *marier que brûler.* C'est ce qui m'a » fait prendre la liberté de demander » à votre Grandeur, la permission » d'épouser mademoiselle d'Auval, fille » d'un mérite & d'une sagesse con- » sommée. C'est ce que tous ceux qui » la connoissent, certifieront à votre » Grandeur. Cependant M. notre gou- » verneur m'a défendu de voir cette » demoiselle, si je ne voulois être » démis de mon emploi. J'ai obéi à

» cette défense ; & si votre Grandeur
» ne trouve pas à propos ce mariage,
» je La supplie très-instamment, pour
» le salut de mon ame, de m'en pré-
» senter une autre, ou bien d'envoyer
» ordre au pere Pascal, mon confes-
» seur, de m'absoudre, quand je vais
» à confesse ; ce qu'il m'a refusé : je
» fais tous mes efforts pour contenter
» ce bon pere, mais en vain, Dieu
» ne m'ayant pas donné à trente-huit
» ans, le don de continence. Enfin,
» monseigneur, si vous me procurez
» le Paradis sans femmes, & que je
» vienne à mourir plutôt que votre
» Grandeur, je ne laisserai point Dieu
» en repos, qu'il ne vous ait marqué
» une place digne de votre mérite,
» dans son Paradis ".

» Je suis, &c.

LETTRE III.

De la même à la même.

De Paris 1726.

JE n'ai pas de plus grand plaiſir que de cauſer avec vous ; & comme je voudrois rendre mes lettres un peu moins ſéches & plus intéreſſantes, j'écris les nouvelles que je ſais bien : je n'aimerois pas à vous mander tout ce qui ſe dit à Paris. Vous ſavez madame, que je hais les fauſſetés & les exagérations : ainſi tout ce que j'écrirai, ſera ſûrement vrai. J'ai reçu hier des lettres d'Angleterre où on m'apprend le mariage de mademoiſelle de St. Jean avec M. Knight, fils du tréſorier (*a*) de la compagnie des In-

(*a*) Mademoiſelle Aïſſé ſe trompe. Il étoit caiſſier de la compagnie de la mer du Sud, & ſe retira en France avec la caiſſe; il y a vécu longtems, avec plus de magnificence que de bonne réputation. (G....)

des : on prétend qu'il a des biens immenſes. Argent, argent, que de vanités vous étouffez! que d'orgueil, vous ſoumettez! que de penſées honnêtes, vous faites évanouir! Auriez-vous jamais cru que mylord entêté de ſa nobleſſe, comme il eſt fort riche, & ayant une ſeule fille, il la marie à un gentilliâtre, elle qui devoit être mariée à un pair? (*b*). Elle va venir à Paris voir la famille de ſon mari, qui ſont de bonnes gens, mais ſur un ton bien différent du ſien : elle verra tous les petits Anglichons qui ſont en France. Je crois qu'elle s'ennuyera & s'impatientera ſouvent.

Le chevalier eſt beaucoup mieux; il revient ici. Voici une petite hiſtoire aſſez plaiſante. (*c*). Un chanoine de notre dame, fameux janſeniſte, homme de beaucoup d'eſprit, & de réputation pour ſes mœurs, qui a profeſſé

(*b*) La demoiſelle en étoit folle. Ce mariage eſt fait contre l'aveu des parens. (*Note de M. de Voltaire.*)

(*c*) L'hiſtoire eſt très-vraie. (*Note de M. de Voltaire.*)

dans plusieurs universités, fort craint des molinistes, & très-aimé de M. l'archevêque de Paris, âgé de 70 ans, a succombé à l'envie de voir la comédie ; il avoit souvent dit à ses amis, qu'il ne mourroit pas avant d'y aller, ayant une très-grande passion de voir une chose dont il entendoit parler sans cesse. On prenoit ce discours pour une plaisanterie. Son laquais lui avoit demandé plusieurs fois ce qu'il vouloit faire des vieilles nipes de sa grand mere qu'il gardoit depuis longtems ; il lui avoit répondu qu'elles pouvoient lui être nécessaires. Enfin, ne pouvant résister davantage, il communiqua son dessein à son laquais, qui étoit un vieux domestique pour lequel il avoit beaucoup de confiance, & lui dit, qu'il vouloit s'habiller en femme avec les hardes de sa grand-mere. Le laquais fut très-surpris, il chercha à dissuader son maître d'exécuter cet insensé déguisement, en l'assurant que les nippes étoient si antiques, qu'il seroit surement remarqué, au lieu que restant avec son habit, on pourroit très-bien n'y pas faire attention, le

ſpectacle étant rempli d'abbés. Le chanoine ne ſe rendit point à ſes raiſons ; il craignoit d'être reconnu par ſes écoliers : il lui dit, que comme il étoit vieux, on ne ſeroit point ſurpris de le voir avec des hardes à la vieille mode ; il s'ajuſte avec la cornette haute, l'habit trouſſé, & tous les falbalas imaginés dans ce tems là, pour ſuppléer aux paniers. Il arrive à la comédie & ſe place à l'amphithéâtre. Cette figure étonna, comme vous pouvez bien le penſer ; les voiſins commencerent à en parler ; le murmure augmenta ; Armand, acteur qui faiſoit le rolle d'arlequin, apperçut le chanoine, alla dans l'amphithéâtre, & examina le perſonnage ; il s'en approcha, & lui dit : monſieur, je vous conſeille de décamper, vous êtes reconnu, & votre habit groteſque fait rire le parterre, au point que je crains quelque ſcandale. Le pauvre homme bien troublé, remercie le comédien, & le prie de l'aider à ſortir. Armand lui dit de le ſuivre, & preſſé par la ſcene qu'il falloit aller jouer, il va très-vite ; le chanoine le perd de vue au

sortir de l'amphithéâtre ; il entend les huées du parterre ; il trouve l'escalier qui se partage en deux dont l'un conduit à la rue, & l'autre dans la salle des comptes. Comme il ne connoissoit point les lieux, son malheur voulut qu'il se méprit ; il descend dans cette salle où l'exempt se tient ordinairement ; il y étoit alors ; il fut frappé de cette figure de femme singuliere, qui avoit l'air troublée, & interdite ; il s'arrêta, ne doutant point que ce ne fut quelque aventurier déguisé, & conduisit à M. Herault, lieutenant de police, notre pauvre docteur qui fondoit en larmes, & offrit cent louis à l'exempt pour le laisser aller ; il lui conta son histoire, lui dit son nom ; mais ce coquin fut inexorable ; c'est la premiere fois qu'il a refusé de l'argent, pour faire un scandale affreux. Le lieutenant de police vit avec plaisir notre chanoine ; & comme il étoit courtisan moliniste, il lui fit une très-grande réprimande, & le nomma devant beaucoup de monde. Le janséniste pleura : on lui a envoyé une lettre de cachet pour aller à 60 lieues d'ici, je ne sais pas bien où.

(*d*). M. de Prie étoit l'autre jour dans la chambre du roi, appuyé ſur une table ; la bougie alluma ſa perruque ; il fit ce que bien d'autres auroient fait en pareil cas, il l'éteignit avec les pieds : l'incendie fini, il la remit ſur ſa tête. Cela répandit une odeur très-forte ; le roi entra dans ce moment, il fut frappé du parfum, & ignorant ce que c'étoit, il dit ſans aucune malice, il ſent bien mauvais ici ; je crois qu'il ſent la corne brulée. A ce diſcours, vous comprenez bien que l'on rit, le roi & la noble aſſemblée firent des éclats de rire déſordonnés ; le pauvre cocu n'eut point d'autre reſſource que ſes jambes, & il s'enfuit bien vite.

Voici une épigramme de Rouſſeau contre Fontenelle.

Depuis trente ans, un vieux berger Normand
Aux beaux eſprits, s'eſt donné pour modele ;
Il leur apprend à traiter galamment,
Les grands ſujets en ſtyle de ruelle.

(*d*) Madame de Prie étoit très-galante.

Ce n'eſt le tout, chez l'eſpece femelle
Il brille encore, malgré ſon poil griſon;
Et n'eſt callietes en honnête maiſon,
Qui ne ſe pâme à ſa douce faconde :
En vérité callietes ont raiſon,
C'eſt le pédant le plus joli du monde.

Madame Parabert a quitté M. le premier, & M. d'Alencourt ne la quitte pas, quoique je ſois perſuadée qu'il ne ſera jamais ſon amant. Elle a des façons charmantes avec moi; elle ſait bien que je crains d'avoir l'air d'être ſa complaiſante; & comme elle n'ignore point que tous les yeux ſont ſur elle, elle ne me propoſe plus de parties; elle m'a dit cent fois qu'elle ne pouvoit avoir de plus grand plaiſir que de me voir, que toutes les fois que je voudrois, elle en ſeroit charmée. Son carroſſe eſt toujours à mon ſervice. Ne croyez-vous pas qu'il ſeroit ridicule de ne la point voir du tout? d'ailleurs, je n'ai aucune raiſon de m'en plaindre, bien au contraire; n'ai-je pas reçu de ſa part mille amitiés dans toutes les occaſions. On ne me peut ſoupçonner d'être ſa confidente, ne la voyant que de tems en

tems : enfin, je me conduirai de mon mieux. Mais, en vérité, madame, je n'ai rien vû qui me confirme les bruits qui courent ſur ſon nouvel engagement ; elle eſt avec lui très-polie, très-modeſte, a l'air indifférente : la ſeule choſe qui donneroit des ſoupçons, c'eſt que ſachant les diſcours du public, elle auroit dû peut-être ne pas le recevoir chez elle ; mais elle dit qu'elle n'a pas le deſſein de s'enterrer ; que ſi elle refuſe ſa porte à M. d'Alencourt, le lendemain il faudra qu'elle la refuſe à un autre, & que tour à tour elle chaſſeroit tout le monde, & qu'elle n'en ſeroit pas quitte encore pour être dans la ſolitude ; que l'on diroit qu'elle ne les congédie que pour que le public en ſoit inſtruit : elle aime mieux, ajoute-t-elle, attendre du tems pour être juſtifiée. Adieu, ma chere dame, c'eſt toujours avec un regret infini que je vous quitte ; mais la poſte va partir.

LETTRE IV.

De la même à la même.

De Paris, 1726.

VOus êtes ſurpriſe que j'aie reſté ſi longtems ſans vous écrire; mais, madame, je vous ſuis trop attachée, pour ne pas me flatter que vous ne doutez point que, malgré mon ſilence, j'aie penſé très-ſouvent à vous, & qu'il a fallu que je n'eus pas un moment pour vous le dire, puiſque je ne l'ai pas fait: mon cœur eſt ſans ceſſe occupé de vous, & mes regrets ſont auſſi vifs que le jour où vous quittates Paris; tous les inſtans je ſens tout ce que j'ai perdu; rien n'eſt plus douloureux que d'avoir une amie de votre caractere, & d'en être ſéparée. Ces idées ſont trop cruelles; parlons d'autres choſes.

Le prince de Bournonville eſt mort

hier; il ne pouvoit vivre; il eſt mort bien jeune & bien vieux; on le regrette, ſans être affligé, car il étoit dans une ſi triſte ſituation qu'il valoit mieux pour lui finir, que de continuer à vivre pour ſouffrir; il ne pouvoit preſque ni parler, ni reſpirer. Je crois que ſon ame a bien eu de la peine à quitter ſon corps, elle y étoit toute entiere; il avoit fait un teſtament, il y a quatre ans, où il me donnoit deux mille écus; je ſuis enchantée qu'il n'ait pas ſubſiſté. Le public qui ignoroit l'amitié qu'il avoit eu pour moi, dans le tems qu'il venoit ſouvent chez M. de Ferioles, auroit ſoupçonné mille choſes. Il a nommé pour héritiere madame la ducheſſe de Duras, il a donné très-amplement à tous ſes domeſtiques, ſans en oublier un. Ce qui vous ſurprendra, Madame, c'eſt qu'un quart d'heure après ſa mort, le mariage de ſa femme avec le duc de Rufaye a été arrêté & publié; & ce qui vous étonnera le plus, c'eſt que ce manque de bienſéance, part du cardinal de Noailles & de la maréchale de Grammont qui eſt Noailles, &

mere de madame de Bournonville. M. le duc de Rufaye eſt fils de M. de St. Simon, âgé de 25 ans ; il n'a actuellement que 25 mille livres de rente, & vous voyez bien que ſa naiſſance n'eſt pas bien merveilleuſe ; & madame de Bournonville jouit de 33 mille livres de rente ; elle eſt jeune & belle, d'une grande maiſon par elle & ſon mari. Madame de St. Simon eſt amie du cardinal de Noailles; elle parloit ſouvent du prince de Bournonville, comme d'un homme confiſqué, & qu'elle ſe trouveroit bien heureuſe, ſi ſa veuve vouloit épouſer ſon fils. Au moment que ce prince expiroit, elle va chez le cardinal, ne le laiſſe pas achever de dîner, pour qu'il allât demander madame de Bournonville; la maréchale de Grammont accepta la propoſition, & dit au cardinal qu'elle en étoit charmée, mais qu'il falloit cacher pour quelque tems ce mariage. Le cardinal dit qu'il ne pouvoit ſe taire, & qu'il le diroit à tout ce qui ſe rencontreroit, de maniere qu'avant que M. de Bournonville fût enterré, tout Paris a ſçu ce mariage; il eſt mort le 5 ;

& le 9, on a été faire part du mariage à tous les parens & amis; tout le monde eſt révolté; au bout des quarante jours, la cérémonie ſe fera. Madame la ducheſſe de Duras, & madame de Malié, ſœurs du défunt, ſont allées rendre viſite le ſurlendemain à la veuve; elle avoit un pied de rouge dans l'habillement de veuve, & ſon prétendu étoit à côté d'elle, qui venoit de ſe préſenter comme futur époux. Ce n'eſt point un mariage d'inclination, il n'y a aucun amour: cela fait tenir bien des diſcours.

Les partis ſur mademoiſelle le More & mademoiſelle Peliſſier deviennent tous les jours plus vifs. L'émulation entre ces deux actrices eſt extrême, & a rendu la le More très-bonne actrice. Il y a des diſputes dans le parterre ſi vives, que l'on a vû le moment où l'on en viendroit à tirer l'épée; elles ſe haïſſent toutes deux comme des crapauds; & les propos de l'une & de l'autre ſont charmans. Mademoiſelle Peliſſier eſt très-impertinente & très-étourdie. L'autre jour, à l'hôtel de Bouillon, à table, de-

vant des perſonnes très-ſuſpectes, elle dit que M. Peliſſier ſon cher mari, pouvoit compter d'être le ſeul à Paris, qui ne fût pas cocu. Pour la le More, elle eſt bête comme un pot; mais elle a la plus belle & la plus ſurprenante voix qu'il y ait dans le monde; elle a beaucoup d'entrailles, & la Peliſſier beaucoup d'art. On fit l'anagramme du nom de cette derniere, qui étoit *Pille le reſte*. Murer a quitté tout de bon la fievre depuis trois mois, & la dévotion s'eſt emparée de lui. On joue Proſerpine le 14 de ce mois. La Entie fait Cérès; la le More Proſerpine; la Peliſſier, Arethuſe; Tevenard, Pluton; Chaſſez, Aſcalaphe: voilà la diſtribution qu'on dit être à merveille. Je doute pourtant que cet opéra réuſſiſſe; toute l'intrigue eſt une vieille maîtreſſe qui raconte ſes vieilles amours, une petite fille qui cueille des fleurs & qui fait des guirlandes, un vieux cocher amoureux & brutal: il n'y a donc qu'une Epiſode, Adalſé & Arethuſe qui faſſent une ſcene aſſez touchante; tout le reſte eſt froid, languiſſant & inſipide. M.

de Nociz me ſoutint l'autre jour que c'étoit le plus bel opéra du monde, & qu'il y avoit une Elée qui ſe rendoit charmant. Je l'aſſurai qu'il pouvoit être agréable pour le perſonnage pour lequel il avoit été fait; mais que pour moi qui mépriſois ſouverainement madame de Monteſpan, & qui ne l'avois jamais connue, ſa rupture avec le roi, ſes regrets; tout cela ne pouvoit m'émouvoir. La comédie tombe; tous les bons acteurs vont quitter; les mauvais ſont déteſtables, & ne donnent aucune eſpérance.

Le roi eſt à Marly où il tient table le ſoir, la reine le matin. C'eſt une choſe nouvelle; cela n'étoit point encore arrivé, que la reine eût mangé en public avec les dames. On parle de guerre; nos cavaliers la ſouhaitent beaucoup, & nos dames s'en affligent médiocrement; il y a longtems qu'elle n'ont gouté l'aſſaiſonnement des craintes & des plaiſirs des campagnes; elles déſirent de voir, comme elles ſeront affligées de l'abſence de leurs amans. M. de Nesle a fait des plaiſanteries très-

fortes à M. le prince de Carignan ſur ce qu'il parloit mal françois ; le prince impatienté lui dit qu'il ſeroit forcé de lui donner des coups de bâton, parce que l'on ne ſavoit pas en Suede qu'il étoit un grand poltron. M. de Neſle a fait mille excuſes & mille baſſeſſes ; choſes qui lui arrivent trop ſouvent pour ſa réputation.

J'apprends dans l'inſtant qu'on va retrancher les rentes perpétuelles ; comme nous n'en avons ni l'une, ni l'autre, je m'en conſole. Ma ſanté eſt mauvaiſe depuis quelque tems ; je me fis ſaigner hier ; je prends de la limaille ; je ſuis maigre ; je me flatte que cela n'aura pas de ſuite. Adieu, madame, honorez-moi toujours un peu de vos bontés : c'eſt une conſolation à tous mes maux, tant du corps que de l'eſprit. A propos, il y a une vilaine affaire qui fait dreſſer les cheveux à la tête : elle eſt trop infâme pour l'écrire ; mais tout ce qui arrive dans cette monarchie, annonce bien ſa deſtruction. Que vous êtes ſages vous autres, de maintenir les loix, & d'être ſéveres ! Il s'enſuit de là l'in-

nocence. Je ſuis tous les jours ſurpriſe de mille méchancetés qui ſe font, & dont je n'aurois pu croire le cœur humain capable. Je m'imagine quelquefois que la derniere ſurpriſe m'empêchera d'en avoir à l'avenir ; mais j'y ſuis toujours trompée.

LETTRE V.

De la même à la même.

D'Ablons, 1726.

COMMENT vous portez-vous, madame, ne me donnerez-vous point de vos nouvelles ? voulez-vous me punir de mon ſilence ? La punition eſt trop forte, & pour une perſonne auſſi juſte que vous, elle n'eſt pas proportionnée à l'offenſe. Jamais vous ne pouvez ſoupçonner mon cœur, vous le connoiſſez trop. Votre ſilence reſ-

ſemble à l'oubli & à l'ingratitude. Au nom de Dieu! ſouvenez-vous que vous êtes la perſonne du monde que j'aime & que j'eſtime davantage : vous êtes obligée de m'aimer à cauſe de mon diſcernement, ſi ce n'eſt pas par goût. Madame votre fille m'a fait l'honneur de me venir voir pluſieurs fois ; ſi je n'étois pas extrêmement occupée, j'aurois le plaiſir de la voir ſouvent ; je l'ai toujours beaucoup aimée ; mais j'avoue que je l'aime encore davantage. Des eſprits mal faits pourroient vous ſoupçonner ſur cette phraſe d'être tracaſſiere, & d'avoir voulu me donner de l'éloignement pour elle ; mais les bons eſprits ; & qui connoiſſent les entrailles, imagineront aiſément que tout ce qui appartient à ce qu'on aime, devient plus cher, lorſque l'on en eſt éloigné.

Je me ſuis flattée juſqu'à préſent que je ferois le voyage de Pondevelle, qui me procureroit le plaiſir de vous aller voir ; mais je vois avec douleur que le tems eſt bien éloigné ; on me flatte, & je crois deviner qu'il y a une réſolution marquée de ne point faire

ce voyage ; j'en ſuis très-piquée ; on ſe plait à me donner des eſpérances, & enſuite à les détruire : je prends ſouvent la réſolution de paroître indifférente ſur l'événement, mais, malgré moi, le chagrin & la joye ſe manifeſtent tour à tour.

On parle plus de guerre que jamais : nos guerriers craignent fort de camper ; ils voudroient ſe battre, prendre à la hâte quelques villes, & revenir au bout de huit jours à Paris. M. le prince de Conty eſt mort hier matin d'une fluxion de poitrine ; il a dit les choſes du monde les plus tendres & les plus obligeantes à ſa femme ; il lui a demandé pardon des ſoupçons mal fondés qu'il avoit eu ſur ſa conduite, lui a nommé ſon valet de chambre qui étoit ſon eſpion, & ſon calomniateur, & l'a aſſurée qu'il étoit bien éloigné d'ajouter aucune foi à tout ce qu'il avoit rapporté. Il a fait ordonner à madame la Roche ſa maîtreſſe, & qui, en partie, étoit la cauſe du peu d'union qu'il avoit avec ſa femme, de ſortir au moment même de ſa maiſon où elle demeuroit. Il a

donné 2000 L. de penſion à quatre perſonnes : je ne m'en reſſouviens que de deux, MM. de Montmorency & du Bellay. A M. Maton qu'il a toujours fort aimé, un diamant de 10000 L. Au préſident de Lubére, ſon portrait en grand ; à ſes deux filles, chacune une tabatiere d'or avec ſon portrait. A l'égard de ſes domeſtiques, il laiſſe madame la princeſſe de Conty maîtreſſe de les récompenſer, comme elle le jugera à propos. La princeſſe a beaucoup pleuré, quand il eſt tombé malade, quoiqu'ils fuſſent brouillés, & même ſur le point de ſe ſéparer. Il a donné tant de marques de tendreſſe & de répentir, qu'elle a oublié, pour le préſent, tous les chagrins qu'il lui a cauſé. Je crois cependant que paſſé les premiers jours, elle s'en conſolera bien aiſément. M. le duc a eu une attaque d'apoplexie dont il réchappe. A la halle, les harangeres diſent que le borgne n'avoit garde de mourir, parce qu'il eſt trop méchant ; & que le Prince eſt mort, parce qu'il étoit bon. Ces pauvres gens décident de la bonté, ſans ſavoir pourquoi, ſi ce n'eſt qu'il n'avoit jamais

jamais été à portée de leur faire ni mal ni bien.

Je vous enverrai, par la première occaſion, un livre fort à la mode ici, *voyage de Guliver ;* il eſt traduit de l'Anglois ; l'auteur eſt le docteur *Swifft ;* il eſt fort amuſant ; il y a beaucoup d'eſprit, d'imagination & une fine plaiſanterie. Deſtouches a donné le *philoſophe marié* ; c'eſt une très-jolie comédie ; il y a du ſentiment, de la délicateſſe, mais ce n'eſt pas le génie de Moliere : il y a la critique qui eſt du même auteur, c'eſt le panégyriſte du philoſophe marié ; on la trouve aſſez mauvaiſe. Votre commiſſion ſera faite au plus tôt. Vous me faites tort, quand vous croyez que je peux m'impatienter, en la faiſant. Non, Madame, ſoyez perſuadée, à moins que vous ne vouliez m'affliger mortellement, que ſi vous m'ordonniez de marcher ſur la tête pour l'amour de vous, j'irois avec joie. L'article de votre lettre où vous me dites que vous ne me verrez plus, m'a ſerré le cœur à en pleurer. Pourquoi voulez-vous m'affliger ? Oui, je vous verrai, quelque choſe qu'il

arrive, à moins que je ne meure bientôt : ma ſanté eſt aſſez bonne ; ainſi laiſſez-moi l'eſpérance de vous embraſſer encore ſouvent, avant que je meure. Vous me demandez des nouvelles du chevalier ; il eſt en Perigord où ſa ſanté eſt toujours aſſez mauvaiſe. Cependant il m'aſſure qu'il n'y a nul danger ; il eſt plus tendre que jamais : ſes lettres ſont toutes comme celles que je vous montrois dans le carroſſe, quelque tems avant votre départ : ſi j'oſois, je vous envoyerois des copies ; elles ſont trop pleines de louanges ; mais elles ſont ſi bien écrites, que ſi on ne connoiſſoit pas l'objet, on les trouveroit charmantes. Je ne ſais aucune nouvelle de Paris ; je ſuis ici comme au bout du monde : je vendange, je file beaucoup pour me faire des chemiſes ; & je tire aux oiſeaux. J'ai reçu des lettres de madame Knith ; elle me dit qu'elle eſt mariée & heureuſe ; elle eſt à Battelſea depuis ſon mariage ; M. de Bolingbrocke ne paroît pas trop content. La tête a tourné apparemment à milord, de marier ſa fille de cette façon. Vous auriez mieux fait,

il falloit vous laiſſer faire, ſans vous contraindre. Adieu, madame, continuez-moi vos bontés.

LETTRE VI.

De la même à la même.

De Paris, 1727.

VOUS avez tort, madame, de m'accuſer d'oubli à votre égard; ayez meilleure opinion de vos amis, & ſurtout de moi qui ſens bien tout le prix de votre amitié: je puis jurer qu'il n'y a pas de jour que je ne penſe à vous, que je ne vous regrette, & que je ne faſſe des projets pour aller vous voir; je mettrai tout en uſage pour exécuter ce que je ſouhaite ſi vivement: je quitte tout ſans regret, pour vous; je ſuis accablée de chagrin, mon corps s'en reſſent; je ſuis maigrie à en être

alarmée. J'ai eu tout à la fois la mort de mon bienfaiteur M. de Ferioles, l'asthme du chevalier qui dure depuis trois mois, & la réduction des rentes viageres. Voici une lettre qu'il m'a faite pour le cardinal de Fleury; je ne doute point que vous ne la trouviez bien.

Monseigneur !

» Je n'oserois me flatter que votre » Eminence se ressouvînt que j'ai eu » l'honneur de la voir; mais je crois » pouvoir espérer que la singularité de » mon état, excitera sa compassion, » & qu'Elle me pardonnera la liberté » que je prends, de lui en exposer les » circonstances. M. de Ferioles m'a » amené de Turquie en ce pays ici, » à l'âge de 4 ans; & après m'avoir » élevée comme sa fille, il a voulu » pour comble de générosité, me laisser une fortune qui soutint l'éducation qu'il m'avoit donnée, toute la » famille de Ferioles concourant à ses » desseins, il m'avoit donné 4000 L. » de rentes viageres. Aujourd'hui,

» Monſeigneur, on m'en ôte plus de
» la moitié ; & par là je perds ce qui
» faiſoit la tranquillité & l'indépen-
» dance que l'on a voulu m'aſſurer.
» J'oſe ſupplier votre Eminence, que
» l'on ne me traite point à la rigueur ;
» ne ſouffrez pas que l'on détruiſe une
» fortune qui eſt un témoignage de
» la généroſité des François. Si vous
» vous informez de moi, on vous dira
» que je n'ai ni goût, ni talent pour
» acquerir. Ordonnez donc qu'on me
» laiſſe ce que je poſſédois par des
» voyes ſi légitimes. Vous aurez part
» à la reconnoiſſance que j'ai pour
» ceux à qui je dois tout ce que je
» poſſéde, & je ne ceſſerai jamais d'ê-
» tre avec le plus profond reſpect, &c.

Lettre de madame de Ferioles.

» AÏSSÉ ne ceſſeroit de vous écrire,
» ſi je la laiſſois faire ; je n'en ai pas
» la patience, & je l'interrompts pour
» vous parler auſſi à mon tour. Gar-
» dez-vous bien de m'oublier ; je ne
» ceſſe point de me reſſouvenir de
» vous, & de vous regretter. Les

» courſes que j'ai faites, & les maladies
» que j'ai eſſuyées, ne m'ont pas diſ-
» traite un moment de ce ſouvenir ;
» j'eſpere que tous mes voyages ne
» ſont pas faits, & que j'en ferai un
» à Pondevelle, qui me procurera le
» bonheur de vous voir. J'ai beſoin
» de cette eſpérance, pour adoucir la
» peine que me cauſe votre abſence.
» J'eſpere qu'en attendant, vous vou-
» drez bien me donner de vos nou-
» velles, & que vous ne doutez pas
» de la très-tendre amitié que je con-
» ſerverai toute ma vie pour vous ».

Suite de la lettre de Mademoiſelle Aïſſé.

On me rend la plume, je vais en profiter pour conter quelques ravauderies. Madame de Tencin eſt toujours malade ; les ſavans & les prêtres ſont preſque les ſeules perſonnes qui lui faſſent leur cour. D'Argental n'eſt plus amoureux ; ſes aſſiduités ſont réfléchies actuellement. Il y a eu des tracaſſeries à la cour ; les dames du palais ont voulu jouer des comédies pour

amuſer la reine. MM. de Nesle, de la Trimouille, Graiſy, Gontauld, Talard, Villars, Matignon étoient les acteurs. Il manquoit une actrice pour de certains roles, & il étoit néceſſaire d'avoir quelqu'un qui pût former les autres : on propoſa la Deſmareſt, qui ne monte plus ſur le théatre; madame de Talars s'y oppoſa, & aſſura qu'elle ne joueroit pas avec une comédienne, à moins que la reine ne fût une des actrices. La petite marquiſe de Villars dit que madame de Talars avoit raiſon, & qu'elle ne vouloit point jouer auſſi, à moins que l'empereur ne fît Criſpin. Cette grande affaire finit par des éclats de rire. Madame de Talars a été ſi piquée qu'elle a quitté la troupe. La Deſmareſt a joué, & les comédies ont très-bien réuſſi.

Milord Bolingbrocke nie hautement les lettres que l'on prétend qu'il a écrite à M. de Walpole. Je ne doute pas que vous n'en ayez ouï parler : il dit qu'on peut l'attaquer, mais qu'il ne répondra jamais ; que ce ſont des lettres ſuppoſées ; qu'il eſt réſolu de demeurer en repos, malgré toute la

malice du public. Madame ſa femme eſt toujours malade. L'air de Londres l'incommode : on avoit fait courir le bruit que le mari & la femme étoient mal enſemble ; rien n'eſt plus faux : je reçois des lettres preſque tous les ordinaires, de l'un & de l'autre ; ils me paroiſſent dans une grande union : les inquiétudes qu'il a de la ſanté de ſa femme, & celles qu'elle a de la ſienne, ne reſſemblent point à des gens mécontens. Adieu, madame. La certitude que j'ai de vos bontés, me fait trop de plaiſir pour vouloir en douter.

LETTRE VII.

De la même à la même.

De Paris, 1727.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; je ne puis vous dire assez tout le plaisir qu'elle m'a fait. Je les montre à une seule personne, qui est très-curieuse de les voir, & qui partage le plaisir que j'ai de les lire : les bontés d'une personne comme vous, la flatte comme moi-même, & il partage mes inquiétudes sur ce qui vous regarde. Vous êtes la premiere qu'il a plainte dans ce maudit arrangement du retranchement des rentes viageres. Je n'ai point été consolée de n'être pas la seule misérable dans cette occasion ; il est toujours fort douloureux de voir ses amis malheureux. J'aurois, je vous jure, pris mon

parti plus aiſément, ſi vous aviez été privilégiée. Mon voyage de Pondevelle ſe confirme, & ſera beaucoup plus long; mais dans quelque pauvreté que je ſois, je vous promets d'aller vous voir; ce ſera un des bonheurs les plus vifs de ma vie; & ſi jamais je me marie, je mettrai dans le contrat, que je veux être libre d'aller à Geneve, quand il me plaira, & le tems que je voudrai. Madame de Tencin eſt toujours malade; mais j'ai grand peur que madame ſa ſœur ne parte avant elle; ſa cupidité augmente tous les jours. Ma ſanté eſt médiocre, & je maigris beaucoup; c'eſt pourtant le premier bien; elle fait ſupporter toutes nos peines; les chagrins l'alterent, comme vous le prouvez, & ne fait pas changer la fortune. D'ailleurs, il n'y a point de honte d'être pauvre, quand c'eſt la faute du deſtin & de la vertu. Je vois tous les jours qu'il n'y a que la vertu qui ſoit bonne en ce monde & en l'autre. Pour moi qui n'ai pas le bonheur de m'être bien conduite, mais qui reſpecte & admire les gens vertueux, la ſimple envie d'être du

nombre m'attire toutes ſortes de choſes flatteuſes : la pitié que tout le monde a de moi, fait que je ne me trouve preſque pas malheureuſe; il me reſte deux mille francs de rente, tout au plus; j'enviſage de me retrancher ſans peine des choſes qui me faiſoient le plus de plaiſir. Mes bijoux & mes diamans ſont vendus; pour vous, madame, il y a longtems que vous vous êtes détachée de tout cela. Si vous avez plus de chagrins, & que vous ſoyez plus à plaindre que bien d'autres, vous en êtes bien dédommagée par la ſatisfaction de n'avoir rien à vous reprocher : vous avez de la vertu, vous êtes aimée & eſtimée, & par conſéquent, vous avez plus d'amis. Conſervez-les, madame, & votre ſanté; ce ſont là les véritables tréſors.

Madame de Parabert ayant quitté ſon amant, a donné cette charge à d'Alincourt. M. de Nesle a plaiſanté M. le prince de Conty, aſſez mal à propos; & quoique le prince l'eût fait prier de ſe taire, il a continué; ce qui a mis en colere ſon Alteſſe, qui a voulu lui jetter une aſſiette à la tête;

M. de Nesle a fait des excuses, qui ont été assez mal reçues, puisqu'on lui a répondu que l'on avoit eu tort de le mettre en colere contre un poltron; que l'on devoit en agir avec lui, comme avec un chien qui importunoit, & à qui on donnoit des coups de pieds; que s'il n'étoit pas content, il étoit par-tout, & le trouveroit. Madame de Nesle avoit pour amant, M. de Montmorency : c'étoit Riom qui avoit fait cette liaison; il a jugé à propos de la rompre, & a donné à son ami, madame de Boufflers; madame de Nesle, pour se venger, a donné le ridicule à Riom, de lorgner la reine; ce dernier a été si piqué, qu'il est allé au cardinal pour se justifier. Vous voyez à quoi nos belles dames & nos agréables s'amusent. M. le duc se divertit comme un ange, à son tour, à Chantilly. Madame de Prié est réléguée dans ses terres, où elle perd les yeux; elle se console en lisant le bel édit des rentes. Notre roi est toujours constant pour la chasse. La reine est grosse. Voilà les nouvelles de ce monde. Quelle différence de votre ville à Paris! L'in-

nocence des mœurs, le bon esprit y régnent : ici on ne la connoît pas. Il est arrivé depuis quelque tems, une petite aventure qui a fait beaucoup de bruit ; je veux vous la mander. Il y a six semaines, qu'Iseste le chirurgien reçut un billet, par lequel on le prioit de se rendre l'après midi, à six heures, dans la rue au fer, près du Luxembourg. Il n'y manqua pas; il trouva un homme qui l'attendoit, & le conduisit à quelques pas de là, le fit entrer dans une maison, ferma la porte dessus le chirurgien, & resta dans la rue. Iseste fut surpris que cet homme ne l'emmena pas tout de suite où on le souhaitoit. Mais le portier de la maison parut, qui lui dit qu'on l'attendoit au premier étage, & qu'il montât ; ce qu'il fit ; il ouvrit une anti-chambre toute tendue de blanc ; un laquais fait à peindre, vêtu de blanc, bien frisé, bien poudré, & avec une bourse de cheveux blanche, & deux torchons à la main, vint au-devant de lui, & lui dit qu'il falloit qu'il lui essuyât ses souliers. Iseste lui dit que cela n'étoit pas nécessaire, & qu'il sortoit de sa

chaiſe, & n'étoit point crotté. Malgré cela, le laquais lui répondit que l'on étoit trop propre dans cette maiſon, pour ne pas uſer de précaution. Après cette cérémonie, on le conduiſit dans une chambre tendue auſſi de blanc. Un autre laquais vêtu de même que le premier, refit la même cérémonie des ſouliers : on le mena enſuite dans une chambre toute blanche, lit, tapiſſeries, fauteuils, chaiſes, tables & plancher. Une grande figure en bonnet de nuit & en robe de chambre toute blanche, & un maſque blanc, étoit aſſiſe auprès du feu. Quand cette eſpece de fantôme apperçut Iſeſſé, il lui dit : *j'ai le diable dans le corps*, & ne parla plus ; il ne fit pendant trois quarts-d'heure que mettre & ôter ſix paires de gants blancs, qu'il avoit ſur une table à côté de lui. Iſeſſé fut effrayé, mais il le fut davantage, quand parcourant des yeux la chambre, il apperçut pluſieurs armes à feu ; il lui prit un ſi grand tremblement, qu'il fut obligé de s'aſſeoir, de peur de tomber. Enfin, craignant ce ſilence, il dit à la figure blanche, ce que l'on vou-

loit faire de lui, qu'il le prioit de lui donner ſes ordres, parce qu'il étoit attendu, & que ſon tems étoit au public : la figure blanche répondit avec ſéchereſſe, *que vous importe, ſi vous êtes bien payé?* & ne dit mot. Un quart-d'heure s'écoula encore dans le ſilence : le fantôme enfin, tire un cordon blanc de ſonnettes. Les deux laquais blancs arrivent; il leur demande des bandes, & dit à Iſeſſé, de le ſaigner & de lui tirer cinq livres de ſang. Le chirurgien étonné de la quantité, lui demanda, quel médecin lui avoit ordonné une pareille ſaignée? — Moi, répondit la figure blanche. Iſeſſé ſe ſentant trop ému, pour ne pas craindre d'eſtropier, préféra de ſaigner au pied, où il y a moins de riſque qu'au bras. On apporta de l'eau chaude; le fantôme blanc ôte une paire de bas de fil blanc, d'une grande beauté, puis une autre, encore une autre, enfin, juſqu'à ſix paires & un chauſſon de caſtor doublé de blanc; alors, Iſeſſé vit la plus jolie jambe & le plus joli pied du monde; il n'eſt point éloigné de croire que ce ſoit celle d'une fem-

me : il saigne à la seconde palette ; le saigné se trouve mal. Isessé voulut lui ôter son masque, pour lui donner de l'air, les laquais s'y opposerent : on l'étendit à terre ; le chirurgien bande le pied pendant l'évanouissement. La figure blanche, en reprenant ses esprits, ordonna que l'on chauffât son lit ; ce que l'on fit, & ensuite il s'y mit. Isessé lui tâta le pouls, & les domestiques sortirent ; il alla près de la cheminée pour nettoyer sa lancette, faisant bien des réflexions sur la singularité de cette aventure : tout à coup il entend quelque chose derriere lui, il tourne la tête, & voit dans le miroir de la cheminée, la figure blanche qui vient à cloche-pied, & qui ne fit presque qu'un saut pour venir à lui ; il fut saisi de frayeur ; elle prit sur la cheminée cinq écus, les lui donna ; & lui demanda s'il étoit content. Isessé, tout tremblant, répondit que oui. -- Eh bien, allez-vous en ! Le chirurgien ne se le fit pas dire deux fois ; il prit ses jambes à son cou, & s'en alla bien vîte ; il trouva les laquais qui l'éclairerent, & qui de fois à autre se tournoient &

rioient. Iſeſſé impatienté, leur demanda ce que c'étoit que cette plaiſanterie? Monſieur, lui répondirent-ils, avez-vous à vous plaindre? ne vous a-t-on pas bien payé? Vous a-t-on fait quelque mal? Ils le reconduiſirent à ſa chaiſe, & il fut tranſporté de joie d'être ſorti de là. Il prit la réſolution de ne point raconter ce qui lui venoit d'arriver; mais le lendemain, on vint s'informer comment il ſe portoit de la ſaignée qu'il avoit fait à un homme blanc: alors il raconta ſon aventure, & n'en fit plus myſtere; elle a fait beaucoup de bruit; le roi l'a ſçue, & le cardinal ſe la fit raconter à Iſeſſé. On a fait mille conjectures qui ne ſignifient rien. je crois que c'eſt quelque badinage de jeunes gens qui ſe ſont amuſé à faire peur au chirurgien. Je ſuis bien ſincerement, ma chere madame, toute à vous.

LETTRE VIII.

De la même à la même.

De Paris, 1727.

J'AI reçu avant hier la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire; vous trouverez dans celle-ci tout ce que vous me demandez. Je vais commencer par les nouvelles de Paris. La reine eſt accouchée de deux princeſſes : il eſt bien fâcheux, madame, que dans le nombre, il n'y ait pas un garçon. Tout Paris étoit dans une grande joye, quand on ſçut qu'elle étoit en travail; la joye fut bien modérée, quand on apprit la naiſſance de deux filles : on s'étoit trompé de ſix ſemaines. Le chancelier arrive de ſon exil, il n'a pas encore les ſceaux. M. le prince de Carignan eſt toujours amoureux de la Entie, danſeuſe à l'opéra; cette créature

s'eſt engouée de M. de la Popelinieres, fermier général, homme d'eſprit, faiſeur de chanſons, & d'ailleurs aſſez laid. M. de Carignan s'étoit lié d'amitié avec lui, comme les maris font avec les amans de leurs femmes : mais le prince eſt Italien, par conſéquent clairvoyant, & jaloux outre meſure. Il y a quelques jours qu'il alla prier la Entie de venir à une petite maiſon qu'il a au bois de Boulogne ; elle y conſentit, mais elle voulut que M. de la Popelinieres fût de la partie ; ce dernier ne vouloit point ; il ſe fit longtems prier par le prince, qui le perſuada enfin d'y venir ; il y eut pendant le ſouper pluſieurs lorgneries qui furent apperçues du prince, & qui le mirent de très-mauvaiſe humeur. On alla bientôt après ſe coucher ; & comme la maiſon eſt très-petite, & qu'il n'y avoit que deux lits, la Entie coucha avec le prince, & la Popelinieres dans une chambre à côté. La demoiſelle voulut bien faire les honneurs de chez elle, & alla trouver ſon voiſin, quand le prince fut endormi. M. de Carignan s'étant réveillé, & voyant que ſa tour-

terelle s'étoit envolée, ne fit pas grand chemin pour la retrouver; il eut la conſtance de s'entendre dire les choſes du monde les plus outrageantes; on le traita de ſot. Bien des gens prétendent que le greluchon la Popelinieres étoit muni de deux piſtolets dont il ſe ſervoit pour tenir en reſpect le pauvre abandonné, qui furieux, déſeſperé, retourna à Paris, & débarqua chez ſa femme; & comme il avoit le cœur très-ulceré, il lui raconta ce qui venoit de lui arriver; elle lui dit qu'il y avoit longtems que cette créature le rendoit malheureux, & qu'il falloit faire un exemple pour châtier de pareilles gens; qu'elle lui demandoit la permiſſion d'en faire des plaintes, & d'avoir une lettre de cachet pour la faire enfermer dans une maiſon de force. Le prince étoit trop en colere pour n'y pas conſentir. La princeſſe ne perdit point de tems; elle partit pour Verſailles, & obtint du cardinal la lettre de cachet, envoya là deſſus arrêter la donzelle qui fut dans un déſeſpoir inconcevable; elle avoit 40000 L. en or chez elle, qu'elle vouloit empor-

ter, mais on ne lui laiſſa prendre que 300 L., & on la mena à Ste Pelagie, maiſon de force, où elle eſt actuellement. Le prince eſt déſeſpéré de ne la plus voir, il a fait tout au monde pour la faire ſortir de là, & pour ſe venger de la Popelinieres & le faire mettre à la baſtille, mais il n'en a pas eu le crédit; on l'a ſeulement engagé d'aller faire un petit tour dans ſon département qui eſt la Provence.

Voici encore une aventure, mais qui eſt plus tragique. Un gentilhomme, du côté de Villers Cotteret, allant d'un endroit à un autre à cheval avec ſon valet, fut attaqué dans un bois, par un jeune homme qui lui demanda ſa bourſe où il y avoit cinquante louis, ſa montre, avec un cachet d'or, lui prit ſes deux chevaux, & le laiſſa aller à pied, aſſez embarraſſé de ce qu'il feroit. En marchant, il apperçut une maiſon qui avoit belle apparence, il envoya ſon laquais pour s'informer qui l'habitoit; il apprit avec joye que c'étoit un officier avec lequel il avoit longtems ſervi, & qui étoit ſon bon ami; il ſe trouva heureux

dans sa disgrace, de rencontrer justement son camarade qu'il connoissoit pour un parfait honnête homme; il en fut très-bien reçu; ils parlerent de la malheureuse aventure qui leur avoit procuré le plaisir de se revoir; le maître de la maison offrit sa bourse & sa personne à son ami. Quelques momens avant le souper, un jeune homme entra, que le gentilhomme reconnut pour être celui qui l'avoit dévalisé, & il fut bien surpris, quand l'officier le lui présenta comme son fils; il ne dit mot, & se retira d'abord après souper dans sa chambre. Son laquais très-effrayé, lui dit: Monsieur, nous sommes dans un coupe-gorge; le fils de la maison est notre voleur, & nos chevaux sont dans l'écurie. Le gentilhomme lui défendit de parler, & avant que personne fût levé dans la maison, il alla à la chambre de son ami, & le réveilla, en lui disant que c'étoit avec une grande douleur qu'il se trouvoit obligé de lui apprendre que son fils étoit le même homme qui l'avoit dévalisé la veille; qu'il avoit cru, après s'être consulté, qu'il valoit

mieux lui apprendre le déteſtable métier de ſon fils, que s'il venoit à en être informé par la juſtice; ce qui ne pouvoit manquer tôt ou tard d'arriver. Le déſeſpoir du pere fut inconcevable; la ſurpriſe, la douleur, lui donnerent un ſi violent ſaiſiſſement, qu'il s'évanouit; enſuite l'emportement, la fureur ſuccédant, il monte à la chambre de ſon fils, qui dormoit, ou feignoit de dormir; il trouve ſur ſa table la montre & le cachet où étoient les armes de ſon ami: le fils entend le bruit; effrayé, il ſe leve, veut s'enfuir. Des piſtolets ſe trouvent ſur la table, le pere troublé par la colere, en prend un, tire, & tue ſon malheureux fils. Il eſt venu tout de ſuite demander ſa grace: tout le monde a été d'avis qu'on la lui donnât. Le cas eſt excuſable dans le premier mouvement d'une colere auſſi légitime. Un honnête homme trouvant dans ſon fils un voleur de grand chemin, eſt un chagrin ſi vif, que la tête en peut bien tourner.

Madame de Ferioles compte toujours d'aller à Pondevelle; mais,

comme elle ne veut y reſter que ſix ſemaines, je ne l'accompagnerai pas; cela ne vaut pas la peine. Il y a cinq ou ſix mariages pour notre ami, (*) mais l'on voudroit fort avoir la dote, & point avoir de femme. Je ne vois plus Bertie; l'ambition le poignarde; il pourſuit l'ambaſſade de Conſtantinople; les Turcs ſont trop ſimples, pour goûter l'air empeſé de notre ami.

Le chevalier eſt parti pour le Perigord où il compte être cinq mois. Vous ſerez bien étonnée, madame, quand je vous dirai, qu'il m'a offert de m'épouſer. Il s'expliqua hier très-clairement devant une dame de mes amies; c'eſt la paſſion la plus ſinguliere du monde; cet homme ne me voit qu'une fois tous les trois mois; je ne fais rien pour lui plaire; j'ai trop de délicateſſe pour me prévaloir de l'aſcendant que j'ai ſur ſon cœur, & quelque bonheur que ce fût pour moi de l'épouſer,

(*) Mr. d'Argental.

l'épouſer, je dois aimer le chevalier pour lui-même. Jugez, madame, comme ſa démarche ſeroit regardée dans le monde, s'il épouſoit une inconnue & qui n'a de reſſource que la famille de M. de Ferioles. Non, j'aime trop ſa gloire, & j'ai en même tems trop de hauteur pour lui laiſſer faire cette ſottiſe. Quelle confuſion pour moi d'appercevoir tous les diſcours que l'on tiendroit! Pourrois-je me flatter que le chevalier penſât toujours de même à mon égard? Il ſe répentiroit aſſurément d'avoir ſuivi ſa folle paſſion, & moi je ne pourrois ſurvivre à la douleur d'avoir fait ſon malheur, & de n'en être plus aimée. Il me tint les propos du monde les plus tendres, les plus paſſionnés & les plus extravagans; il finit par me dire qu'il avoit dans la tête, que d'une façon ou d'une autre, nous vécuſſions enſemble. Je parus étonnée de ce propos, & lui en dis mon ſentiment; il ſe fâcha, & m'aſſura, que quand il diſoit cela, il ne prétendoit pas m'offenſer, ni avoir des deſſeins mal honnêtes ſur moi; qu'il vouloit

dire, que ſi je voulois l'épouſer, j'en étois la maîtreſſe; mais qu'autrement, il croyoit que nous pouvions bien, quand nous ſerions ſans conſéquence l'un & l'autre, paſſer le reſte de nos jours enſemble; qu'il m'aſſureroit une grande partie de ſon bien; qu'il étoit mécontent de ſes parens, à l'exception de ſon frere à qui il donneroit honnêtement, pour qu'il fût content; & pour me faciliter d'accepter ſa propoſition, il me dit que nous ferions ceſſion au dernier vivant de nos biens. Je badinai beaucoup ſur mes vieux cotillons qui ſont tout l'héritage que je pouvois aſſurer. Notre converſation finit par des plaiſanteries. Adieu, madame, je ſuis laſſe d'écrire; je vous ſuis dévouée bien tendrement.

LETTRE IX.

De la même à la même.

1727.

JE ne vous ai point juſtifié le ſilence de M. d'Argental, à cauſe de vos craintes; à préſent qu'il eſt gueri, je vous dirai qu'il vient d'avoir la petite vérole le plus heureuſement du monde: c'eſt un grand plaiſir pour lui & ſes amis, qu'il ſe ſoit débarraſſé de cette vilaine maladie. Je vis hier madame votre fille qui eſt, comme vous l'avez laiſſée, belle comme un ange, mais d'une vertu à battre; elle eſt bien votre digne fille. Madame Knight eſt groſſe, elle retourne à Londres pour accoucher. Milady Bolingbroke a été très-mal; elle s'eſt miſe au lit tout-à-fait: elle ſe trouve mieux de ce régime. Le public qui veut toujours parler, aſſure que ſon mari en agit mal avec

beaux visages, mais que M. le duc avoit l'air d'un prince : on la mena à Versailles où elle réussit très-bien; le roi ne causa point avec elle ; mais, quand elle fut partie, il dit qu'il la trouvoit bien; tous les gens de la cour lui firent la révérence, elle reçut leurs complimens sans aucun embarras. M. le duc d'Orléans est d'une dévotion aussi outrée que son pere étoit pervers. Madame de Parabert a été, comme je vous l'ai déja dit, quittée par monsieur le premier, qui est amoureux de madame d'Epernon, qui n'a point encore fait parler d'elle. Cela cause bien du chagrin à madame de Parabert ; elle me fait toujours beaucoup d'amitié. Voilà ce que c'est que de ne point se mêler des intrigues. Notre reine vint le dix Septembre à Ste. Genevieve, pour demander à Dieu un dauphin. Le roi a reçu les petites princesses galamment & avec courage. Ne vous chagrinez point, ma femme, dit-il à la reine, dans dix mois nous aurons un garçon.

Nous avons à l'opéra comique une piece qui dure depuis six semaines,

qui eſt aſſez jolie. Je reviens de la comédie ; on joue Régulus, où j'ai fondu en larmes. Baron a joué dans une perfection admirable ; je ne l'ai jamais vû mieux jouer ; j'enviſage avec douleur ſa vieilleſſe ; il fit l'autre jour le rolé de Burus dans la mort de Britannicus, où il excella : il eſt impoſſible que l'on ne le croye pas le perſonnage qu'il repréſente. M. le comte de Grancé, & M. le marquis ſon frere, ſont morts à quinze jours l'un de l'autre ; ils ſont ſi ruinés que leurs veuves ne trouveront pas leur douaire ; ils jouiſſoient de beaucoup de bienfaits du roi, & mangeoient plus que leur revenu. M. de la Chenelay vient d'épouſer mademoiſelle Demares, ſœur du grand Fauconnier ; elle eſt belle & bien faite, & voilà tout. Il a marié ſa fille, qui a ſeulement quatorze ans, à M. de Pont St. Pierre, homme de condition, riche, mais aſſez débauché. M. des Maiſons a épouſé mademoiſelle d'Angervilliet. M. de Charolois vit toujours avec la de l'Ile, dont il n'eſt plus amoureux, ni jaloux ; il a une autre maîtreſſe, qui a été très-

ſecrette, & qui n'a paru que par un éclat violent; elle s'eſt jettée dans un couvent, prétendant que ſon mari a voulu l'empoiſonner; elle ſe nomme madame de Courchent; elle eſt ſœur de cette madame Dupuis, qui a été ſi belle. M. de Clermont eſt amoureux fou de madame la ducheſſe de Boullon. La marquiſe de Villars, & madame d'Alincourt ſont dans la plus grande dévotion; elles ne mettent plus de rouge; ce qui leur ſied aſſez mal. M. l'Avalle & ſa femme donnent des fêtes à madame Benard, qui loge où vous logiez. Je ne puis endurer que cette guenon, & cette bête habite votre chambre; elle eſt encore belle, & ſi belle que ſi elle ſe dépayſoit, on ne lui donneroit que trente ans. Les filles de l'opéra, & les filles de joye inondent Paris: on ne ſauroit faire un pas qu'on n'en ſoit entouré. On rejoue à l'opéra Bellerophon: l'autre jour, quand le dragon parut ſur le théatre, il y eut quelque choſe qui ſe dérangea à la machine; l'eſtomac de l'animal s'ouvrit, & le petit poiſſon parut aux yeux de l'aſſemblée tout nud; ce qui

fit rire le parterre. La Peliſſier diminue de vogue imperceptiblement; on commence à regretter la le More, qui attend qu'on la prie de revenir. Deſtouches & elle ſe tiennent ſur la réſerve; mais ils meurent d'envie tous deux d'être bien enſemble. Vous ſavez que Deſtouches a eu la place de Treſſiere. Nous regrettons toujours Murer, & le pauvre Thevenard, il baiſſe beaucoup. Chaſſez ne le remplacera pas, il ne devient pas meilleur.

Je me ſuis faite peindre en paſtel, ou pour mieux dire, M. de Ferioles qui a un appartement charmant, a fait peindre ſix belles dames, dont je ſuis, non comme belle aſſurément, mais comme amie; madame de Noailles, de Parabert, madame la ducheſſe de Leſdiguieres, madame de Montbrun, & une copie d'un portrait de mademoiſelle de Villfranche à l'âge de quinze ans; ils ſont tous de la même grandeur; le mien eſt parfaitement reſſemblant; j'ai réſolu d'en demander la copie, & ſi le peintre croit qu'il vaut mieux le faire d'après moi, je le ferai venir; c'eſt l'affaire de trois heures. Si

vous étiez ici, madame, je vous aurois demandé à genoux, la complaisance de vous laisser peindre pour moi. On s'appuye sur une table, où le peintre travaille; cela fait que l'on s'amuse à voir dessiner, & que l'on n'a point d'attitude gênante. Aussi-tôt que j'aurai cette copie ou l'original, je vous l'envoyerai. En le voyant, je vous prie de croire qu'il fait des vœux au ciel pour vous, car on a voulu que les yeux fussent en l'air avec un voile bleu, comme une vestale, ou une novice.

Il y a ici un nouveau livre, intitulé *mémoires d'un homme de qualité, retiré du monde;* il ne vaut pas grand chose, cependant on en lit 190 pages, en fondant en larmes. A peine le chevalier est arrivé à Perigueux, où il comptoit passer quelques mois, qu'il a été obligé de repartir, & de revenir ici. J'avoue que je fus surprise bien agréablement, quand je le vis hier entrer dans ma chambre; j'ignorois son retour. Quel bonheur, si je pouvois l'aimer, sans me le reprocher! Mais, hélas! je ne serai jamais assez heu-

reuſe pour cela. Je finis cette longue épitre, qui pourroit à la fin vous fatiguer. Adieu, madame, excuſez & plaignez votre pauvre Aïſſé.

LETTRE X.

De la même à la même.

De Paris 1727.

MONSIEUR d'Argental eſt arrivé il y a deux jours; il eſt extrêmement marqué de la petite-vérole, ſur-tout le nez, qui à force d'être couturé, eſt devenu petit, échancré & façonné; ſes yeux, ſes ſourcils, ſes paupieres n'ont point été gâtés; par conſéquent, ſa phyſionomie eſt toujours la même; il eſt fort engraiſſé & fort rouge. Nous avons été ſi aiſe de le voir, que nous l'avons reçu, comme ſi c'étoit l'amour: on peut dire de lui que ce n'eſt pas

un beau garçon, mais c'eſt aſſurément un aimable caractere; il eſt généralement aimé & eſtimé; tous ceux qui le connoiſſent, en font des éloges bien flatteurs pour lui, & pour ceux qui s'y intéreſſent. Vous ſavez, madame, que cette réuſſite n'eſt pas capable de le gâter. Je voudrois que M. de Caze le connût; ſûrement il l'aimeroit: on nous a bien allarmé ſur la ſanté de ce dernier. M. de St. Pierre nous avoit mandé qu'il étoit très-mal; Dieu merci, ce n'eſt qu'une fauſſe allarme, il ſe porte bien. Le pathétique M. Jean Louis Favre m'avoit fait pleurer, en faiſant l'énumération des qualités de M. de Caze; la perte que faiſoient ſes parens & ſes amis; en un mot, s'il avoit été romain, il l'auroit mis parmi les Dieux. Dites-lui, je vous prie, que quand il voudra prendre place parmi eux, que ce ſoit le plus tard qu'il pourra, & même qu'il faſſe quelques mauvaiſes actions, pour qu'on ne le regrette pas.

Notre voyage de Pondevelle eſt toujours très-incertain; cela eſt inſupportable. Madame de Ferioles continue à

être d'une pesanteur à alarmer ; il faudroit qu'elle prit les eaux de Bourbon. Son fils & moi, nous lui avons représenté avec l'attachement & l'amitié qu'il méritoit de sa part, un peu de complaisance ; elle est d'une opiniâtreté & d'une dureté à mettre en fureur. N'en parlons plus. Je suis actuellement que je vous écris, sur votre fauteuil ; il n'y a que mes favoris à qui je permette de s'y asseoir. M. Bertie quelquefois usurpe cette place, mais je ne le trouve pas bon.

Madame la duchesse de Fitzjames épouse M. le duc d'Aumont ; il a dix huit ans, elle vingt ; ce mariage est très-convenable & fort approuvé. Elle a eu toutes les peines du monde à renoncer à la liberté dont elle jouissoit ; mais il a 50000 mille écus de rente, elle 25000 livres ; la médiocrité de son revenu, & sa jeunesse l'ont déterminée : elle m'a fait l'honneur de me demander mon avis, ne voulant pas se décider, avant que je lui dis ce que je pensois ; la nôce se fera incessamment. Quand on le dit à sa sœur qui a quatorze ans, elle répondit qu'elle

uroit mieux aimé que ce fût elle qui
e mariât ; mais dès que les choſes
toient arrangées, elle n'étoit point
âchée que ce fut ſa ſœur. La reine eſt
roſſe. On ne parle que de guerre ; les
fficiers partent, dont ils ſont bien
âchés. Monſieur & mademoiſelle d'U-
elle ont fait avoir un guidon de gen-
larmerie à M. Clémance, frere de M.
le la Marche. Je veux parler politique.
On dit ici que les Eſpagnols prendront
Gibraltar, que l'empereur offre de ſuſ-
pendre, pour deux ans, la compagnie
l'Oſtende, & que les Anglois veulent
jue ce ſoit trois ans. On eſt en négo-
iation pour cela ; je juge que nous
ommes les médiateurs. Les Anglois
ont une grande animoſité contre l'em-
pereur & les Eſpagnols. On prétend
jue la maréchale d'Uſelles eſt cauſe que
ious ne faiſons pas la guerre. L'indé-
iſion où l'on eſt, ruine ; les avis étant
ſi partagés dans les conſeils, qu'on a
été obligé de tenir tout prêt, pour
n'être pas pris au dépourvu ; les officiers
en ſont ruinés ; & nos rentes retran-
chées : nous pouvons dire comme à
l'opera, *l'incertitude eſt un rigoureux*

tourment. D'Argental vous assure de ses respects, & vous envoye cette lettre du marquis de St. Aulaire, au cardinal; elle nous a paru belle.

Lettre du marquis de St. Aulaire, au cardinal de Fleury.

» VOICI la conjoncture la plus digne » d'occuper une intelligence du pre- » mier ordre; il n'est point de puis- » sance en Europe, qui ne désire le » secours de votre Eminence, pour la » conservation de ses droits, ou l'éta- » blissement de ses prétentions. Le » beau role que vous allez faire jouer à » notre aimable Monarque! Qu'il est » heureux d'avoir un aussi bon guide » dans le chemin de la vraie gloire! » Celle de conquérir le monde ne vaut » pas celle de le pacifier. Celle-là peut » se faire craindre de quelques-uns, » celle-ci est sûre de se faire aimer de » tous: son ambition ne sera pas bor- » née à subjuguer quelques nouveaux » sujets aux dépens des anciens; ses » plus ardens desirs seront de contri- » buer au repos de ses amis; c'est dans

» le repos général qu'il cherche le
» bien. On va voir si l'amour de la
» justice, la candeur, la modération,
» la fidélité à sa parole, n'ont pas un
» succès aussi heureux, que les ruses
» & les artifices de l'ancienne politi-
» que. Mais en instruisant le roi de ses
» intérêts, n'oubliez pas le plus im-
» portant, c'est de vous conserver. Je
» tremble, quand je songe au cahos
» que vous avez à débrouiller, à la
» quantité d'intérêts que vous avez à
» concilier. Il est d'autres craintes que
» les plus heureux succès ne feroient
» qu'augmenter. Puis-je espérer de re-
» trouver en vous cette douce urbanité
» qui nous enchante ? Quelle modestie
» pourroit tenir contre la gloire qui
» vous menace" ?

On a fait une promotion d'officiers de marine, qui a été peu nombreuse ; elle a fait une quantité de mécontens. M. le chevalier de Quelus qui étoit colonel réformé, a été fait de plein saut, capitaine de vaisseau ; il passe sur le ventre de mille officiers, qui ont cinquante années de service, qui ont la plupart une grande naissance, & de fort

belles actions; & les officiers réformés pour lesquels on a beaucoup de dureté, demandent ce qu'a fait le chevalier de Quelus pour être si favorisé. Tous les marins se plaignent, & le public trouve fort étrange que le fils de madame la comtesse de Toulouse soit garde-marine, pendant que M. de Quelus est capitaine de vaisseau. Madame de Montmartel est accouchée à Brisak, d'un garçon : son pere & son mari sont toujours en exil; & du Verney à la Bastille; on ne trouve rien pour le retenir; ainsi il sortira bientôt.

Le beau de la Mothe Haudancourt recherché des plus belles & des plus riches dames de la cour, a donné congé à madame la duchesse de Duras. Pour la Entie, actrice à l'opéra, dont il est fou, il ne la quitte point, & on les prie à souper comme mari & femme. On dit que c'est charmant de voir l'étonnement de la Entie, l'enthousiasme de la Mothe; il n'y a jamais eu une passion aussi violente & aussi réciproque: le rôle de Cérès a fait naître cette passion. Les spectacles sont cessés, & les concerts spirituels ont

fort courus. La Entie & la le More y chantent à enlever.

Il n'y a plus moyen d'excuſer madame de Parabert, M. d'Alincourt eſt établi chez elle : elle a toujours beaucoup d'empreſſement pour moi. J'ai du goût, je l'avoue pour elle; elle eſt aimable, mais je la vois beaucoup moins, & ſur-tout en public. Soyez perſuadée de ce que je vous dis, madame elle n'eſt aſſurément pas excuſable, d'avoir repris un autre amant, mais bien d'avoir quitté celui qu'elle avoit; il lui a mangé plus d'un million, & dans ſa rupture tous les plus vilains procédés, & de ſa part tous les plus nobles & les plus généreux. M. & madame de Ferioles entrent dans ce moment dans ma chambre; & me chargent de mille compliments pour vous. Le premier a pris un très-grand intérêt au retranchement de vos rentes viageres; c'eſt beaucoup pour lui, car il n'a pas le cœur bien tendre. Pour M. de Pondevelle, vous ſavez l'eſtime & l'attachement qu'il a pour vous. Nous parlons cent fois de vous enſemble.

Je pars pour la chaſſe dans ce moment. Vous me demandez des nouvelles de mon cœur, il eſt parfaitement content, madame, à une choſe près que des difficultés qui me paroiſſent inſurmontables, empêchent. Mais Dieu eſt le maître de tout; j'eſpere dans lui; l'attachement, la conſidération, & la tendreſſe ſont plus forts que jamais; & l'eſtime & la reconnoiſſance de ma part; quelque choſe de plus, ſi j'oſe le dire. Helas! je ſuis telle que vous m'avez laiſſée, bourrelée de cette idée que vous ſavez, que vous avez développée chez moi; je n'ai pas le courage d'en avoir: ma raiſon, vos conſeils, la grace, ſont bien moins agiſſantes que ma paſſion. Le bruit a couru que je ſortois de cette maiſon, & que je cherchois un appartement. Le chevalier en fut chagrin, mais ſans humiliation: ce qui donna lieu à ce bruit, c'eſt que j'étois allé voir pluſieurs maiſons pour madame du Défent. La petite perſonne ſeroit bien heureuſe, ſi elle ſavoit les bontés que vous avez pour elle. On dit qu'elle continue à être aimable pour le caractere & la

figure. Je ne sais si j'oserai y aller cette année, ma bourse me prive de tout. Si j'avois seulement cent pistoles, j'irois l'embrasser, & vous baiser les mains à Geneve. Que ma joie seroit grande! mais mon Dieu, je ne serai pas assez heureuse! adieu, madame, que n'êtes-vous à Paris?

LETTRE XI.

De la même à la même.

De Paris, 1727.

J'AI vû ce matin M. Tronchin (*a*), madame, qui m'a appris le testament de ce pauvre de Martine (*b*). Vous jugez

(*a*) Monsieur Tronchin, conseiller d'Etat, à Geneve.

(*b*) Martine, Genevois envoyé du Landgrave de Hesse, à Paris.

avec quelle joye j'ai ſçu qu'il vous laiſſoit une marque de ſouvenir, auſſi bien qu'à mademoiſelle votre fille ; il eſt mort comme il a vécu, avec amitié & généroſité pour ſes amis. Son ami en a uſé en honnête homme avec les parens du défunt. Je ne ſais pas s'ils ſeront contents ; mais ce qu'il y a de très-ſûr, c'eſt que c'eſt à lui qu'ils doivent ce que M. de Martine leur donne, il n'étoit point content d'eux, il ne leur devoit rien, puiſqu'il n'avoit rien eu de patrimoine, & que c'étoit à ſa bonne conduite & à ſes talens qu'il devoit ſa fortune. M. Tencin lui avoit rendu des ſervices, il étoit ſon ami. Eſt-il rien de plus juſte que de faire du bien à ce que l'on aime, quand on eſt en état de le pouvoir faire ? J'ai vû beaucoup de gens qui diſent que M. Tronchin étoit un ſot, de ne pas profiter entierement de la bonne volonté de ſon ami. Mais il penſoit avec plus de délicateſſe ; il a engagé M. de Martine à donner à ſa famille ; ce qu'il n'auroit ſurement pas fait, je le répete, ſans lui. Il eſt mort âgé de 78 ans ; je le croyois plus

vieux; il a traité très-bien ſes couſines; il a donné une année de gages à ſes domeſtiques; il me ſemble que ce n'eſt pas aſſez.

Nous reparlons de Pondevelle plus que jamais, & même l'on aſſure que l'on y paſſera l'hiver: ſi cela étoit, quelqu'ennui que j'aurois d'être ſi longtems abſente, ſi je vous voyois, je ſerois contente, & prendrois mes peines avec joye. Je n'aſſure rien, car la volonté de madame de Ferioles eſt comme une mer agitée. Je voudrois bien être à cette campagne où vous vivez avec tant d'innocence, de pureté & de contentement; je n'ai cru y être que pour déſeſpérer de n'y être pas. Je voudrois que vous euſſiez une petite ménagerie. Quand j'y ſerois, ſurement je vous en ferois faire une; rien n'eſt plus amuſant. Ne jouez-vous plus au quadrille? pour moi, je l'ai abſolument abandonné; j'ai paſſé quatre jours à la campagne; je m'y ſuis baignée: c'étoit juſtement les jours les plus chauds. Avez-vous une riviere près de votre campagne?

Nous n'avons point de nouvelles, ſinon la groſſeſſe de madame de Toulouſe, & le bon mot du roi ſur l'hiſtoire d'Henri IV, qu'il vient de lire. On lui a demandé ſon ſentiment là deſſus; il a répondu que tout ce qui lui avoit plû davantage dans la vie d'Henri, c'étoit ſon amour pour ſon peuple. Dieu veuille qu'il le penſe & qu'il le ſuive! L'argent eſt encore bien rare; mais une choſe qui l'eſt furieuſement, & que vous n'avez jamais vue, c'eſt que le premier miniſtre eſt fort approuvé; c'eſt le plus honnête homme du monde, qui eſt certainement occupé du bien de l'Etat; enfin, nous avons un premier miniſtre eſtimable, déſintéreſſé, & dont l'ambition n'eſt que de remettre les affaires en ordre: les premiers moyens ont été durs, mais la ſuite fait bien voir qu'il n'a pas pû faire autrement: il a vaqué un gouvernement, la ville paye 6000 L. d'augmentation qu'il a retranché, & à l'avenir, il n'y en aura plus de nouvelles, il remettra les choſes ſur l'ancien pied; il a ôté le cinquantieme, & a remis deux millions cent

mille livres sur les tailles. Tout cela prouve un ministre qui veut rendre les peuples heureux. Dieu veuille qu'il vive assez longtems pour mettre en exécution ses bonnes intentions! Je ne lui trouve qu'un défaut, c'est de vous avoir retranché vos rentes viageres. Vous n'avez partagé que le mal qu'il a fait; & vous ne pouvez jouir du bien; mais c'est votre malheureuse destinée; ne cessera-t-elle jamais de vous persécuter?

Proserpine ne réussit pas; on trouve cet opéra beau, mais trop triste; on ne le jouera pas longtems. On joue deux fois la semaine les Clémances, & deux fois Proserpine. La Peliſſier est guérie; elle étoit devenue folle; les uns disent de sa prodigieuse réussite, les autres de ce qu'on l'avoit soupçonnée de galanterie, faisant profession d'être sage. Nous avons une piece à la comédie françoise, intitulée le *Philosophe marié*, qui est très-jolie, & qui a eu une réussite prodigieuse: toutes les loges sont louées pour la onzieme représentation. L'auteur est Desfouches; on dit que c'est sa pro-

pre

pre hiſtoire: auſſi-tôt qu'on l'imprimera, je vous l'envoyerai. On trouve que Quinaud joue bien; pour moi, je ne ſuis pas de cet avis. Imaginez voir M. Bertie, conſeiller au parlement; même attitude, mêmes geſtes; en un mot, il n'y a de différence que la voix qui eſt plus forte. Mademoiſelle votre fille ſe ſeroit priſe d'averſion pour le *Philoſophe marié*. On eſt ici dans la fureur de la mode, pour découper des eſtampes enluminées, tout comme vous avez vû que l'on a été pour le Bilboquets: tous découpent, depuis le plus grand juſqu'au plus petit; on applique ces découpures ſur des cartons, & puis on met un vernis là deſſus: on fait des tapiſſeries, des paravents, des écrans; il y a des livres d'eſtampes qui coutent juſqu'à 200 livres, & des femmes qui ont la folie de découper des eſtampes de 100 L. piece; ſi cela continue, ils découperont des Raphaël. Je ſuis déja vieille; les modes ne prennent plus ſubitement ſur moi. Adieu, madame, permettez que j'embraſſe M. votre mari, & mademoiſelle votre fille. Je ſuis

las d'écrire tant de nouvelles qui ſont indifférentes à toutes deux.

Je vous envoye une lettre du marquis de la Riviere, à mademoiſelle Des Houlieres & la réponſe. On a trouvé l'une & l'autre très-jolies.

Lettre du marquis de la Riviere, à mademoiſelle Des Houlieres.

Fille d'une aigle, aigle vous-même,
Qui n'avez point dégénéré,
Dont par-tout le mérite extrême,
Eſt ſi juſtement réveré.
Qu'on s'honore, quand on vous aime,
Aimable interprête des dieux,
Qui parlez ſi bien leur langage,
Et qui portez dans vos beaux yeux
Et leur douceur & leur image;
Recevez ce petit hommage
Que je vous offre tous les ans;
C'eſt un tribut de ſentiment
Qui ne convient pas à mon âge;
Mes bienſéances me l'ont dit,
Les amours & les vers ſont faits pour la jeuneſſe;
Mais le feu de mon cœur qui ſoutient mon eſpece,
Anime & trompe ma vieilleſſe;
Faites-moi ſeulement crédit

D'agrémens & de gentilleſſes,
Contentez-vous du fond de ma tendreſſe;
Il en eſt, de ce que je ſens,
Comme des tableaux d'un grand maître,
Dont la beauté ne fait que croître,
Et redouble de force à la longueur du tems.
Votre vertu n'eſt pas commune,
Vous aimez à faire du bien.
Donnez mes yeux à la fortune,
Il ne vous manquera plus rien.

Réponſe de mademoiſelle Des Houlieres.

Demeurez dans votre hermitage;
Je crains ce dangereux hommage,
Qu'avec ſoin, vous m'offrez ici:
Pour la tendreſſe, il n'eſt point d'âge,
Vous le ſentez, & je le ſens:
Ceci n'eſt point un badinage,
Vous de retour, nos Cœurs ſympatiſans,
L'homme prudent, la fille ſage,
Tous peut-être feroient naufrage.
Demeurez dans votre hermitage.

Le traitre Amour qui vous engage,
Ne doit pas être mépriſé,
Avec lui naturaliſé,
Les belles de ſon apanage;
Vous ont, dans tous les tems, ſi bien favoriſé,

Que tout de vous, me fait ombrage.
Demeurez dans votre hermitage.

Vous parlez un certain langage
Qui porte au cœur, qui fait penſer,
Et qui ſemble être un ſûr préſage,
Que de ſes traits, le dieu volage
Eſt prêt encore à me bleſſer.
Demeurez dans votre hermitage.

Ah! s'il avoit eu l'avantage
Du ſéjour de l'heureuſe paix,
Que penſeroit Dame dont les attraits
Auroient ſoumis le cœur le plus ſauvage?
Dame dont les beaux vers ne périront jamais,
Et dont le nom eſt tout mon héritage,
Car vous ſavez que pas un de ſes traits,
Ne git en mes écrits, non plus qu'en mon viſage,
Et que je n'ai pour tout partage,
Que les yeux doux qu'elle m'a fait;
Pour ne les point mettre en uſage,
Demeurez dans votre hermitage.

LETTRE XII.

De la même à la même.

De Paris, 1727.

LA fortune eſt aveugle, & n'aime que les vilains. Si elle m'avoit donné les cent mille écus qu'elle prodigue à madame votre couſine, j'aurois fait un meilleur uſage qu'elle de ce bien. Que de plaiſirs je me procurerois ! vous ſeriez ici, madame, avec M. votre mari, & mademoiſelle votre fille; je vous verrois heureux, & ce ſeroit par mon moyen; & comme je ſais les liens (*) qui vous retiennent à Geneve, je ferois faire une litiere bien fermée, bien étoffée, bien commode, j'y met-

(*) Un Parent vieux & riche dont madame C*** devoit hériter.

trois qui vous ſavez; je l'aménerois ici, je lui procurerois des plaiſirs qui lui feroient oublier le pays natal. Nous raſſemblerions les gens célebres de toute eſpece, de tous talens pour le divertir, s'il falloit même quelques jolis viſages, je ferois l'effort de lui en chercher. Voilà un vilain métier; mais quand on obtient ce qu'on aime, qu'importe à quel prix? Voilà ce que je ferois du bien de madame votre couſine. Pour parler d'autre choſe, M. le duc de Gêvres eſt malade; il fait de très-grands remedes; il eſt à St. Ouen, où toute la France va le voir; il eſt dans ſon lit garni de rubans & de dentelles; les rideaux ſont relevés, des fleurs répandues ſur ſon lit, des découpures d'un côté, des nœuds de l'autre; & dans cet équipage il reçoit tout le monde: vingt courtiſans entourent ſon lit; & ſon pere & ſon frere font les honneurs à la grande compagnie; il y a toujours deux tables de vingt-couverts chacune, & quelquefois trois; M. d'Epernon y eſt à demeure. On a établi des habits verds pour les complaiſans, c'eſt-à-

dire qu'avec habit, bas, souliers, chapeaux verds, on peut avoir toutes les plus familieres entrées chez M. le duc : il y a une trentaine d'habits verds distribués. Le roi a dit sur cela, qu'il n'y avoit qu'à changer les juste-au-corps en robes de chambre, que l'habillement d'ailleurs seroit plus commode, ne se portant pas trop bien tous, & qu'ils seroient précisément comme à la Charité, où ils sont habillés de verd. Il y a quelques jours qu'une personne de ma connoissance, y alla, & trouva le maître de la maison sur une duchesse d'étoffe verte, la robe de chambre verte, un couvre-pied d'une broderie admirable en verd, un chapeau gris bordé de verd, avec le plumet verd, & un gros bouquet de rhue sur lui, faisant des nœuds. Le duc d'Epernon s'est pris de fantaisie pour la chirurgie ; il saigne & trépane tout ce qui se rencontre. Un cocher l'autre jour se cassa la tête, il le trépana ; je ne sais s'il auroit pu réchapper, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le pauvre homme fut bientôt expédié avec un pareil chirurgien. Ce n'est pas tout ;

ils ont voulu ſe procurer des fêtes champêtres; & M. le duc de Geſvres a doté une fille, M. d'Epernon ſouhaita de ſaigner le mari la nuit de ſes noces: ce pauvre miſérable ne le vouloit point, & pour obtenir de lui de ſe laiſſer ſaigner, M. le duc de Geſvres lui donna cent écus. Voilà, madame, ce qui ſe paſſe ſous nos yeux, à la face de tout l'univers, & ſous un gouvernement très-ſévere. Cependant on ne peut pas dire que les deux chefs ne ſoyent très-ſages, & même pieux; il n'eſt pas poſſible que l'on ignore toutes ces vilainies; & tout ce qu'il y a de plus grand, de plus raiſonnable, fait la cour aſſidûment à ce monſtre; & pour excuſer leurs baſſeſſes, ils diſent que cet homme eſt officieux, & penſe noblement. Ceux qui ſont bien inſtruits, ſavent qu'il deſſert bien mieux qu'il ne ſert, & qu'il eſt généreux du bien de ſes créanciers, & de l'argent d'un jeu qui eſt une choſe ridicule dans un royaume. Ma bile s'échauffe, je vous en demande pardon. Pour la cour, elle eſt très-édifiante; on ne donne point de ſcene au public.

Voulez-vous cependant que je vous parle des gens de votre connoiſſance? M. de Ferioles eſt toujours le meilleur homme du monde, ſa ſanté eſt de même, ſes affaires auſſi toujours dans une indifférence parfaite; mais il n'eſt point indifférent ſur les moliniſtes, il eſt d'un zéle outré pour eux; c'eſt avec fureur qu'il eſt paſſionné ſur ce ſujet; il ſe met dans de grands emportemens, quand il trouve quelqu'un qui ne penſe pas comme lui; il eſt occupé de cela, au point de n'en pas dormir. Il ſort à huit heures du matin pour faire part de ſes réflexions, ou de quelques riens qu'il aura ramaſſé; c'eſt à faire mourir de rire. Pour madame de Ferioles, ſur cet article, elle eſt très-raiſonnable, elle n'en parle que très-convenablement; mais, d'ailleurs, toujours les mêmes agitations; elle eſt comme vous l'avez laiſſée, à la peſanteur près, qui a beaucoup augmenté les mêmes incertitudes; & ne pouvant ſouffrir que les autres ſachent ſe déterminer; le petit chien par deſſus tout, qui s'enfuit, quand elle l'appelle; & ſon vieux laquais qui eſt toujours in-

ſolent & de mauvaiſe humeur, & qui la traite comme une miſérable, juſqu'à lui dire qu'elle ne ſait ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fait; je ſuis prête à lui jetter un chenet à la tête, & elle ſouffre ſes impertinences avec une patience à impatienter: je crois, je vous jure, qu'il me battroit, s'il ne me craignoit pas: pour les autres domeſtiques, ils ſont très-mécontens d'être toujours grondés, mais ils ont pour elle le reſpect qu'ils lui doivent; & c'eſt la raiſon pourquoi elle eſt toujours après eux: ils pleurent ſouvent, & je les conſole de mon mieux. Pour ſes enfants, c'eſt toujours de même, on ne ſe plaint jamais de l'un, (a) il fait tout ce qu'il veut; ſa ſanté eſt délicate; c'eſt un très-bon garçon qui a de l'eſprit & de la fineſſe dans l'eſprit; qui eſt aimé, & qui mérite de l'être. D'Argental eſt fort occupé, il fait ſon métier avec application, il eſt tout le matin au palais, il travaille après diner juſqu'à cinq heures: les

(a) M. de Pondevelle, lecteur du Roi.

ſpectacles ſont ſes plus grands amuſemens ; il n'eſt pas, je crois, amoureux, & penſe plus en homme qui connoît le monde, qu'il ne le faiſoit ; il eſt toujours poli avec les femmes, & point du tout gâté dans les propos. M. & madame Knight ont la fievre tour à tour ; la femme à ce que je crois, aime mieux le mariage que ſon mari ; (*b*) elle eſt très-enfant gâté ; elle n'aime pas à être contrariée ; tout ce mariage là n'a pas l'air de durer longtems : elle pleure ſouvent, & comme ſon mari eſt encore amoureux, elle a toujours raiſon ; j'ai bien peur qu'elle ne lui donne du fil à retordre. N'allez pas dire ce que je vous dis là, mais madame votre ſœur a eu grand tort de gâter ſa fille ; elle en auroit fait quelque choſe de bon, ſi elle lui avoit donné une bonne éducation ; mais elle l'a rendue inſupportable, elle ne

(*b*) Prédiction qui s'eſt confirmée. C'étoit une femme de beaucoup de génie, d'eſprit & très-inſtruite. Elle parloit pluſieurs langues ; elle étoit ſœur du fameux milord Bolingbrocke (*Note de M. de Voltaire.*)

connoît que ſa volonté & ſes goûts ; & quand quelque choſe s'y oppoſe, l'emportement, le mépris & la déraiſon s'emparent abſolument d'elle. En vérité, c'eſt dommage, car elle étoit faite pour être aimable.

Madame de Tencin a de tems en temps la fievre : on dit pourtant qu'elle eſt fort engraiſſée. Je continue à ne la point voir, & je crois que ce ſera pour la vie, à moins que l'archevêque, (*c*) à ſon retour, ne le veuille ; je ſuis pourtant bien réſolue à tenir bon : c'eſt une grande ſatisfaction pour moi de n'avoir point ce devoir pénible à remplir, & d'ailleurs plus de tracaſſeries ; car il y en a toujours, quand on ſe voit & qu'on ſe déteſte. Je ne vois plus M. (*d*) Bertie ; à la vérité, je ſuis rarement au logis : il s'eſt rebuté d'y venir inutilement. Nous allons paſſer une partie de ce mois à Ablons. Je ſuis accablée de rhumatiſ-

---

(*c*) L'archevêque de Tencin, frere de madame de Tencin.

(*d*) Bertie, conſeiller au Parlement.

me & de fluxions ; & ſuis déſeſpérée que vous ne voyiez point ma chambre ; vous ne la reconnoîtriez pas ; elle eſt ſi jolie, & de plus ornée pour ce que c'eſt, car il n'y a rien de magnifique que la jatte que vous m'avez donnée. La Méſengeres qui vint l'autre jour, me dit : vous avez bien de belles porcelaines, & entr'autres cette jatte. Mes meubles ſont tous des plus ſimples, mais faits par les meilleurs ouvriers : on la vient voir par curioſité : j'ai bien envie, à votre exemple, de gronder ceux qui y crachent. Voilà une grande & ennuyeuſe lettre. Recevez mes plus tendres embraſſemens.

LETTRE XIII.

De la même à la même.

De Paris, 1728.

MADAME votre fille, madame, me dit le risque que vous aviez couru, qui m'a effrayée, comme si j'en avois été témoin. L'effroi ne vous a-t-il point fait de mal ? Comment vous portez-vous ? Faites-moi la grace de m'écrire. Madame votre fille, madame Knight, & moi, nous parlons souvent de vous ; vous savez qu'elles me sont cheres : j'avois pensé avec Cabanne (*c*) à trouver quelques moyens de rendre la situation de votre fille, plus aisée ; mais je n'ai jamais vû plus de délicatesse, plus de désintéressement, plus de douceur, plus d'opiniâtreté & plus de sentimens : elle est d'une vertu

(*c*) Gentilhomme provençal.

ſi outrée qu'elle eſt à impatienter : je la trouvois ſi déraiſonnable, en même tems ſi eſtimable, que l'admiration & la colere s'emparerent de moi, & que je ne pus ni gronder, ni louer.

J'aurois été bien ſurpriſe, ſi vous aviez été quelques mois ſans nouveaux chagrins. J'ai auſſi été très-affligée de la mort de M. de Villars. (*b*) M. ſon fils fait une très-grande perte, d'autant plus qu'il la ſent : il eſt parti, ſans que je l'aie vû ; je n'en ſuis point trop fâchée, car je me ſerois ſurement beaucoup attendrie avec lui. Pouvez-vous dire, madame, que le détail de vos peines, m'ennuye ? Oubliez-vous le tendre intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde ? vos malheurs me déſeſperent, & ne m'ennuyent point : je ſuis perſuadée que le récit que vous m'en faites, vous fait du bien. Maintenant, il eſt tems que je vous parle du changement arrivé à ma fortune. Je tremble de réveiller

(*b*) Villars Chandieu, officier général en France ; ayant un régiment Suiſſe.

une choſe qui renouvellera quelques-uns de vos malheurs. Mes rentes viageres avoient été cruellement retranchées. Je vous ai envoié la lettre que j'écrivis au cardinal; (c) je ne me flattois pas que l'on y eut égard, mais je ne voulois avoir rien à me reprocher. Je promis à ma pauvre Sophie, à qui j'avois mis une rente viagere de 300 L. ſur ſa tête, & qui avoit été réduite à 100 L., que ſi on lui rendoit quelque choſe, je lui remettrois ſon contrat, dont je devois, comme vous ſavez, avoir la jouiſſance. On lui a rendu 150 L., elle ne vouloit abſolument point profiter de ce que je lui ai dit; & par ſon accommodement, je ne lui donnerai ſon contrat que dans deux ans; elle aime mieux que je paye mes dettes. Ce procédé n'eſt-il pas généreux de ſa part? Je ne joue pas

(c) Le cardinal de Fleury imagina ſous de certains prétextes, de retrancher les rentes viageres. Cette opération ne fut pas faite impartialement, pluſieurs trouverent le moyen avec de l'argent, d'en être exempts. (*Note de M. Voltaire.*)

un beau role dans cette piece. On m'a rendu 840 L.: je jouis actuellement de 2740 L. Ma satisfaction sur cet événement, a été bien troublée, en voyant la famille de M. de Ferioles oubliée. On a rendu à madame de Tencin 300 L. c'est très-peu de chose à proportion de ses rentes. Elle est furieuse; cependant elle avoit pris toutes les précautions imaginables; elle voyoit souvent M. de Machault, elle a écrit plusieurs fois au cardinal, & a fait agir ses amis qui sont puissans; elle comptoit sur le rétablissement de tout, comme si elle le tenoit; elle est de bien mauvaise humeur, à ce qu'on dit, car je ne la vois point. Sa favorite, madame Doigny, commence à être dans la disgrace.

Je ne vous parle point des conciles, car quoique née sous les yeux du chef, je n'en ai jamais voulu entendre parler; cependant, si vous êtes bien curieuse, je vous envoyerai toutes les écritures: en vérité, je ne vous conseille point d'avoir cette curiosité, il vous en couteroit bien de l'ennui; à l'exception d'une lettre de deux évê-

ques qui eſt belle, tout le reſte eſt pitoyable. Je vous renvoye à ce que diſoit madame Cornuel, *qu'il n'y avoit point de héros pour les valets de chambre, & point de peres de l'égliſe parmi ſes contemporains.* Ce que je vois, me donne de furieux doutes du paſſé. Ne parlons plus ſur cette matiere; j'ai déja aſſez dit de ſottiſes.

Les traçaſſeries de notre cour ne ſont pas plus divertiſſantes. Les diſputes ſur l'alignement du roi & des princes, & les ricochets des ducs, n'ont produits que des mémoires déteſtables; & pour nous autres, parterre, nous voulons pour notre argent, qu'on nous divertiſſe. Les belles dames ſont, ou ſe vantent d'être dans la dévotion. Mesdames de Gontay, d'Alincourt, de Villars, mere & belle fille, la maréchale d'Etrées; tout cela grimace la prude: le roi eſt toujours ſans maîtreſſe, M. le duc du Maine, fort ami du cardinal: ce dernier ſe porte très-bien; il vivra aſſez longtems pour inſtruire notre jeune monarque: la reine eſt groſſe de trois mois. Les ſpectacles vont très-mal. Thevenard & la Entie ont quitté l'o-

péra, parce qu'ils ont eu ordre de laiſſer jouer Chaſſez & la Pelliſſier. Madame la ducheſſe de Duras à qui on a attribué cet ordre, a été vilipendée ſur l'eſcalier de l'opéra. Chaſſez avoit tres-mal débuté, mais il fait mieux. Pour la Pelliſſier fait horriblement mal dans ces opéras. Trenſine a quitté, & Deſtouches, comme je vous l'ai mandé, aura la direction de l'opéra. Nous reverrons alors la le More. Trenſine a 15000 L. de penſion, & après ſa mort, ſon fils en aura 8000, & ſa fille 6000. Vous me demanderez pourquoi tant de libéralité ? Je vous répondrai d'abord que ſes penſions ſont priſes ſur l'opéra, & en ſecond lieu, que Trenſine a fait faire à ſes dépens, une partie des belles décorations, & qu'elle les laiſſe : on a établi un concert ſpirituel deux fois la ſemaine.

Le frere de l'envoyé d'Alſter s'eſt donné un coup de piſtolet dans la tête, après avoir mis le feu dans trois endroits de la maiſon. Cette précaution étoit pour éviter que l'on ſçût que ſa mort étoit volontaire.

L'envieuſe milady Gerſay eſt très-

ſouvent chez madame Knitgh : elle mange comme quatre louves, joue avec attention & avidité, ne dit pas quatre paroles, ſans défaçonner ſa bouche qui eſt toujours petite & platte. L'air & les paroles ne vont point enſemble ; il ſemble que le miel ſort de ſa bouche, quand elle parle ; mais c'eſt bien le fiel le plus croupi qu'il y ait au monde. Vous direz que je ſuis auſſi médiſante qu'elle aujourd'hui.

Bertie me boude de ce que je ne ſuis pas ici, quand il y vient : quelque aimable qu'il ſoit, il y a apparence que j'aurai ſouvent ce tort là avec lui. C'eſt un reſte de ſes chimeres, prétenſions d'amant ; il voudroit que je fuſſe comme Berenice, à paſſer les jours à l'attendre, & les nuits à pleurer. Je ſuis parvenue à lui faire faire connoiſſance avec madame du Défent ; elle eſt belle, elle a beaucoup de graces ; il la trouve aimable. J'eſpere qu'il commencera un roman avec elle, qui durera toute la vie. On a député vers moi, croyant que j'avois encore quelque reſte de crédit, pour obtenir de M. Bertie de

couper un pied de chaque côté de ſa perruque. Je veux bien tenter cette grande affaire, mais j'y échouerai; car madame, c'eſt dans ces magnifiques nœuds que git toute l'importance, la capacité & la grace de notre cher homme. Je ne me rebuterai pas, & lui en parlerai toutes les fois que je le verrai. A propos, (ou ſans à propos, car cela ne va point du tout à la perruque de M. Bertie,) madame votre couſine, à ce qu'on dit, ne peut épouſer cet Hollandois, ſans perdre une partie du bien dont ſon mari lui donne la jouiſſance. C'eſt une vilaine clauſe, & bien ſcandaleuſe en vérité; le défunt avoit ſi bien fait les choſes de ſon vivant, qu'il devoit bien continuer. Pour moi, ſi j'avois été lui, pour me venger, je leur aurois donné mon bien aux conditions qu'ils ſe mariaſſent, & les aurois déshérité, en cas qu'ils ne le fiſſent pas. Le beau-frere tient des propos fort ſinguliers du défunt ſon très-cher frere. D'Argental me prie de ne pas l'oublier auprès de vous. Nous ſommes très-amis; il eſt charmant, il eſt aimé de

tout le monde, & le mérite bien; il a tous les principes de droiture : l'âge confirme ſes vertus. Adieu, madame, je vais partir pour Ablons; ma ſanté ſe rétablit tout doucement; j'ai vieilli de 10 ans; ſi vous me voyiez, vous me trouveriez bien changée; mais, d'honneur, cela ne me chagrine point du tout. Si toutes les femmes n'étoient pas plus affligées de voir partir leurs charmes, que moi d'avoir perdu le peu que j'en avois, elles ſeroient bien heureuſes.

LETTRE XIV.

De Paris, Juin 1727.

JE viens, madame, de recevoir votre lettre du 22 de ce mois. C'eſt un jour heureux pour moi, quand j'apprends par vous de vos nouvelles. Les aſſurances que vous me donnez de votre bonté, me ſont toujours & bien nouvelles & bien cheres; & je dis de vos lettres ce que M. de Fontenelle diſoit d'une dame qui lui plaiſoit, que le moment qu'il la voyoit, étoit le moment préſent pour lui. Cette façon de s'exprimer a été fort critiquée; mais les gens groſſiers ne connoiſſent qu'une jouiſſance dans ce monde; je les plains. Eſt-il un moment plus doux que celui où on reçoit les aſſurances d'amitié d'une perſonne que l'on aime & qu'on eſtime parfaitement? Il y a bien des gens qui igno-

rent la ſatisfaction d'aimer avec aſſez de délicateſſe, pour préférer le bonheur de ce que nous aimons aux nôtres propres. Remercions la Providence, de nous avoir donné un bon cœur, & à vous, de la vertu dans les malheurs que vous avez eſſuyé. Que ſeriez-vous devenue? Votre douceur, votre humanité, votre juſtice, auroient été changées en déſeſpoir, en cruauté & en injuſtice.. Quelque grands que ſoyent les malheurs du haſard, ceux qu'on s'attire, ſont cent fois plus cruels. Trouvez-vous qu'une religieuſe défroquée, qu'un cadet cardinal, ſoyent heureux, comblés de richeſſes? Ils changeroient bien leur prétendu bonheur contre vos infortunes.

Vous me demandez, ſi M. de Pondevelle eſt introducteur des ambaſſadeurs? Vous le ſauriez avant ceux qui font la gazette. Il a été queſtion de quelque choſe; mais il falloit trouver à ſe défaire de ſa charge avantageuſement; & d'ailleurs, ſa ſanté eſt toujours fort délicate; je crains qu'à la fin nous ne le perdions. Je dis cela,

le

le cœur ſerré, car c'eſt la plus grande perte que je puiſſe faire. C'eſt un homme qui a toutes les qualités les plus eſſentielles; il a beaucoup de mérite & d'eſprit; ſes procédés à mon égard ſont d'un ange. Vous allez être bien ſurpriſe. Depuis que M. d'Argental eſt au monde, voici la premiere fois que nous nous ſommes querellés, mais d'une façon ſi étrange, qu'il y a quatre jours que nous ne nous parlons. Le ſujet de la querelle vient de ce qu'il ne vouloit pas ſouper avec madame ſa mere, qui revenoit de la campagne où elle avoit été huit jours. Elle lui avoit fait dire par tout le monde qu'elle ſeroit à Paris ce ſoir là; & elle ſe plaignoit de ce qu'il n'avoit pas aſſez d'attention pour elle. Je le lui dis; & nous nous échauffâmes là deſſus. Je lui ſoutins que le devoir devoit l'emporter ſur le plaiſir. En un mot, je m'emportois, ſans jamais oublier la tendreſſe & l'amitié que j'avois pour lui; & c'eſt cette amitié qui m'engagea à lui parler avec cette ſincérité. Il me répondit avec une ſéchereſſe & une dureté qui m'aſſom-

merent, comme si la foudre étoit tombée sur moi. La femme de chambre de madame en fut témoin. Il sortit de ma chambre, je restai un quart d'heure, sans pouvoir parler, & je me mis à fondre en larmes. M. de Pondevelle (*) entra, & me demanda, de quoi je pleurois: je ne pus me résoudre à le lui conter. La femme de chambre le fit : il fut bien surpris. Madame ignore notre bouderie. Elle en seroit charmée, parce qu'il y a quelques jours que j'eus une scene affreuse, parce que je le soutins contre les plaintes qu'elle m'en fit. Quand elle est arrivée, mon premier soin a été de lui faire des excuses de la part de son fils, de ce qu'il ne se trouvoit pas à la maison; que j'en étois cause, lui ayant dit qu'elle n'arriveroit que fort tard; & qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller à un souper où il s'étoit engagé depuis huit jours, sur-tout connoissant très-peu les gens qui composoient cette partie. La femme de cham-

(*) Frere de M. d'Argental.

bre se trouva derriere moi : je l'ignorois. Les larmes lui vinrent aux yeux d'étonnement & de joye ; elle me dit que je justifiois M. d'Argental, lorsque j'avois sujet de m'en plaindre. J'avois dit à Pondevelle que dorénavant je n'aimerois plus que pour moi M. d'Argental, & qu'assurément je ne l'aimerois plus pour lui-même. Concevez-vous, madame, ma douleur ? Au bout de 27 ans, perdre un ami. Je le crois honteux de ce qui s'est passé. Il continue de me manquer, surement par cette raison. J'ai le cœur si gros qu'il m'est impossible d'achever ma lettre : je la reprendrai, quand je serai plus tranquille.

Du 28 Août 1728.

LA bouderie a duré 8 jours ; & selon la regle, celui qui a raison a fait les avances. Je bus à sa santé, à table, & je l'embrassai le lendemain, sans explication. Depuis ce tems-là, nous sommes fort bien ensemble. Vous direz qu'il y a une furieuse distance d'une date à l'autre ; mais j'ai eu des occu-

pations qui m'ont empêché de vous écrire, mais non pas d'être fort occupée de vous. Mademoiselle Bideau n'a pas fait tout ce qu'elle m'avoit promis. Je n'en suis pas trop fâchée : je crains les trop grandes obligations. Cubanne compte de vous aller voir. Plut-à-Dieu que je fusse aussi libre que lui, je serois actuellement auprès de vous ! Mais quelque chose qu'il arrive, j'irai, quand même je serois réduite à demander l'aumône, pour aller voir tout ce que j'aime le mieux en vérité, sans exception.

LETTRE XV.

De Paris, 10 *Juin* 1728.

On dit enfin que nous irons à Pondevelle. Madame de Férioles a toutes les peines du monde à s'y déterminer : tous les projets qu'elle avoit fait, sont rompus. Premierement son mari avoit un procès qui devoit se juger incessamment, & il a été remis à l'année

prochaine; enſuite elle a dit que jamais ſon mari ne voudroit venir avec elle, & que pendant ſon abſence, il dépenſeroit beaucoup. Il l'a aſſurée qu'il l'accompagneroit, ſoit dans la diligence, ſoit dans une chaiſe de poſte, tout comme elle le ſouhaiteroit. Enſuite, elle a dit qu'elle ne vouloit point partir, qu'elle ne ſçût ſi Milady Bolingbroke ne viendroit point cet été. Madame Bolingbroke lui a mandé qu'elle ne comptoit de venir qu'au commencement de l'hyver, & que ſi elle n'étoit pas à Paris, elle remettroit ſon voyage à l'été prochain. Enfin, il a fallu chercher quelqu'autre raiſon. Elle a dit qu'elle n'avoit point d'argent. M. ſon frere lui en a offert: la voilà, comme vous voyez, à quia. Elle a paru ſe rendre, mais elle veut avant que de partir, prendre les eaux de Balaruc: elles ne ſont pas arrivées; ainſi cela renvoye. Je crois qu'il faudra qu'à la fin, elle ſe décide. Tout le monde eſt excédé de ſes incertitudes. Le vrai de ſes difficultés, c'eſt qu'elle ne voudroit point quitter le maréchal, qui ne s'en ſoucie point,

& ne feroit pas un pas pour elle. Mais, elle croit que cela lui donne de la conſidération dans le monde. Perſonne ne s'adreſſe à elle pour demander des graces au vieux maréchal. Elle eſt très-ſouvent ſeule; ſes affaires ſont toujours très-délabrées: elle ne paye point; elle ne fait aucune dépenſe; elle eſt d'une avarice & d'un dérangement inconcevables. Je ſuis obligée de me rappeller cent fois le jour le reſpect que je lui dois. Rien n'eſt plus triſte de n'avoir pour faire ſon devoir, que la raiſon du devoir.

Le chevalier eſt toujours malade; il m'a paru un peu moins oppreſſé: je tremble de le quitter. Mais je dois accompagner madame de Ferioles dans l'état où elle eſt. Il faut abſolument la déterminer à prendre les eaux de Bourbon, & elle ne les prendra jamais, ſi elle ne va pas à Pondevelle. Le devoir, l'amour, l'inquiétude & l'amitié combattent ſans ceſſe mon eſprit & mon cœur: je ſuis dans une cruelle agitation; mon corps ſuccombe, car je ſuis accablée de vapeurs & de triſteſſe; & s'il arrive malheur à

cet homme là, je ſens que je ne pourrois ſupporter cet horrible chagrin. Il eſt plus attaché à moi que jamais; il m'encourage à remplir mon devoir. Quelquefois je ne puis m'empêcher de lui dire, que s'il étoit plus mal, il me ſeroit impoſſible de le quitter; il me gronde, & il ne veut abſolument point que j'imagine rien qui s'éloigne de ce devoir: il m'aſſure qu'il n'y a rien dans le monde qui m'excuſât, ſi je reſtois ici, quand madame de Ferioles va à cent lieues: il ne l'aime point, mais il a ma réputation à cœur. Pardonnez toutes ces foibleſſes à votre pauvre amie.

J'avois laiſſé ma lettre; j'ai eu mille ennuis. Le chevalier eſt toujours très-incommodé. Je vous avoue que je ſuis dans de furieuſes tranſes pour lui. Je crains qu'à la fin la ſuppuration des poumons ne ſe faſſe; je n'oſe faire des réflexions ſur cela, & je n'oſe même en parler. Mais mille idées funeſtes me ſuivent ſans ceſſe malgré moi: rien ne me conſole. Je n'ai perſonne à qui je puiſſe ouvrir mon cœur.

)uel malheur pour moi que votre bſence! ſi je vous avois, vous me outiendriez; vous me donneriez des orces; & peut-être vos conſeils, mes emords, & l'amitié que j'ai pour ous, madame, me donneroient aſſez e courage, pour ſurmonter une paſſion ue ma raiſon n'a pu vaincre, mais u'elle condamne.

Madame de Tencin a toujours la ievre; elle a été 15 jours ſans en voir; elle ſe croyoit guérie, & avoit ris le ton de ſe plaindre de tout le onde, & ſur-tout du chevalier, ais d'une façon ſi violente, que maame Lembert, à qui elle en parla, dit au chevalier, qui la pria de dire madame de Tencin que jamais il 'avoit parlé d'elle, que rien n'étoit lus faux, qu'il n'étoit point de ceux ui accablent les malheureux, & que omme il ne la connoiſſoit point, il uroit été dans le droit du public, our cauſer ſur l'aventure de la Freoy, (*) mais qu'il ne l'avoit pas ait, en partie par égard pour mada-

(*) La Frenoy, amant de madame de encin, qui, dit-on, l'avoit ruiné; il ſe

me sa sœur & pour moi. Madame de Tencin dit à madame de Ferioles qu'il étoit fort singulier qu'étant chez elle, je ne vins pas savoir de ses nouvelles, & qu'elle ne m'avoit vû qu'une fois depuis six mois ; qu'elle me dispensoit très-fort d'y venir, qu'elle ne me laisseroit entrer que quand je serois avec elle. Mais que si je venois seule, elle avoit donné ses ordres, pour que l'on me refusât sa porte. Je me le suis tenue pour dit, & je ne m'exposerai pas à m'entendre dire mille injures. Je m'en soucie si peu, que je bénis ce noble courroux contre moi. Je n'irai point à Pondevelle ; madame dit qu'elle veut y aller pour trois semaines seulement pour régler quelques affaires. J'en suis fâchée à, cause de vous ; j'aurois eu le plaisir de vous embrasser, & j'aurois vendu jusqu'à ma derniere chemise

---

tua dans son cabinet. Il disoit dans son Testament, que s'il mouroit de mort violente, c'étoit elle qu'on devoit en accuser : elle fut mise au Chatelet, dont elle fortit justifiée. (*Note de M. de Voltaire.*)

pour cela ; ſurement je vous verrai plus tôt ou plus tard. Madame radote plus que jamais ; elle vient de prendre les eaux de Balaruc : on lui a fait une ample ſaignée ; je crains infiniment pour elle ; ſes radotages m'impatientent, car ils ſont extrêmes ; mais, quand je fais un moment de réflexions, ma reconnoiſſance ſe réveille bien vivement : je ſuis entourée de chagrins, & je ne vous ai plus pour me conſoler. Le chevalier eſt toujours très-incommodé ; il eſt d'un changement horrible. Vous jugez de mon inquiétude : ſon attachement eſt toujours plus fort. A propos, j'ai fait deux grandes pertes, une bague que je vous avois deſtinée, en cas de mort : c'étoit un petit cachet avec un jonc de diamant que j'aime beaucoup ; & l'autre perte, c'eſt mon chien, ce pauvre Patie, à qui vous aviez donné une loge. On me l'a volé ; il étoit toujours à la porte pour attendre les gens du chevalier qu'il aime paſſionnément ; je ne puis vous dire le chagrin que j'ai eu de la perte de ce joli animal. Je ſouhaite bien me

mettre dans la ſuite hors de l'inquiétude de devoir qui me bourrelle ſans ceſſe. J'ai eſſuyé un petit malheur; j'avois vendu mes boucles de diamans 1800 L. pour acheter trois actions que je voulois garder pour qui vous ſavez. Je ne doute point que le devident ne fût fort; elle étoit à 650 L. Comme j'étois prête à les acheter, madame de Ferioles eut beſoin de mille francs. Je les lui prêtai, comptant comme elle me le diſoit, qu'elle me les rendroit deux jours après. Il y a ſix mois, & les actions ont monté à 1150 L.; elles ſont actuellement à 1000. Jugez, j'aurois gagné, en les vendant, mille écus, & aurois payé quelques-unes de mes dettes. Ainſi ma deſtination eſt aveau l'eau. Je paye quelques bagatelles avec les 600 L. qui me reſtent. Il faut ſe conſoler des pertes de la fortune. Il y a des gens qui valent mieux que moi, qui ſont bien plus à plaindre. Cette conſolation eſt cruelle, quand ces gens là ſont nos amis.

M. Bertie vous aime beaucoup; mais il a été ſi occupé de la perte de mada-

me de M.... qui étoit ſa bonne amie, & la plus impertinente de toutes les femmes, qu'il n'a pu ſe donner au reſte de ſes amis. Il eſt rempli de très-bons procédés à l'égard de madame de Ferioles; il ſongeoit à l'ambaſſade de Conſtantinople depuis longtems; il n'étoit point éloigné de l'avoir: quand il a ſçu que M. de Pondevelle y ſongeoit, ſans le dire à aucun de nous, il eſt allé chez MM. de Maurepas & de Morville, à qui il a dit qu'il ne penſoit à l'ambaſſade, qu'au cas que M. de Pondevelle n'y penſât pas; & que, comme il venoit d'apprendre que ſon ami en avoit envie, il y renonçoit, le croyant plus capable que lui, qu'il avoit beaucoup d'eſprit, & de plus l'expérience de ſon oncle dont la mémoire étoit chere dans ce pays là. Il eſt venu dîner chez nous; & il nous a laiſſé ignorer ſon bon procédé. M. de Pondevelle l'a ſçu de M. de Maurepas. Je partage bien la reconnoiſſance qu'on lui doit, mais cela ne paſſera jamais l'eſtime. Dites-le bien à mademoiſelle votre fille qui me ſoutenoit une fois que je l'aimerois un

jour. Parlons un peu de M. d'Argental ; c'eſt le plus joli garçon du monde ; ſes yeux ſont bien ouverts ; il remplit tous les devoirs du ſentiment ; il n'eſt plus amoureux ; il eſt tout à ſes amis ; il eſt toujours conſtant pour les petits pâtés, & nous mourons de faim : la cuiſine eſt ſi froide, que cela va de mal en pire : il n'y a plus rien à retrancher à la premiere table, car nous n'avons rien ; non, rien du tout. On commence à retrancher celle des domeſtiques ; & je ne doute pas que l'on ne vienne à faire, comme cet homme qui prétendoit que ſon cheval pouvoit vivre ſans manger, & qui commença par diminuer la moitié de ce qu'il lui donnoit ; quelques jours après, la moitié de l'autre moitié ; & ainſi du reſte : le pauvre animal creva ; ainſi ferons-nous. Voilà une bien grande lettre ; vous aurez de la peine à la déchiffrer : la tête me tourne, car je crois que ſans cela, je remplirois bien encore des feuilles. Vous ne dites rien de madame de Guliver. Mes reſpects à vous, & à tout ce qui vous appartient.

LETTRE XVI.

De Paris, 1728.

IL y a un siecle que vous ne m'avez fait l'honneur de m'écrire. Etes-vous si exacte avec vos amis, pour ne leur point écrire qu'ils ne vous ayent fait réponse? Je devois, Madame, vous remercier de la lettre que j'ai reçue il y a un mois. J'avois commencé ma réponse; j'y voulois mettre plusieurs petites nouvelles; j'ai attendu des dénoûemens; ils ont été si chargés d'évenemens que je n'ai plus sçu où j'en étois. D'ailleurs Madame Bolingbrocke a été très-mal; ce qui m'a occupé bien triſtement; & puis la ſanté de madame de Ferioles, toujours mauvaiſe, & ſon humeur encore plus. Pondevelle me charge de ſes reſpects pour vous: il eſt toujours malingre; une mauvaiſe digeſtion. D'Argental n'eſt

plus amoureux de mademoiſelle de Tencin; elle ne l'occupe plus que par devoir; il n'eſt point auſſi amoureux de la Couvreur; mais auſſi prévenu de ſon mérite que s'il l'étoit encore, elle eſt très-incommodée depuis quelque tems : on craint qu'elle ne tombe dans une langueur.

Madame de Parabert a été quittée, il y a environ quatre ou cinq mois par M. Dulincourt, dont elle a été au déſeſpoir; & pour s'en conſoler, elle a pris au bout de huit jours, M. de la Mothe Houdancourt qui eſt à mon ſens, le plus vilain homme que je connoiſſe. Cette précipitation a paru étrange à tout le monde, & ſurtout à moi qui ne m'en ferois pas doutée. Le dit M. de la Mothe ne la quitte pas d'un pas; il eſt jaloux comme un tigre. Pour vous en faire le portrait, tant de la figure que de l'eſprit, je commencerai par la figure; il eſt grand, dégingandé, le viſage long; il reſſemble beaucoup à un vilain cheval de l'âge de quarante cinq ans; babillard, ne ſachant ce qu'il dit; ſe contredisant ſans ceſſe, ne parlant jamais que de lui; fat, comme

s'il étoit un Adonis, & glorieux par fatuité ; assez bon homme dans le fond, mais ayant été gâté par les caillettes de la cour. Il me craint prodigieusement, & ne peut pas s'empêcher de m'estimer : il a vû peu de femmes, qui se souciât moins de se mêler d'intrigues : il m'a dit bien des fois qu'il aimeroit mieux que je fus amie de sa femme, que de sa maitresse. J'y vais très-rarement ; je crois qu'il ne seroit pas bien de n'y point aller du tout ; elle a pour moi des façons touchantes ; d'abord que j'ai le moindre mal, elle me vient voir : elle m'accable de galanteries ; elle dit à tous ceux qu'elle voit qu'elle m'aime infiniment. Je dois être reconnoissante, madame, de tant de marques d'amitié. Il y avoit pendant les huit jours de vacances plus de vingt prétendans à qui je faisois une peur horrible, étant persuadés que je mettrois tout en usage, pour la retirer du désordre. Un des prétendans m'a compté tous leurs manèges ; ils s'étoient tous ligués de concert, pour la retirer de Paris, & qu'elle fût à la campagne, pour que je ne la vis pas. Celui qui m'a raconté

tout cela, eſt parent du chevalier ; il eſperoit, par ſon canal, obtenir de moi, que je ne m'oppoſaſſe point au voyage de madame de Parabert. Le chevalier lui répondit qu'il avoit tort de me ſoupçonner, que je ne me parois ni de conſeiller des prudes, ni de condamner les autres ; que jamais je n'avois ſçu ce que c'étoit que de me mêler de tracaſſeries ; en quoi, il me loua beaucoup, connoiſſant aſſez bien la Dame, pour être perſuadé qu'elle ne ſeroit pas ſuſceptible de conſeillers.

Je veux vous parler de madame du Defent : elle avoit un violent deſir pendant longtems de ſe raccommoder avec ſon mari ; comme elle a de l'eſprit, elle appuye de très-bonnes raiſons cette envie ; elle agiſſoit dans pluſieurs occaſions, de façon à rendre ce raccommodement durable & honnête ; ſa grand mere meurt, & lui laiſſe L. 4000 de rentes ; ſa fortune devenant meilleure, c'étoit un moyen d'offrir à ſon mari un état plus heureux, que ſi elle avoit été pauvre ; comme il n'étoit point riche, elle prétendoit rendre moins ridicule ſon mari de ſe raccommoder

avec elle, devant défirer des héritiers. Cela réuſſit, comme nous l'avions prévu ; elle en reçut des complimens de tout le monde. J'aurois voulu qu'elle ne ſe preſſât pas autant ; il falloit encore un noviciat de ſix mois ; ſon mari devant les paſſer naturellement chez ſon pere. J'avois mes raiſons pour lui conſeiller cela : mais, comme cette bonne dame mettoit de l'eſprit, ou pour mieux dire, de l'imagination, au lieu de raiſon & de ſtabilité ; elle emballa la choſe, de maniere que le mari amoureux rompt ſon voyage, & ſe vient établir chez elle, c'eſt-à-dire y dîner & ſouper ; car pour habiter enſemble, elle ne voulut pas en entendre parler de trois mois, pour éviter tout ſoupçon injurieux pour elle & ſon mari. C'étoit la plus belle amitié du monde pendant ſix ſemaines ; au bout de ce tems là, elle s'eſt ennuyée de cette vie, & a repris une averſion pour ſon mari : outrée, & ſans lui faire de bruſqueries, elle avoit un air ſi déſeſpéré & ſi triſte, qu'il a pris le parti d'aller chez ſon pere ; elle prend toutes les meſures imaginables, pour

qu'il ne revienne point. Je lui ai repréſenté durement toute l'infamie de ſes procédés ; elle a voulu par diſtances, & par pitié, me toucher & me faire revenir à ſes raiſons ; j'ai tenu bon ; j'ai reſté trois ſemaines ſans la voir ; elle eſt venue me chercher ; il n'y a ſorte de baſſeſſes qu'elle n'ait mis en uſage, pour que je ne l'abandonnaſſe pas ; je lui ai dit que le public s'éloignoit d'elle, comme je m'en éloignois ; que je ſouhaiterois qu'elle prit autant de peine à plaire à ce public qu'à moi ; qu'à mon égard, je le reſpectois trop, pour ne lui pas ſacrifier mon goût pour elle. Elle pleura beaucoup ; je n'en fus point touchée. Le fin de cette miſérable conduite, c'eſt qu'elle ne peut vivre avec perſonne, & qu'un amant qu'elle avoit avant ſon raccommodement avec ſon mari, excédé d'elle, l'avoit quittée, & quand il apprit qu'elle étoit bien avec M. du Défent, il lui a écrit des lettres pleines de reproches ; il eſt revenu. L'amour propre ayant réveillé des feux mal éteints, la bonne dame n'a ſuivi que ſon penchant ; & ſans

réflexion, elle a cru un amant meilleur qu'un mari ; elle a obligé ce dernier à abandonner la place ; il n'a pas été parti que l'amant l'a quittée. Elle reste la fable du Public, blamée de tout le monde, mépriſée de ſon amant, délaiſſée de ſes amies ; elle ne ſait plus comment débrouiller tout cela ; elle ſe jette à la tête des gens, pour faire croire qu'elle n'eſt pas abandonnée. Cela ne réuſſit pas ; l'air déliberé & embarraſſé regne tour à tour dans ſa perſonne. Voilà où elle en eſt, & où j'en ſuis avec elle.

Madame de Tencin eſt toujours ſi outrée contre moi, parce que je n'ai fait aucune démarche pour remettre les pieds chez elle, qu'elle m'a déclaré une guerre ouverte : elle envoye ſavoir, ſi je dîne ici pour ne pas y venir, ſi j'y ſuis. Je ne ſuis pas plus allarmée de cette nouvelle diſgrace que des autres. On me perſécuta l'autre jour pour faire ma paix avec elle ; je répondis à cela, que je ne demandois pas mieux ; que tout ce qui étoit de la famille Ferioles, m'étoit reſpectable ; qu'il n'y avoit que cette raiſon

qui me fit désirer que madame de Tencin ne fût pas fâchée contre moi ; mais que je ne me sentois pas assez de religion pour présenter ma seconde joue, & que je n'irois jamais demander pardon à madame de Tencin de ce qu'elle m'avoit fait refuser sa porte ; que je ne connoissois que madame de Ferioles dans le monde, pour laquelle je pus faire cette démarche ; que madame de Tencin n'avoit aucun droit sur moi, pour en agir aussi mal ; que si elle prétendoit que j'avois tenu de mauvais discours sur elle, je répondrois comme madame de St. Haulair, qui répondit sur la même accusation, que s'il étoit vrai qu'il fût revenu à madame de Tencin qu'elle avoit mal parlé d'elle, elle en étoit bien affligée, parce que cela lui faisoit voir qu'elle avoit des amis perfides. Je suis dans ce cas : j'ai pu dire à mes amis ce que je pensois ; mais pour l'amour de moi & de mes devoirs, je n'en ai point parlé ailleurs ; & même dans l'accident de la Frénoy, qui est ce qui l'aigrit contre tous les gens dont elle n'a pas besoin, j'ai dit que c'étoit l'affaire du monde la plus

malheureuſe, qu'il n'y avoit perſonne qui fût à l'abri d'un fou qui venoit ſe tuer chez vous.

Ma vie eſt aſſez douce. Si je vous avois à Paris, le roi ne ſeroit pas plus heureux que moi. Les étrennes m'affligent un peu : tout le monde m'en donne, & je ne puis en donner à perſonne. Je prends mon parti ſur les gouttieres de cette maiſon ; il y a des tems où les choſes ne font pas autant d'impreſſions. C'eſt, ſuivant l'état du cœur ; quand il eſt ſatisfait, on gliſſe facilement ſur les épines qui ſe rencontrent toujours dans la vie ; il n'y en a point d'exempte. On radote toujours ici ; on ſe plaint ſans ceſſe : il y a quelques jours qu'elle s'adreſſa à Fontenay, qui lui répondit très-fortement, & l'aſſura qu'elle ne perſuaderoit jamais le public, & qu'elle le révolteroit contre elle-même ; qu'il étoit témoin que la veille j'avois été preſſée extrêmement de reſter à ſouper chez madame de Parabert avec le chevalier ; que j'avois refuſé, & étois revenue à neuf heures à pied & par la pluie. Cette juſtification m'a affligé ;

les raiſons ne ſont que l'aigrir. J'ai lieu d'être très-contente du chevalier; il a la même tendreſſe & les mêmes craintes de me perdre. Je ne méſuſe point de ſon attachement; c'eſt un mouvement naturel chez les hommes de ſe prévaloir de la foibleſſe des autres. Je ne ſaurois me ſervir de cette ſorte d'art; je ne connois que celui de rendre la vie ſi douce à ce que j'aime, qu'il ne trouve rien de préférable: je veux le retenir à moi, par la ſeule douceur de vivre avec moi. Ce projet le rend aimable; je le vois ſi content que toute ſon ambition eſt de paſſer ſa vie de même. Peut-être cela nous conduira à ce que nous déſirons tant: la nature de ſon bien eſt un furieux obſtacle. Dieu nous regardera peut-être en pitié: j'ai des mouvemens quelquefois bien durs à combattre. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que je les ai eu toute ma vie: je me reproche.... Helas! que n'étiez-vous madame de Ferioles? Vous m'auriez appris à connoître la vertu. Mais paſſons ſur cela; cependant je ſuis en fait d'amour, la plus heureuſe perſonne

du monde. Matiere à réflexions pour de jeunes cœurs ! Pardonnez toutes mes foibleſſes à l'aveu ſincere que je vous en fais ; & permettez que je vous parle de la petite ; elle eſt charmante : tout ce qui m'en revient, m'empêche de me répentir de ſa naiſſance ; & je crains que la pauvre petite n'en pleure plus que moi : ſa figure embellit tous les jours ; j'ai envoyé Sophie ſous prétexte d'aller voir ſa tante ; elle y a été quinze jours ; elle en a été enchantée ; elle eſt adorée de tout le couvent ; elle a de la raiſon, de la bonté & de la fermeté : on lui fit arracher quatre dents ; elle ne jetta aucun cri ; on l'en loua ; elle répondit : à quoi m'auroit-il ſervi de crier ? ne falloit-il pas les arracher ? Elle dit à Sophie qu'elle étoit bien fâchée que je n'allaſſe pas cette année la voir, qu'elle me prioit bien d'y venir l'autre ; qu'elle me remercioit de toutes mes bontés ; qu'elle ſavoit que l'on m'importunoit ſouvent pour elle, & qu'elle feroit tout ce qu'elle pourroit, pour bien apprendre, & être ſage ; qu'elle ne vouloit pas que je me rebutaſſe : elle eſt très-careſſante.

reſſante. La pauvre petite ſent déja, je crois, le beſoin qu'elle a de l'être. Son bon ami eſt au déſeſpoir de ne pouvoir pas la voir; il l'aime à la folie; il lui prend des envies d'aller la voir, que j'ai bien de la peine à combattre. Nous travaillons à lui faire une dot, en cas qu'elle ne voulut pas ſe faire religieuſe; ſi Dieu nous prête vie : elle pourra avoir 40000 L. & 400 L. de rente. Elle ſeroit très-bien mariée en Province avec cela; mais gare au pot au lait! ſi elle avoit le malheur de nous perdre, elle ſeroit bien à plaindre : je la recommanderai à d'Argental. Le chevalier a déja placé 2000 écus pour elle ſeule. Adieu, madame, voilà une lettre aſſez longue pour être écrite de ſuite, mais je ſuis ſeule, & j'ai voulu en profiter pour cauſer longtems avec vous. Je vous envoye une petite boëte d'écaille, couleur de feu; je n'ai pu me refuſer la ſatisfaction d'y prendre du tabac un jour, pour que vous diſiez, quand vous en prendrez dedans, qu'elle a ſervi à la perſonne du monde qui vous aime le plus.

LETTRE XVII.

De Paris 1729.

JE boude de votre derniere lettre. Vous m'accuſez avec la derniere injuſtice, de ne pas vous aimer; & vous ajoutez que lorſque l'on aime, l'on adopte les ſentimens & la façon de penſer de nos amis. Helas! madame, je vous ai vue malheureuſement beaucoup trop tard. Ce que je vous ai dit cent fois, je vous le répéterai : dès le moment que je vous ai connue, j'ai ſenti pour vous la confiance & l'amitié la plus forte; j'ai eu un ſincere plaiſir à vous ouvrir mon cœur; je n'ai point rougi de vous confier toutes mes foibleſſes; vous ſeule avez développé mon ame; elle étoit née pour être vertueuſe: ſans pédanterie, connoiſſant le monde, ne le haiſſant point, & ſachant pardonner ſuivant les circonſtances, vous ſçutes mes fautes, ſans

me méſeſtimer ; je vous parus un objet qui méritoit de la compaſſion, & qui étoit coupable, ſans trop le ſavoir. Heureuſement c'étoit aux délicateſſes, même d'une paſſion, que je devois l'envie de connoître la vertu. Je ſuis remplie de défauts, mais je reſpecte & j'aime la vertu. Ne m'ôtez pas par un ſoupçon ce mérite là. Que je vous ſuis obligée d'aimer quelqu'un qui pratique ſi mal les conſeils que vous lui avez donné, & qui ſuit encore moins de ſi bons exemples ! mais ma paſſion eſt forte ; tout me la juſtifie : il me ſemble que je ſerois ingrate ; & que je dois conſerver l'amitié du chevalier pour cette chere petite ; elle eſt un nœud qui entretient notre paſſion ; ſouvent ce nœud me la fait enviſager comme devoir. Si vous êtes équitable, croyez qu'il ne m'eſt pas poſſible de vous aimer plus que je vous aime : Non, vous n'en doutez point ; j'ai pour vous l'amitié la plus tendre ; je vous aime comme ma mere, ma ſœur, ma fille ; enfin, comme tout ce qu'on doit aimer : mon attachement renferme tous les ſentimens, l'eſtime, l'admira-

tion & la reconnoiſſance, & rien ne peut jamais effacer de mon cœur une amie auſſi eſtimable que vous. Ne me dites donc plus des choſes qui m'affligent.

J'ai retardé de vous écrire, vous l'avouerai-je? dans le deſſein de vous punir; mais je me ſuis aſſurément punie de ce ſentiment de vengeance, en me privant de mon unique plaiſir qui eſt de m'entretenir avec vous. D'Argental vous aſſure de ſes reſpects. La mort de la le Couvreur l'a beaucoup occupé. Je vais vous conter toute cette hiſtoire un peu au long. Madame de B*** eſt capricieuſe, violente, emportée, exceſſivement galante: ſes goûts s'étendent depuis le prince juſqu'aux comédiens. Dans le mois dernier, elle ſe prit de fantaiſie pour le comte de Saxe, qui n'en eut aucune pour elle. Ce n'eſt point qu'il ſe piqua de fidélité pour la le Couvreur qui eſt depuis long-tems ſa véritable inclination, car il avoit avec cette paſſion mille goûts paſſagers; mais il n'étoit ni flatté, ni curieux de répondre aux emportemens de madame de B*** qui fut ou-

trée de voir ſes charmes mépriſés, & qui ne mit pas en doute que la le Couvreur ne fût l'obſtacle qui s'oppoſoit à la paſſion que le comte devroit avoir naturellement pour elle. Pour détruire cet obſtacle, elle réſolut de ſe défaire de la comédienne : elle fit faire des paſtilles pour ſervir à cet horrible deſſein, & elle choiſit un jeune abbé qu'elle ne connoiſſoit point, pour être l'inſtrument de ſa vengeance. Cet abbé a le talent de peindre : il fut abordé par deux hommes, aux Thuileries, qui lui propoſerent, après une converſation aſſez longue, & qui rouloit ſur ſa pauvreté, de ſe tirer de ſa miſere, & de s'inſinuer à la faveur de ſon habileté à peindre, chez la le Couvreur ; & de lui faire manger des paſtilles que l'on lui donneroit. Le pauvre abbé ſe défendit beaucoup ſur la noirceur du crime. Les deux hommes lui répondirent qu'il ne dépendoit plus de lui de refuſer ; qu'il lui en couteroit la vie, s'il n'exécutoit pas ce que l'on lui demandoit. L'abbé effrayé promit tout. On le conduiſit chez madame de B*** qui lui confirma les promeſſes & les

menaces; & lui remit les paſtilles. L'abbé demanda quelques jours pour l'exécution de ſes projets. Mademoiſelle le Couvreur reçoit un jour, en rentrant chez elle avec un de nos amis, & une comédienne nommée la Mothe, une lettre anonyme, par où on la prie inſtamment, de venir ſeule, ou avec quelqu'un de ſûr, au jardin de Luxembourg, & qu'au cinquieme arbre d'une des grandes allées, elle trouvera un homme qui avoit des choſes de la derniere conſéquence à lui apprendre. Comme c'étoit préciſément l'heure du rendez-vous, elle remonte en carroſſe, & y va avec les deux perſonnes qui étoient avec elle. Elle trouve l'abbé qui l'aborde, & lui raconte l'odieuſe commiſſion dont il eſt chargé, & qu'il eſt incapable d'un crime comme celui-là, mais qu'il eſt dans une grande perplexité, parce qu'il étoit ſûr d'être aſſaſſiné. La Couvreur lui dit, qu'il falloit pour la ſureté de l'un & de l'autre, dénoncer toute cette affaire au lieutenant de police. L'abbé répondit qu'il craignoit en le faiſant, de ſe faire des ennemis qui étoient trop puiſ-

ſans, pour qu'il y pût réſiſter; mais que du moment qu'elle croyoit cette précaution néceſſaire pour ſa vie, il ne balançoit point à ſoutenir ce qu'il lui avoit dit. La le Couvreur le mene dans ſon carroſſe chez M. Herault, lieutenant de police, qui, ſur l'expoſition du fait, demanda à l'abbé les paſtilles, & les jetta à un chien qui creva un quart d'heure après, Il lui demanda enſuite lequel des deux B*** lui avoit donné cette commiſſion; & quand l'abbé lui répondit, que c'étoit la ducheſſe, il n'en fut point ſurpris. M. Herault continua à le queſtionner, & lui demanda s'il oſeroit s'expoſer à ſoutenir cette affaire: l'abbé lui répondit qu'il pouvoit le faire mettre en priſon, & le confronter avec madame de B***. Le lieutenant de police les renvoya, & fut inſtruire le cardinal de cette aventure: celui-ci fut très-irrité; il vouloit dans les premiers momens qu'on inſtruiſit cette affaire avec beaucoup de ſévérité; mais les parens & les amis de la maiſon de B*** perſuaderent le cardinal de ne point mettre au jour une choſe auſſi ſcandaleuſe que

celle-là ; & l'on parvint à l'assoupir. Au bout de quelques mois, on ne sait ni par où, ni comment, cette aventure fut publique ; elle fit un bruit horrible ; le beau frere de madame de B*** en parla à son frere, & lui dit qu'il falloit absolument que sa femme se lavât d'un pareil soupçon, & qu'il devoit demander une lettre de cachet pour faire enfermer l'abbé. Il ne fut pas difficile d'obtenir cette lettre de cachet : on arrêta le pauvre malheureux, & on le mena à la Bastille ; on le questionna ; il soutint avec fermeté ce qu'il avoit dit ; on lui fit beaucoup de menaces & bien des promesses, s'il vouloit se dédire : on lui proposa toutes sortes d'expédiens, comme de folie, ou de passion pour la le Couvreur, qui l'a engagé à faire cette fable, pour s'en faire aimer. Rien ne l'ébranla, & il ne varia jamais dans ses réponses. On le garda en prison. La le Couvreur écrivit au pere de l'abbé qui demeuroit en Province, & qui ignoroit le malheur de son fils. Le pauvre homme vint tout de suite à Paris, sollicita & de-

manda que l'on fit le procès dans les formes à ſon fils, ou qu'on lui rendit la liberté. Il s'adreſſa au cardinal qui demanda à madame de B***, ſi elle vouloit que l'on inſtruiſit cette affaire, parce que l'on ne pouvoit le retenir en priſon ſans cela. Madame de B*** redoutoit des éclairciſſemens; & comme elle ne pouvoit le faire aſſaſſiner à la Baſtille, elle conſentit à ſon élargiſſement. Pendant deux mois que le pere eſt reſté à Paris, on n'a rien dit au fils: le pere étant retourné chez lui, l'abbé a eu l'imprudence de reſter à Paris; il a diſparu tout à coup: on ne ſait s'il eſt mort, on n'en entend plus parler. Depuis cela, la le Couvreur a été ſur ſes gardes. Un jour à la comédie, après la grand-piece, madame de B*** lui envoya dire de venir dans ſa loge. La le Couvreur fut extrêmement ſurpriſe, & répondit qu'elle étoit dans un deshabillé qui ne lui permettoit pas de paroître devant elle. La ducheſſe renvoya une ſeconde fois à cette ſeconde ſemonce; elle répondit que ſi elle lui pardonnoit de paroître, le public ne lui pardonneroit pas,

mais qu'elle ſe tiendroit ſur ſon paſſage, quand elle ſortiroit, pour lui obéir. Madame de B*** lui fit dire de n'y pas manquer; & en ſortant, elle la trouva, lui fit toutes ſortes de careſſes, lui donna beaucoup de louanges ſur ſon jeu, & l'aſſura qu'elle avoit eu un plaiſir infini à lui voir exécuter auſſi bien le rolle qu'elle avoit joué. Quelque temps après, la Couvreur ſe trouva mal. Au milieu d'une piece que l'on ne put achever, quand le comédien vint en faire compliment, tout le parterre demanda de ſes nouvelles avec empreſſement. Depuis ce jour, elle a dépéri & maigri horriblement. Enfin, le dernier jour qu'elle a joué, elle faiſoit Jocaſte dans l'Œdipe de Voltaire: le rolle eſt aſſez fort: avant de commencer, il lui prit une dyſſenterie ſi forte, que pendant la piece, elle fut vingt fois à la garderobe, & rendoit le ſang pur; elle faiſoit pitié, de l'abattement & de la foibleſſe dont elle étoit; & quoique j'ignoraſſe ſon incommodité, je dis deux ou trois fois à madame de Parabert, qu'elle me faiſoit grand pitié. Entre les deux pieces,

on nous dit ſon mal. Ce qui nous ſurprit, c'eſt qu'elle reparut à la petite piece, & joua dans le Florentin un rolle très-long & très-difficile, & dont elle s'acquitta à merveille, & où elle paroiſſoit ſe divertir elle-même. On lui ſçut un gré infini d'avoir continué pour que l'on ne dit pas, comme on l'avoit fait l'autrefois, qu'elle avoit été empoiſonnée. La pauvre créature s'en alla chez elle, & quatre jours après, une heure après midi, elle mourut. Lorſqu'on la croyoit hors d'affaire, elle eut des convulſions; choſe qui n'arrive jamais dans les dyſſenteries : elle finit comme une chandelle. On l'a ouverte. On lui a trouvé les entrailles gangrenées. On prétend qu'elle a été empoiſonnée dans un lavement. Son teſtament a été fait quatre mois avant ſa mort. On ne doute point qu'elle n'eût quitté la comédie à la cloture. Tout le public a une grande compaſſion de ſa miſérable fin. Si la dame ſoupçonnée fut venue à la comédie, dans ces entrefaites, elle auroit été chaſſée du ſpectacle. Elle a eu le front d'envoyer à la porte de la Couvreur

tous les jours, savoir de ses nouvelles. Elle a fait d'Argental exécuteur de son Testament; il a eu assez d'esprit pour se mettre au dessus du ridicule; & il a été approuvé des gens sages. M. Bertie dit qu'il a très-bien fait; qu'un honnête homme ne doit jamais refuser les occasions de faire du bien. Vous pouvez être assurée de tout ce que je viens de vous conter; je le tiens d'une amie de la Couvreur. Adieu, madame, ne doutez plus, s'il vous plaît, de tout mon attachement.

Fin de la premiere Partie.

Note qui est de l'écriture même de M. de Voltaire.

„ Elle mourut entre mes bras d'une in-
„ flammation d'entrailles; & ce fut moi qui
„ la fis ouvrir. Tout ce que dit mademoi-
„ selle Aïssé sont des bruits populaires qui
„ n'ont aucun fondement.

Signé, Voltaire.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XVIII.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en réponſe, à un gros paquet que je craignois bien qui ne fût perdu. Le nouveau témoignage de votre amitié me comble de joye, & je recevrai votre écran avec tranſport, puiſque c'eſt de l'ouvrage de ce que j'aime; cependant je me plains des ſouvenirs trop fréquens qu'il me donnera de vous. Je vous le dis avec vérité; j'ai autant de douleur de vous avoir perdue, que de joye de vous avoir pour amie: ces deux ſentiments me combattent furieuſement, & ſi je n'avois pas l'eſpérance de vous revoir un jour, je ne ſais en vérité ſi je voudrois vous avoir connue. Vous m'avez rendue ſi difficile, que je ſuis toujours en colere. Pourquoi tous les cœurs ne ſont-ils pas faits comme le vôtre, ou du moins pourquoi n'ont-

ils pas une de vos bonnes qualités? Tout leur manque, probité inébranlable, sageſſe, douceur, juſtice; tout n'eſt qu'apparence chez les hommes : le maſque tombe à la plus petite occaſion; la probité n'eſt qu'un nom dont ils ſe pârent; ils paroiſſent juſtes, & ce n'eſt que pour condamner la conduite des autres; de la douceur qui n'eſt qu'aigreur, de la généroſité qui n'eſt que prodigalité; de la tendreſſe qui n'eſt que foibleſſe: & toutes ces choſes là me font répéter à tous les inſtans, que votre ame eſt capable de vertu dans ſa perfection. Je m'apperçois que je bleſſe votre modeſtie : mes mouvemens du cœur vous ſont connus; vous ſavez que je dis toutes ces choſes, parce que je les penſe, & que je n'ai jamais ſçu flatter aux dépens de la vérité : pardonnez, en faveur de mon attachement, la petite honte que vous avez eue, en liſant vos louanges. Vous m'avez rendue comme M. le duc d'Orléans, à la difference près que je ne ſuis pas ſi perverſe que lui, & que je crois qu'il y a une perſonne dans le monde véritablement raiſonnable; il croyoit tout le monde

mal-honnêtes gens ; je ſuis bien prête à penſer comme lui ; cela me met très-ſouvent de mauvaiſe humeur, & je finis par vouloir devenir philoſophe, trouver tout indifférent, ne m'affliger de rien, & tâcher d'être raiſonnable pour ma propre ſatisfaction & pour la vôtre ; je travaille très-ſérieuſement à me rendre heureuſe, à ne me plus chagriner ; je ſens que j'ai plus de beſoin que jamais d'avoir du courage. La mauvaiſe humeur regne ici à un point inſoutenable ; je me ſuis gendarmée : je vois que cela tourne contre moi : le public eſt très-ſévere, parce qu'il ne juge que ſur l'étiquette du ſac : & mes peines lui paroiſſent petites, il lui ſemble que ce n'eſt que des bagatelles ; mais helas ! rien n'eſt bagatelle, quand cela revient tous les jours. Je ſuis honteuſe de me plaindre, quand je vois tant de perſonnes qui valent bien mieux que moi, & qui ſont bien autrement malheureuſes. Il eſt tems de vous amuſer un peu : il eſt arrivé ici deux petites aventures que j'aurois du plaiſir à vous conter, parce que vous en aurez à les lire.

Un gentilhomme du Perigord fort riche, se maria, il y a plusieurs années, avec une demoiselle qui mourut, sans lui laisser d'enfans. Les parens de sa femme le pensèrent ruiner pour la dote, & eurent des procédés si infâmes avec lui, qu'il en eut beaucoup de chagrins, & en fut malade. Cet homme avoit du goût pour le sacrement, mais ce qu'il avoit essuyé, le fit résoudre de prendre une femme, sans parens. Il écrivit à l'Hôtel-Dieu, & pria l'un des directeurs de lui chercher une fille trouvée de 17 à 22 ans, grande, bien faite, brune, les yeux noirs, les dents belles, & qu'il l'épouseroit. Le directeur montra cette lettre à M. d'Argenson, lieutenant de police, qui lui dit de faire sa commission : il la fait : on dresse le contrat de mariage ; le gentilhomme l'épouse ; il en a eu trois enfans. Au bout de quelques années, elle meurt. Son deuil fini, il récrit à un autre des directeurs de l'Hôtel-Dieu, le président étant mort ; il le prie de lui chercher une fille de 38 à 40 ans, blonde, grasse, fraiche, & d'un bon tempérament ; qu'il avoit

passé les jours du monde les plus heureux avec celle qu'on lui avoit déja choisi, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne choisît aussi bien que l'ancien directeur, auquel il s'étoit adressé la premiere fois. Celui-ci va chez M. Hérault, lieutenant de police, & montre la lettre qu'il vient de recevoir. M. Hérault, lui dit comme M. d'Argental, de faire sa commission qui étoit difficile, parce que toutes les filles sont établies à cet âge là. Il trouva enfin une sœur grise qui étoit telle qu'on la lui demandoit. Une des princesses de Conty a signé au contrat de mariage, il y a un mois. Voici l'autre histoire.

Il y a un homme qui demeure aux environs des quais, qui depuis 7 à 8 ans se promene dès une heure jusqu'à six, sur un des quais, sans jamais y avoir manqué d'un jour, quelque tems qu'il fasse. M. Herault en ayant été averti, lui envoya dire qu'il vint lui parler. Cet homme lui fit répondre qu'il n'iroit point, n'ayant rien à faire avec la police. M. Herault s'y transporta, monta dans une chambre au

quatrieme, y trouva cet homme assis contre une table, qui lisoit, sa chambre garnie de livres. Il lui demanda pourquoi il ne venoit pas chez lui, quand il le lui avoit fait dire. Monsieur, lui répondit cet homme, je n'ai point l'honneur d'être de vos amis, & Dieu merci! Je n'ai rien à démêler avec la justice. Il est vrai, lui répondit M. Herault, qu'il ne m'est point revenu que vous fissiez de mal; mais pourquoi vous promener régulierement, à la même heure, tous les jours sur le quai? Parce que cela me fait du bien, lui répartit le promeneur; pour vous éclaircir ma conduite, ajouta-t-il, je vous dirai, Monsieur, que je suis très-bon gentilhomme; il lui dit son nom; je jouissois de 25000 L. de rentes. Le système est venu, & il ne m'est resté que 500 L. de rentes; j'ai pris le genre de vie proportionné à mon revenu; j'ai gardé mes livres; l'air de la riviere me convient, & je suis venu m'établir dans cette chambre: un peu de vanité m'a engagé à changer de nom: je dîne tous les jours à midi avec du bœuf à la mode, qui est excellent dans

ce quartier ; je me leve de bonne heure; j'emploie ma matinée à lire, & quand j'ai dîné, je vais prendre l'air ſur le quais. Je ſuis très-heureux, je ne dépends de perſonne, & ne dérange point ma ſanté par cet exact régime. M. Herault trouva cet homme de très-bon ſens ; il conta un jour cela au cardinal qui lui dit : mais ſi cet homme tomboit malade, il n'auroit pas de quoi ſe faire ſoigner ; dites-lui que le roi lui donne 300 L. de penſion. M. Herault lui envoya dire de venir chez lui, ſe faiſant beaucoup de plaiſir de lui apprendre cette bonne nouvelle ; mais l'homme lui fit répondre qu'il ne pouvoit y aller, demeurant trop loin de chez lui. M. Herault y retourna pour la ſeconde fois, & lui dit que le roi lui donnoit 300 L. Il les refuſa, diſant, qu'il s'étoit arrangé avec 500 L., & qu'il n'en vouloit pas davantage. Malgré ce genre de vie qui paroît triſte, cet homme eſt fort gai ; il a deux amis, gens d'eſprit qui vont ſur le quai pour cauſer avec lui : il a beaucoup de connoiſſances du monde, du ſavoir, l'eſprit ſimple & un talent ſingulier pour

connoître à la phyſionomie, le métier des gens qui paſſent. Il dira, par exemple; voilà le maître d'hôtel d'un évêque, en voilà un d'un financier, voici un chevalier d'induſtrie; celui-là eſt Gaſcon, celui-ci eſt Breton; ainſi des autres. Adieu, ma chere Madame; en voilà aſſez pour aujourd'hui. Je vous baiſe les mains mille fois.

LETTRE XIX.

De Paris, 1729.

JE viens d'apprendre, Me. la perte que vous avez faite de M. de Cambiac. Sans ſavoir ſes diſpoſitions, je prends part à votre affliction; je connois la bonté de votre cœur. Vous ſerez toujours affligée de quelque façon qu'il en agiſſe avec vous. J'eſpere que je n'aurai rien à reprocher à ſa mémoire,

& qu'il vous aura rendu juſtice ; j'en attends la nouvelle avec impatience. J'ai couru riſque de me trouver à ſa mort ; ſi le projet que l'on avoit fait d'aller à Pondevelle, n'avoit pas été renvoyé, je l'aurois vû mourir. J'attendois d'être ſûre de mon voyage ; c'eſt la raiſon qui m'a empêché de vous écrire. Je voulois vous le mander poſitivement ; mais il y a trois mois que l'on en parle, & il n'y a pas de jours depuis ce tems là que le projet ne change quatre ou cinq fois. Voilà où nous en ſommes. Il eſt vrai que le tems de notre départ a été fixé au dix du mois prochain ; il ſeroit tems de ſe préparer pour ſes paquets. Vous devez juger de l'empreſſement que j'ai que ce projet s'exécute, puiſque j'aurois le bonheur de vous voir, & de vous aſſurer de mon reſpectueux attachement. Il n'y a rien de ſi joli que mon écran ; je ne permets pas à tout le monde de s'en ſervir. Je vis avec madame votre fille qui eſt infiniment aimable ; ſa vertu, ſa douceur, ſa gayeté la rendent charmante ; ſa figure eſt toujours très-belle ; & en vérité,

vous la trouverez encore mieux; ſon tein eſt plus démêlé, & elle a des couleurs à croire qu'elle met du rouge; & toute connoiſſeuſe que je ſuis pour cet ornement, j'y ai été trompée au point que je n'ai pu m'empêcher de lui frotter les joues, pour voir ſi elle n'en mettoit point. Elle a fait raccommoder ſon portrait qui eſt à merveille à préſent; elle eſt tentée d'en faire faire une copie pour vous la porter. Si je ne vais pas à Geneve cette année, je la prierai de ſe charger du mien que je fais faire pour vous; il ſera en petit, c'eſt-à-dire d'un pied de haut, ſur neuf pouces environ de large. Nous ſommes en guerre ouverte, madame de Tencin & moi, c'eſt-à-dire elle me l'a déclarée; pour moi, je me tiens coi; & quand je ſuis forcée d'en parler, mes diſcours ſont tranquilles & humbles, mais je tiens bon pour ne pas demander pardon, parce que je ſuis offenſée, & que j'ai aſſez de maîtres, ſans m'en donner de gaîté de cœur. Je la fais plus enrager par cette conduite, que ſi je me déchainois contr'elle. M. ſon

frere a tenu bon à toutes les attaques qu'elle a fait contre moi; je ne lui en ai pas ouvert la bouche, excepté une fois qu'il m'en parla devant madame de Ferioles. Je lui répondis avec toute la modération imaginable; & je finis par lui dire que j'avois eſperé que toutes ces tracaſſeries n'iroient point juſqu'à ſes oreilles; que j'étois étonnée que l'on lui en eût parlé; qu'il pouvoit bien me rendre la juſtice, que jamais je ne m'étois plaint à lui de tout ce que l'on me faiſoit. Cette converſation produiſit une ſcene très-vive le lendemain entre le frere & la ſœur. Cette derniere eut beau ſe plaindre, & tourner mes diſcours malignement, il la fit taire. Madame votre fille vous contera tout cela qui ſeroit trop long à écrire. Je ſuis enfin contente de l'archevêque; je connois bien ſon cœur; je l'aimerai & l'eſtimerai toute ma vie. A propos il y a longtems que vous me demandez des vers que vous m'aviez prêté, rélatifs à la mort de madame votre mere: je les trouvai l'autre jour dans ma caſſette; je les joins à cette lettre. La poſte part; il ne me

reſte que le tems de vous aſſûrer de mon très-humble reſpect.

LETTRE XX.

De Pondevelle, 1729.

NOUS voilà enfin arrivés à Pondevelle. Jugez, madame, de ma joye ; j'aurai donc le plaiſir de vous voir, & de vous embraſſer bientôt : j'ignore encore le moment où je jouirai de ce bonheur. J'attends que M. de Pondevelle ſoit ici, & les lettres de l'archevêque, pour m'arranger ; d'ailleurs madame votre fille eſt actuellement avec vous ; cela vous partageroit trop ; je la veux laiſſer établir. Nous avons tous eu bien du regret de ne l'avoir pas eue ici quelques jours. M. ſon mari me vint voir le lendemain de ſon départ ; il m'attendrit beaucoup ; je le trouvai ſi touché, & en même tems

ſi

ſi raiſonnable, ſi remplie de conſidération & d'eſtime pour madame votre fille, que me connoiſſant, vous devez juger, ſi je fondis en larmes. Il faut dédommager cette aimable femme de tous ſes malheurs; elle retrouvera des parens, des amies qui l'aiment bien tendrement. Mais, hélas! il en feroit plus de cas, ſi elle revenoit avec une fortune brillante; on penſe de cette façon à Paris; & je crois que les hommes ſont par-tout les mêmes. Pour vous, madame, votre tendreſſe & votre bonté vous la feront recevoir avec bien de la joye. C'eſt une grande douceur pour une mere de vivre avec une fille, telle que la vôtre, je vous la recommande comme ma ſœur bien aimée. Plaiſante recommandation, penſerez-vous! En a-t-elle beſoin? N'eſt-elle pas ma fille, & une fille que j'aime tendrement.

J'avois laiſſé ma lettre pour recevoir M. de Pondevelle qui vient d'arriver dans ce moment; il vous aſſure de ſes reſpects. Je ſuis libre, & je ſerai bientôt auprès de vous. Préparez-vous à me trouver changée; je ne m'en ſou-

cie que pour vous que j'aime, & reſpecte de tout mon cœur.

LETTRE XXI.

De Pondevelle, 1729.

JE ne puis vous dire, madame, la douleur où je ſuis de vous avoir quittée; j'ai le cœur ſi gros & ſi ſerré que j'ai cru étouffer; la crainte de vous trop attendrir, m'a fait contraindre, en me ſéparant de vous; j'ai fait ce que j'ai pu, pour que vous ne viſſiez pas couler mes larmes, mais j'en ai gagné un mal de tête affreux. Si je n'avois pas la certitude de vous revoir, je ne ſais pas en vérité de quoi je ſerois capable: les réflexions morales m'accablent; la vie me paroît ſi courte, pour eſſuyer de ſi grandes peines, que je ne veux plus faire de connoiſſances dans la crainte de m'expoſer à la peine où je ſuis: mais tout cela

ſe détruit, à meſure que je les penſois; je me dis que je ne trouverai jamais d'amie qui mérite d'être aimée ſur tous les points, comme vous. Je ne penſe plus à la retraite; mes idées là deſſus ſont évanouies; je me priverois par là abſolument de l'eſpérance de vous aller voir ſouvent; & d'ailleurs, Madame, je ſens trop les conſéquences de ce parti là. Depuis que nous en avons parlé enſemble, je puis me conduire auſſi bien dans le monde, & même mieux. Plus ma tâche eſt difficile, plus il y a de mérite à la remplir; & je dois, par reconnoiſſance, reſter auprès de madame de Ferioles qui a beſoin de moi. Hélas! madame, je me rappelle ſans ceſſe, notre converſation dans votre cabinet: je fais des efforts qui me tuent. Tout ce que je puis vous promettre, c'eſt de ne rien épargner, pour que l'une des choſes arrive; mais, madame, il m'en coutera peut-être la vie, car pour les eſpérances, elles ſont ſi éloignées, que je mourrai peut-être de vieilleſſe, avant qu'elles arrivent. On m'a chargé de cent mille jolies choſes

pour vous; il eſt juſte que je vous en faſſe part. Voici deux articles de ſes lettres.

» Mille reſpects à votre amie, aſ-
» ſurez-la qu'il y a tant de ſympa-
» thie dans votre façon de penſer &
» la mienne, qu'il ne me ſeroit pas
» poſſible, de ne pas partager avec
» vous les ſentimens que vous avez
» pour elle ".

Dans une précédente que je reçus à Lion.

» JE vous félicite du plaiſir que
» vous avez eu de voir & d'embraſſer
» Madame C**. Je connois votre cœur,
» & je ne ſuis pas ſurpris des larmes
» que la joie vous a fait répandre.
» J'en ai répandu auſſi, ma chere Aïſ-
» ſé, en liſant votre lettre; & je n'ai
» pas été plus touché de la peinture
» que vous me faites de vos tranſ-
» ports, que de l'empreſſement avec
» lequel madame C**. vous a reçue. Di-
» tes-lui bien, je vous prie, que j'ai
» une extrême reconnoiſſance des mar-
» ques de ſon ſouvenir: le goût que

» l'on a pour la vertu, doit être la me-
» ſure du reſpect que l'on a pour elle;
» je la crois trop juſte, & je lui crois
» trop de ſentimens, pour condamner
» l'amitié que vous avez pour moi.
» Si vous pouviez lui peindre l'atta-
» chement que j'ai pour vous, ma
» chere Silvie; dites-lui bien qu'il n'y
» a jamais eu, & qu'il n'y aura ja-
» mais un moment dans ma vie où
» je ceſſe de vous aimer. Demeurez
» à Geneve tout le tems que vous
» pourrez; je regrette moins votre
» abſence; j'imagine que votre ſanté
» y eſt en ſureté. Je ſuis en peine des
» fatigues du retour. Conſervez-vous,
» ma chere Aïſſé. Aimez-moi, c'eſt
» là le véritable fondement du bonheur
» de ma vie".

Voilà, madame, bien des choſes qui bleſſent ma modeſtie, mais auſſi je ſerai plus excuſable à combattre ſi lentement & ſi foiblement. Hélas! que l'on eſt heureuſe, quand on a aſſez de vertu, pour ſurmonter de pareilles foibleſſes; car, enfin, il en faut infiniment pour réſiſter à quelqu'un que l'on trouve aimable, & quand on a

eu le malheur de n'y pouvoir réſiſter. Couper au vif une paſſion violente, une amitié la plus tendre & la mieux fondée; joignez à tout cela de la reconnoiſſance, c'eſt effroyable! la mort n'eſt pas pire. Cependant vous voulez que je faſſe des efforts; je les ferai, mais je doute de m'en tirer avec honneur, ou la vie ſauve. Je crains de retourner à Paris; je crains tout ce qui m'approche du chevalier, & je me trouve malheureuſe d'en être éloignée. Je ne ſais ce que je veux. Pourquoi ma paſſion n'eſt-elle pas permiſe? Pourquoi n'eſt-elle pas innocente?

Mandez-moi au plutôt de vos nouvelles; permettez que je vous embraſſe mille fois, & de tout mon cœur. Beaucoup d'amitié à meſdames vos filles. Je les embraſſe tous; ſouvenez-vous de votre Aïſſé, & ſoyez perſuadée de tout ſon attachement, & de tout ſon reſpect pour vous; il eſt extrême.

LETTRE XXII.

De Pondevelle, 1729.

J'AI retardé de vous écrire, parce que j'ai été assez incommodée; j'ai eu une colique très-violente. Je n'ai pas manqué de dire que c'étoit vous qui m'aviez préservée, car je n'ai eu aucun mal à Geneve; mes maux ont respecté ma joye; ils feroient bien mieux de ne pas se mêler à ma douleur. Je vous ai quittée, madame, avec un chagrin extrême; vos lettres m'ont serré le cœur, & ont renouvellé mes larmes. A chaque instant, je me rappelle la douceur, la tranquillité, la candeur avec laquelle j'ai passé ce peu de tems auprès de vous; j'ai trouvé les personnes avec qui je vivois à Geneve, selon les premieres idées que j'avois des hommes, & non pas selon mon expérience; je me retrouve pres-

que moi-même, comme dans le moment que j'entrois dans le monde, ſans humeur, ſans peines, ſans chagrins. Combien tout a changé! Que les habitans de ces lieux ſont différens des vôtres! je n'ai pas eu un moment de bonne humeur, depuis notre ſéparation. J'ai retrouvé ici des coliques, le ſerein, les concerts, les puces, les rats, & qui pis eſt, des hommes, non pas de l'ancienne roche, mais de la nouvelle. Tenons-nous en aux réflexions générales. Vous me pardonnerez bien de ne pas entrer ſur cette matiere dans des détails.

Vous m'affligez beaucoup de m'apprendre que madame votre belle ſœur P.... eſt malade; je ſais combien vous l'aimez, & je l'eſtime & l'aime de tout mon cœur. J'ai fait vos compliments à l'archevêque, & aux autres qui vous en remercient. Ce premier m'a fait beaucoup de queſtions ſur mon ſéjour auprès de vous, ſur la douleur de nous ſéparer, & ſur votre ville. Il ſe flatte qu'on l'aime un peu dans ce pays-là; je n'ai pas manqué de lui dire que l'on m'avoit deman-

dé de ſes nouvelles. J'ai nommé les gens qu'il dit ſes amis ; il m'a grondé de ne lui avoir pas emprunté ſa litiere, pour vous aller voir, qu'il y ſeroit allé lui-même très-volontiers, vous aimant beaucoup : il me fit faire la deſcription de votre maiſon de campagne, de la façon dont vous viviez en ville ; en un mot, ſoit pour me dire des choſes obligeantes, ſoit par amitié pour vous. Il réuſſit très-bien, car je lui ſçus le meilleur gré du monde de toutes ſes queſtions. Pour ſa ſœur, elle ne m'en fit que très-peu, & elle cherchoit des diſcours pour elle, & rien autre. M. Pondevelle partage de tout ſon cœur mon enthouſiaſme.

Nous paſſons d'ailleurs notre tems ici aſſez triſtement. Le matin après la meſſe, l'archevêque s'enferme avec un jéſuite juſqu'à dîné. Après le diné, une partie de quadrille pleine de rapine, & d'aigreur ; le tout pour cinq ſols que l'on ne paye point ; toujours une compagnie de la ville peu divertiſſante, & à qui il faut faire autant de cérémonies, qu'à des intendans ; ſur le ſoir, on va ſe promener ; la maitreſſe du

logis & moi nous reſtons, l'une à lire, l'autre à tricoter, ou à découper. Après la promenade, un concert qui arrache les oreilles. On ſoupe très-mal; on n'a ni bons poiſſons, ni des amies. Songez-vous bien à la difference de ce ſéjour à Geneve, pour moi? Et combien j'ai de raiſons de vous regretter?

Vous pouvez m'écrire en toute ſureté: on me rend directement mes lettres; la perſonne qui les retire, a ordre de les remettre à moi ſeule, pas même à ma fidelle Sophie: la peur que l'on a de payer les ports de lettres, fait que l'on n'oſe pas demander, ſi j'en ai eu. L'archevêque paye mes places, & celle de Sophie dans la diligence: c'eſt bien honnête à lui aſſurément. Malgré toutes les avarices de madame de Ferioles, ſa mauvaiſe humeur & ſes diſcours ſouvent déſobligeans, elle étoit dans une grande inquiétude de ma ſanté pendant mon ſéjour auprès de vous; elle diſoit; elle eſt partie malade, elle a la fievre, ou la petite vérole; elle paroiſſoit auſſi en peine de moi que de ſon fils. Sa femme de chambre diſoit à Sophie, que ſa mai-

treſſe ne pouvoit paſſer l'hiver auprès de ſon frere à Embrun, ſans moi, & que la crainte que je ne voulus pas y aller, l'empêcheroit d'y penſer. Concevez-vous, madame, à la façon dont elle en agit avec moi, qu'elle puiſſe regarder comme un malheur de ce que je ſerois ſéparée d'elle ? D'Argental m'a écrit ; je reçus ſa lettre, en revenant de chez vous ; il y avoit cent mille choſes pour vous ; je vous les laiſſe imaginer. Ma lettre ſeroit trop longue, ſi je vous les répetois. Nous partons d'ici dans quinze jours, pour aller à Ablons. Madame de Ferioles y ſera dix ou douze jours. Pour moi, j'irai à Sens voir qui vous ſavez ; (*) j'y reſterai le plus que je le pourrai. Madame de Férioles m'y viendra joindre. Vous aurez des détails de mon entrevue ; j'aurai vû cette année tout ce qui m'eſt cher. Adieu, madame, mes ſentimens & mon ame vous ſont dévoués.

(*) Sa petite fille au couvent.

LETTRE XXIII.

De Pondevelle, 1729.

VOILA enfin le bienheureux jour arrivé : je pars d'ici demain matin, & je n'ai que la nuit à paſſer. Madame de Ferioles avoit bien raiſon de dire, que je ne pouvois tenir ici. En revenant de chez vous, je ſuis morte d'ennui, & ma ſanté d'accord avec l'ennui, m'ont très-mal traité. Je me ſuis fait ſaigner ; cela ne m'a point réuſſi, mes maux de tête & mes coliques ſont toujours auſſi fréquents ; peut-être eſt-ce l'air du pays & les eaux.

J'attendois une réponſe de vous, avant de partir ; mais, j'eſpere que vous aurez la bonté de m'écrire à Sens. J'y ſerai le 15 de ce mois. Mon adreſſe eſt chez madame de V*** abbeſſe de notre Dame. Madame de Bolingbrocke a penſé mourir à Rheims d'une

colique à quoi elle eſt ſujette; elle a été à l'extrêmité; elle eſt mieux, & je la trouverai à Sens. Mandez-moi de vos nouvelles & de celles de Madame P*** Sa ſciatique m'inquiete. Vous êtes, je crois, de retour en ville, aſſiſe ſur ce bon canapé, avec vos aimables filles autour de vous, & toute votre famille empreſſée à vous voir. Vous jouiſſez de l'eſtime & de l'amitié de tout ce qui eſt auprès de vous, & vous n'avez aucun ſentiment pénible à combattre. Que je ſouhaiterois paſſer mes jours ainſi ? vous ſavez à qui je dois des complimens. Voulez-vous bien les faire à votre choix ? Pour M. votre mari, je ne vous en charge pas ; j'ai remarqué que vous aviez toujours un peu de jalouſie. Madame votre fille voudra bien lui faire quelques agaſſeries de ma part, & me rendre ce petit ſervice; en reconnoiſſance, je l'embraſſe de tout mon cœur.

Madame de Nesle eſt morte, dit-on, de la rougeole; mais les amies particulieres, & qui ſont par conſéquent au fait, diſent qu'il y avoit

complication de maux, & que d'auſſi robuſtes qu'elle, y auroient ſuccombé. M. de Richelieu eſt dans le même cas, excepté qu'il n'eſt pas mort; mais on me mande qu'il ſe meurt. Madame Domon & ſon mari qui n'ont que la rougeole, s'en tirent très-bien. Je ne ſais, ſi je vous ai mandé, que M. de la Ferriere marie ſa fille à un homme qui a vingt mille livres de rente, & qui demeure à Lyon. C'eſt une grande joye pour la mere d'avoir ſa fille auprès d'elle: ils méritent bien tous deux de trouver ce beau parti, car ils avoient refuſé pour leur fille, un homme fort riche, mais vieux, & qu'elle n'auroit pu aimer. Ils lui donnent dix mille écus, & vingt mille francs après leur mort. C'eſt une très-aimable fille. Adieu: madame, j'ai bien de la peine à vous quitter. Plut-à-Dieu que je fuſſe avec vous réellement; je ne pourrois plus m'en ſéparer! Il m'en a trop couté, & il m'en coute trop tous les jours, en m'en ſouvenant. Adieu, Madame, je vous aime de tout mon cœur: je vais encore m'éloigner de vous, & ce n'eſt

pas ſans regrets. Vous aurez de mes lettres, quand je ſerai à Paris : je ſerai trop occupée à Sens pour avoir le tems de vous écrire.

LETTRE XXIV.

De Paris, 1729.

VOUS m'avez demandé un compte exact de mon retour à Paris & de mon ſéjour à Sens. J'ai trouvé la petite très-grande, mais fort pâle; ſa figure eſt noble; elle eſt bien faite; elle a les plus beaux yeux que vous ayez vû, l'air délicat : elle a de l'eſprit, de la douceur, de la raiſon, mais d'une diſtraction inouïe; le caractere & le cœur à ſouhait. Je crois ſans prévention que ce ſera un bon ſujet : la pauvre petite m'aime à la folie; elle fut ſi ſaiſie de joie de me voir, qu'elle fut prête à ſe trouver mal. Vous devez juger de tout ce que je ſentis en la voyant : mon émotion étoit bien vive, d'autant plus qu'il falloit la cacher; elle me dit cent fois

que c'étoit un bien heureux jour pour elle que mon arrivée ; elle ne pouvoit me quitter, & cependant dès que je la renvoyois, elle s'en alloit avec une douceur extrême ; elle écoutoit mes avis, & paroiſſoit appliquée à en profiter ; elle ne cherchoit point à s'excuſer de ſes fautes, comme les enfans. Hélas ! la pauvre petite, quand je ſuis partie, étoit ſi pénétrée de douleur que je n'oſai la regarder, tant elle m'attendriſſoit ; elle ne pouvoit parler. J'emmenai l'abbeſſe avec moi, pour voir madame de Bolingbroke, qui étoit à Rheims où elle avoit été tres-mal, & qui comptoit de là aller à Paris. Tout le couvent étoit en pleurs du départ de l'abbeſſe, & la pauvre petite diſoit : pour moi, meſdames, je ſuis auſſi fâchée que les autres de vous voir partir, mais je crois que cela eſt néceſſaire, & que madame de Bolingbroke ſera bien aiſe de vous voir, & que votre vue lui fera du bien ; c'eſt ce qui me conſole un peu de votre départ ; & puis la pauvre petite étouffoit ; elle s'aſſit ſur une chaiſe, n'ayant pas la force de ſe ſou-

tenir, & elle m'embraſſoit, & me diſoit : voilà un furieux contretems, ma bonne amie, car vous ſeriez reſtée ici davantage : je n'ai ni pere, ni mere ; ſoyez, je vous prie, ma mere ; je vous aime autant que ſi vous l'étiez. Vous jugez, ma chere madame, dans quel embarras ce diſcours me mettoit ; mais je me ſuis très-bien conduite ; j'y ai reſté quinze jours & mon rhumatiſme m'a pris là : je fus perclue de tout mon corps ; pendant deux jours, elle ne me quitta pas ; elle reſta cinq heures d'horloge au chevet de mon lit, ſans qu'elle voulut me quitter ; elle me liſoit pour m'amuſer, & puis elle m'entretenoit, & je m'aſſoupis un moment ; elle craignoit de me réveiller, n'oſoit reſpirer. Une perſonne de trente ans n'auroit pas été plus capable d'attention. Mademoiſelle de Noailles vouloit qu'elle vint jouer avec elle ; elle la pria de l'en diſpenſer, ne voulant point me quitter. Enfin, madame, je ſuis perſuadée que ſi elle avoit le bonheur d'être connue de vous, vous l'aimeriez beaucoup. Madame de Bolinbroke la veut emmener avec elle,

& avoir ſoin de ſa fortune ; ce qui afflige terriblement qui vous ſavez ; il en eſt fou : je ne puis exprimer toute la joie qu'il a eue de mon retour ; tout ce que la vivacité d'une paſſion violente peut faire faire & dire, il l'a fait. Si c'eſt jeu, il eſt bien joué ; il eſt revenu pluſieurs fois après de longues & pénibles chaſſes. Enfin, le roi lui dit la derniere fois, (quand il demanda congé, car il faut le demander toujours au roi directement) ce qu'il avoit tant à faire à Paris ; il fut déconcerté de la demande, & rougit ; il ne put dire autre choſe, ſinon qu'il avoit des affaires.

Ce 2 Decembre.

Depuis ſeize jours que cette lettre eſt écrite, le chevalier eſt revenu de Marly avec la fievre, une attaque d'aſthme, & un rhumatiſme ſur les reins ; il ſouffre beaucoup. Je ſuis dans un état violent, il faut que je vous écrive pour me diſtraire ; je n'ai de conſolation que celle de penſer à vous. Si j'étois plus raiſonnable, j'oſerois

vous faire part de toutes mes réflexions. J'ai beaucoup de chagrins; il n'y auroit que vous qui pourriez entrer dans mes peines : le réſultat de tous mes regrets, c'eſt que je vous aime tendrement, que vous méritez de l'être, & qu'il n'y a que vous dans le monde qui en êtes digne. Vous me répondrez à cela qu'il y a bien de l'orgueil & de l'amour propre dans ce que je dis. Il peut y en avoir un peu, mais ce n'eſt point dans le ſens que vous l'entendez; je ſuis très-imparfaite, mais j'exige des autres, ce que je n'ai pas moi-même. Toutes vos qualités me ſont agréables, quoique je n'aye pas le bonheur de les poſſéder. La vertu, l'eſprit, la douceur, la délicateſſe, l'honnête ſenſibilité, la pitié pour les malheureux & pour ceux qui ne ſont pas dans le bon chemin, ſont des qualités utiles pour les autres, quoique l'on ne les poſſéde pas ſoi-même. Encore une choſe qui ſatisfait mon cœur, c'eſt que je ſens que je puis dire tout ce que je penſe de vous, ſans pouvoir être accuſée de prévention, ni de flatterie. Vous êtes enfin, ſelon

mon cœur & mon ame. L'amour me fait partager mon cœur avec vous, madame; mais si je ne trouve pas dans l'objet ces vertus que j'aime en vous, ils ne subsisteroient pas. Vous m'avez rendue délicate sur cet article. Je l'avoue à la honte de l'amour, il cesseroit, s'il n'étoit pas fondé sur l'estime. Adieu, madame.

LETTRE XXV.

De Paris, 1730.

VOUS êtes surprise, madame, que j'aie été si longtems, sans avoir eu l'honneur de vous écrire, ce n'est pas assurément que je n'en eus une grande envie; mais j'ai été assez incommodée d'un très-gros rhume qui m'a fait garder le lit. J'ai voulu plusieurs fois me lever de bonne heure, pour me mettre à mon écritoire, pour causer avec

vous, & toutes les fois, j'ai été interrompue soit par des visites, ou par des invitations. J'ai été premierement nichée dans un galetas, pendant quinze jours, que madame de V.... & sa compagnie se sont emparés de ma chambre & de tous mes utenciles. Après cela, madame de Bolingbroke est arrivée de Rheims malade, & dans un grand besoin de nous tous, pour lui aider à se ranger dans sa maison, & à recevoir ses visites; elle est un peu mieux. Toutes les personnes qui ont des bontés pour moi, se relevent pour ne pas me laisser un instant tranquille; je ne suis pas rentrée pour me coucher, avant trois heures du matin. Je vis hier M. votre neveu que j'ai trouvé beau & bien fait. Je viens d'apprendre quelque chose qui m'a surpris. M. de Bellegarde (*a*) a dit à M. de

(*a*) M. de Bellegarde, cadet sans fortune, fut ensuite en Pologne, où il épousa la sœur du maréchal de Saxe, fille d'Aurore de *Koenigsmarck*. Rien de plus vrai. (*Note de M. de Voltaire.*)

Marcieux que madame votre couſine n'avoit jamais voulu l'écouter comme amant, qu'elle lui avoit dit que ſes diſcours ne lui convenoient pas, & que s'il continue, elle ne le verroit plus; qu'un homme de ſa naiſſance & de ſon âge, devoit mieux faire que l'amour, qu'il devoit aller dans les pays étrangers, chercher du ſervice; qu'elle lui prêtoit 10000 écus, & que s'il avoit beſoin de davantage, qu'elle les lui feroit tenir; qu'elle ne diſconvenoit pas qu'elle n'eut beaucoup d'eſtime & d'amitié pour lui, mais qu'elle ne vouloit point d'amour. Il a aſſuré M. de Marcieux à qui il a raconté cette converſation telle qu'elle étoit, qu'il partoit tout de ſuite pour la Pologne, & que n'ayant aucun ſecours de ſa famille, il ſe trouvoit dans le cas d'accepter les offres de madame V*** & qu'il devoit aux procédés généreux & déſintéreſſés de cette dame, la plus grande reconnoiſſance. Je ne puis m'empêcher, je vous l'avoue, de trouver cela très-bien, ſi cela eſt.

Je ſuis ſi laſſe des humeurs de mademoiſelle Bideau, que je ſuis réſolue

de me tirer de ſes pattes à quelque prix que ce ſoit ; je vendrai ce qui me reſte de pierreries, me défaiſant, ſans regrets, de ces joyaux qui me divertiſſent, mais qui me ſeroient inſupportables, ſi je continue d'avoir un fardeau ſi peſant. Elle exige beaucoup de moi ; elle trouve que je lui ai trop d'obligations, pour que ma reconnoiſſance ſoit bien grande ; elle traite de manie & de ſottiſe ce qu'elle a pratiqué toute ſa vie ; la dévotion, qui eſt à préſent ſa ſeule reſſource, ſert encore à me tyranniſer. Rien n'eſt ſi difficile que de faire ſon devoir auprès de gens que l'on n'aime point, & que l'on n'eſtime point. Madame de Ferioles eſt d'une avarice ſordide ; elle ne fait plus que végeter, mais d'une façon ſi triſte ; elle eſt ſi aigre que perſonne n'y peut tenir. Tout le monde l'abandonne. D'Argental m'a tant parlé de vous & des vôtres avec tant d'attachement, que je lui en ſais un gré infini, & l'en aime davantage.

Le maréchal d'Huxelles a quitté la cour avec courage ; mais il eſt comme Charles V. il s'en répent ; il ſe flatte,

dit-on, que le roi lui ordonnera de revenir; mais, il ne lui a rien dit : on assure que c'est à l'occasion du traité, qu'il l'a quitté. Cela lui fait honneur, car le public n'en a pas été content.

Le chevalier est mieux. Je voudrois bien qu'il n'y eut plus de combat entre ma raison & mon cœur, & que je pus gouter parfaitement le plaisir que j'ai de le voir. Mais hélas! jamais. Mon corps succombe à l'agitation de mon esprit : j'ai de grandes coliques d'estomac; ma santé est furieusement dérangée. Adieu, madame, je finis cette lettre qui n'est qu'une rapsodie; je ne sais comment vous vous en tirerez.

LETTRE

LETTRE XXVI.

De Paris, 1730.

JE vis hier Mr. de Villars (*), qui me dit qu'il vous envoyeroit ſon portrait inceſſamment. Il a été aſſez incommodé ; je lui ſçus bien bon gré de ce qu'il paſſa deux heures dans ma chambre ; nous fûmes ſeuls, & nous parlâmes de Geneve tout à notre aiſe. Depuis trois mois, je ſuis garde-malade. Madame de Bolingbrocke a été très-mal ; je l'ai vue beaucoup ſouffrir ; j'ai cru pluſieurs fois qu'elle reſteroit dans mes bras ; elle eſt actuellement dans un état très-languiſſant ; elle ne mange preſque point ; & ſon dégoût ſeul ſeroit capable de mettre aux abois une perſonne en ſanté : elle a toujours une fievre lente ; il y a des momens où l'on

(*) Capitaine aux gardes Suiſſes.

craint qu'elle ne s'éteigne comme une chandelle. Elle a bien du courage, & c'eſt ce qui la ſoutient. Vous ne croiriez pas, en l'entendant cauſer quelquefois, qu'elle fut malade, à la maigreur près, qui eſt extrême. La machine s'affoiblit tous les jours; elle a un peu mieux mangé ces deux jours. Silva & Chirac, ſes médecins, ne connoiſſent point ſon mal, & ne travaillent pas avec connoiſſance de cauſe. Madame de Férioles ne veut point remédier opiniâtrément à une bouffiſſure qui eſt répandue ſur ſon viſage; elle eſt d'un changement ſi grand, que ſi vous la rencontriez, vous ne la reconnoîtriez pas : elle eſt menacée d'apoplexie & d'hydropiſie; elle eſt engourdie au point que quand elle reſte une demi-heure aſſiſe, elle ne peut ſe relever; elle dort par-tout. La maladie de ſon maréchal la tient un peu alerte, elle en eſt très-affligée.

Il faut vous parler de nouvelles. Vous ſavez apparemment la mort du Pape. Le cardinal Alberoni ſe flatte de l'être. Les Sauvages de la Louïſiane ont égorgé une colonie Françoiſe. Une Sau-

vageſſe aimoit un François, & l'avertit de ce qu'on tramoit contre ſa nation. Celui-ci le dit au commandant, qui fit comme le maréchal de Villars, & crut que l'on n'oſeroit point l'attaquer; il a été puni comme ſon modele, car il a été le premier égorgé. La queſtion eſt de ſavoir lequel a été le plus puni. L'exil pour un homme ambitieux eſt pire que la mort. Le commandant auroit peut-être préféré la vie. On prétend que les Anglois ont animé les Sauvages. On eſt très-embarraſſé ſur le parti à prendre avec eux. Cela a fait baiſſer les actions & a cauſé bien des alarmes. Pour moi, j'en ai une très-petite, parce que j'y ſuis bien peu intéreſſée, n'ayant que la moitié d'une action; mais mes amis en ayant, cela ſuffiroit pour que j'en fuſſe inquiete. J'en ai parlé à une perſonne aſſez au fait, qui m'a aſſuré que l'on feroit mal de les vendre. La vie eſt ſi mêlée de chagrins, qu'il faut, madame, n'être pas ſi ſenſible. Moi, qui vous parle, je me tue de ſenſibilité. Mr. Aurie, intendant de *St. Pere Corentin*, vient d'être fait contrôleur-général. On a

remercié Mr. du Tore. On dit que le nouveau miniſtre a de l'eſprit & de la capacité. Cela a pourtant ſurpris tout le monde. Mes cheres ſœurs, permettez-moi ce nom à meſdames vos filles; j'ai pour elles les ſentimens que l'on a pour d'aimables ſœurs. Embraſſez-les, je vous prie pour moi, auſſi bien que votre mari pour qui j'aurai toute ma vie de la coquetterie & de la reconnoiſſance.

Je ſuis très-incommodée depuis ſix ſemaines; j'ai de la diarrhée qui m'a débarraſſé de mon rhumatiſme & de mes coliques; mais le remede pourroit être plus dangereux que le mal; je ſuis maigrie, & très-foible; je vais prendre de l'émetique. Adieu, Madame; aimez-moi toujours un peu. Soyez perſuadée que perſonne ne vous aime plus tendrement, ne vous eſtime & ne vous honore plus parfaitement. Vous feriez le bonheur de ma vie, ſi je pouvois vivre avec vous. Notre ſéparation me paroît tous les jours plus cruelle & m'afflige ſenſiblement. Quelque malheur qu'il y ait à ſentir, mes ſentimens pour vous ſeront toujours de la derniere rivalité.

LETTRE XXVII.

Decembre 1730.

IL y a mille ans, madame, que je ne vous ai fait ma cour; ce n'eſt pas aſſurément que je ne penſe bien à vous, & que je ne me rappelle tous les plaiſirs que j'ai goutés à Geneve. La mémoire ſoutenue par le ſentiment, me repréſente tout juſqu'aux moindres choſes bien vivement: mes idées font bien du chemin. Arrivée chez vous je vous vois, je vous embraſſe, je pleure de joye; & mon cœur ſe ſerre, lorſque je vois que ce n'eſt qu'en idée. Permettez que j'embraſſe mes cheres ſœurs; mes cheres bonnes amies; j'ai bien du plaiſir à vous aimer, & vous manquez ici à mon bonheur. Madame de Férioles me flatte encore d'un voyage à Pondevelle; elle ſe porte mieux. Pour ma ſanté, elle n'eſt pas bien merveil-

leuſe ; j'ai l'eſtomac fort dérangé ; de grands maux de tête, ſouvent des rhumes & beaucoup de foibleſſe.

Je veux vous rendre compte de l'état de mes finances. Vous ſavez qu'il y a longtems que je dois, & je dépenſois, ſans trop ſavoir ce que je pouvois dépenſer. Enfin, laſſée de ce déſordre, j'ai emprunté 2000 écus pour payer mes dettes criardes, que je rendrai dans quatre ans, en donnant par année L. 1800 de mes rentes ; je me réduis alors à L. 1200 : je ſerai bien à l'étroit, mais bien ſoulagée de ne devoir plus que L. 4400 à M. Paris de Mormartelle à qui je donnerai L. 1000 par année. J'aurai le bonheur de ne voir plus de créanciers ; ils ne ſeront pas ſi aiſes d'être débarraſſés de moi, que je le ſerai de l'être d'eux, car ils ſont bonnes gens & ne m'ont point tourmentée. J'ai eu le plaiſir d'arranger les affaires de Sophie, de façon qu'elle eſt à proportion plus riche que moi. J'eſpere que nous mangerons notre revenu enſemble. Je ne puis aſſez vous exprimer la joye que j'ai d'avoir pris mon parti de payer, pour n'avoir obligation à

perſonne. Madame P*** ſe reſſouvient-elle de moi ; elle ſeroit bien ingrate, ſi elle ne m'aimoit pas un peu, car je la reſpecte & l'honore infiniment. Ne m'oubliez point, s'il vous plaît, auprès de M. de Caze. Madame la *ducheſſe de St. Pierre* m'a beaucoup demandé de ſes nouvelles, & m'a chargé de lui faire ſes complimens. Elle l'aime bien à ce qu'elle m'a dit. Dites-lui que cette dame eſt toujours plus belle ; elle a conſervé un beau teint, une belle gorge ; elle eſt comme à 20 ans, elle eſt très-aimable, elle a vû bonne compagnie ; & un mari ſévere, & qui connoiſſoit le monde, l'a rendue d'une politeſſe charmante ; elle ſait conſerver l'air d'une grande dame, ſans humilier les autres ; elle n'a du tout point cette politeſſe haute qui protége ; elle a bien de l'eſprit ; elle ſait dire des choſes flatteuſes, & ſait mettre les gens à leur aiſe.

Je fis, il y a quelques jours, vos complimens à madame Tencin moi-même. Vous êtes ſurpriſe, mais écoutez, & vous le ſerez davantage. J'étois dans la chambre de madame ſa

ſœur ; elle entra ; je voulus m'en aller ; c'eſt ce que je faiſois ordinairement, parce qu'elle me refuſoit le ſalut ; elle étoit d'un embarras horrible, elle m'attaqua de converſation, loua d'abord la robe que je portois, me parla de la ſanté de madame ſa ſœur ; & enfin, elle reſta deux heures à toujours cauſer & de très bonne humeur. Nous vinmes à parler de notre voyage en Bourgogne, à Pondevelle, à Geneve ; je pris cette occaſion, & je lui dis que j'avois reçu dernierement votre lettre où vous me chargiez de lui faire des complimens : elle me dit que cela la ſurprenoit, qu'il y avoit des temps infinis qu'elle n'avoit entendu parler de vous. Je l'aſſurai que ce n'étoit pas votre faute, & que preſque dans toutes vos lettres, vous me faiſiez des complimens pour elle, & que comme je n'avois pas l'honneur de la voir, j'en avois chargé pluſieurs perſonnes, entr'autres d'Argental ; que ſur-tout à mon départ de Geneve, vous m'aviez recommandé de lui faire bien des amitiés de votre part. Elle me dit que ce reſſouvenir lui faiſoit bien du plaiſir, parce qu'elle vous aimoit beau-

coup; elle me fit bien des queſtions ſur votre ſanté & ſur vos affaires: je lui rendis compte de l'arrangement que vous aviez fait : elle dit à cela qu'elle vous reconnoiſſoit bien ; & que perſonne n'étoit plus capable que vous, de bons & nobles procédés. Depuis ce tems-là, nous nous ſommes revues; nous avons fait la converſation, comme ſi nous n'avions pas été mal enſemble & ſans éclairciſſement. J'en veux reſter à ce point ; je ne vais point chez elle ; il me ſera difficile de l'éviter ; mais ſi j'y vais, fiez-vous en à moi, ce ſera ſobrement.

On ne parle ici que de l'abbé Paris, des miracles & des convulſions qui s'opérent ſur ſon tombeau; les uns diſent qu'il fait des miracles ; les autres que ce ſont des friponneries ; les parties s'exercent à outrance ; les neutres & les bons catholiques ſont peu édifiés, c'eſt-à-dire les vrais : on n'entend que calomnie, fureur, emportement & friponnerie : les mieux ſont ceux qui ne ſont que fanatiques, & ceux-là ſe croyent tout permis. Voilà ce qui fait le ſujet de toutes les

converſations; & Meſſieurs de B.... les chanſonnent. Il y a des couplets ſur la ducheſſe Douairiere, trop groſſiers pour que je vous les envoye. On joue à l'opéra Calirrhoé, qui ne réuſſit pas, quoique cet opéra ſoit intéreſſant & joli; mais le grand air à préſent eſt de n'aller que le vendredi à l'opéra; & d'ailleurs, comme tout eſt eſprit de parti, les partiſans de la le More ſont en plus grand nombre à préſent que ceux de la Pelliſſier. M. d'Argental eſt amoureux de cette derniere; il eſt aimé & il s'en cache beaucoup. Il croit que je l'ignore, & je n'ai garde de lui en parler: elle en eſt folle; elle eſt tout auſſi impertinente que la Couvreur, mais elle eſt ſotte, & ne lui fera point faire de folie. C'eſt un furieux ridicule à un homme ſage & en charge, que d'être toujours attaché à une comédienne. Tous les partiſans de la le More trouvent la Pelliſſier outrée & peu naturelle. Ils diſent que c'eſt M. d'Argental & ſes amis qui la gâtent. Cela m'afflige, mais connoiſſant ſon abandon pour ce qu'il aime, je me con-

ſole de cela, parce qu'il s'en cache, & par conſéquent il vit plus avec le monde pour dépayſer. Pour M. Pondevelle, il ſe porte à merveille, il eſt galant au poſſible, il me demande ſouvent de vos nouvelles. M. de Ferioles eſt aſſez bien, mais horriblement ſourd & gourmant. Voilà un compte exact de toutes les nouvelles; mais je ne vous ai pas encore rendu compte de mon cœur: pour vous, je vous aime parfaitement. Cette amitié fait le bonheur de ma vie, & ſouvent la peine, car j'ai le cœur ſerré, quand je penſe qu'une perſonne que j'aime ſi tendrement, je ne la vois point. Aimez-moi, madame, comme je vous aime.

LETTRE XXVIII.

De Paris 1731.

MA ſanté, madame, ſe rétablit tout doucement : ma convaleſcence eſt longue, mais ma maladie l'a été : il n'eſt point ſurprenant que j'aie de la peine à réparer mes forces. Vos bontés & vos vœux pour moi, me font un bien infini ; je vous en remercie de tout mon cœur : vos lettres m'ont fait un grand plaiſir ; mais le chagrin de vous cauſer des inquiétudes, diminue ma ſatisfaction d'être autant aimée. En vérité, l'attachement tendre que je vous ai voué, mérite les bontés que vous avez pour moi. Je vous aime & vous eſtime, comme vous le méritez ; c'eſt ſans bornes. Continuez, madame, à me rendre heureuſe, car je mourrois de douleur, ſi vous ceſſiez d'avoir de l'amitié pour moi.

Madame de Tencin eſt, comme vous le ſavez, exilée à Ablons depuis quatre mois. Elle a été très-malade. Aſtruc eſt comme Roland; je ne ſais, ſi c'eſt badinage, ou ſi c'eſt tout de bon; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que perſonne ne la plaint, & bien des gens diſent qu'elle n'a rien de mieux à faire qu'à mourir. Voilà de bons propos. M. de St. Florentin eſt à l'extrêmité; s'il en revient, il deviendra ſage, ou il ſera incorrigible. M. de Gevres & le duc d'Epernon ſont toujours exilés: on appelle leur conjuration, la conſpiration des marmouſets: tout le monde ſe moque d'eux. M. de Bedevolle étoit un des conjurés; il laiſſe une réputation qui ne flaire pas comme baume. On dit que c'eſt un eſprit très-dangereux, d'autant plus qu'il eſt fripon. Adieu, madame, je ne puis écrire plus longtems, je ſuis trop foible.

LETTRE XXIX.

Hiſtoire de mes amours avec le duc de Geſvres.

1731.

JE conviens, madame, malgré votre colere & le reſpect que je vous dois, que j'ai eu un goût violent pour M. le duc de Geſvres, & que j'ai même porté à confeſſe ce grand péché. Il eſt vrai que mon confeſſeur ne jugea pas à propos de me donner de pénitence. J'avois huit ans, quand cette paſſion commença, & à douze ans, je tournois en plaiſanteries mon goût; non que je ne trouvaſſe M. de Geſvres aimable, mais je trouvois plaiſant, tous les empreſſemens que j'avois eu d'aller cauſer & jouer dans les jardins, avec lui & ſes freres: il a deux ou trois ans plus que moi, & nous étions à ce qui nous

paroiſſoit, beaucoup plus vieux que les autres. Cela faiſoit que nous cauſions, lorſque les autres jouoient à la climichette. Nous faiſions les perſonnes raiſonnables; nous nous voyons régulierement tous les jours; nous n'avons jamais parlé d'amour, car en vérité, nous ne ſavions ce que c'étoit ni l'un ni l'autre. La fenêtre du petit appartement donnoit ſur un balcon où il venoit ſouvent; nous nous faiſions des mines; il nous menoit à tous les feux de la St. Jean, & ſouvent à St. Ouen. Comme on nous voyoit toujours enſemble, les gouverneurs & les gouvernantes en firent des plaiſanteries entr'eux, & cela vint aux oreilles de mon Aga *** (1) qui comme vous le jugez, fit un beau roman de tout cela. Je le ſçus; cela m'affligea; je crus, comme une perſonne raiſonnable, qu'il falloit m'obſerver, & cette obſervation me fit croire que je pourrois bien aimer M. de Geſvres; j'étois dévote, & j'allois à confeſſe; je dis d'abord tous mes petits péchés, enfin

(1) Mr. de Férioles, ambaſſadeur.

il fallut dire le gros péché ; j'eus de la peine à m'y resoudre ; mais en fille bien éduquée, je ne voulus rien cacher. Je dis que j'aimois un jeune homme. Mon directeur parut étonné ; il me demanda quel âge il avoit. Je dis qu'il avoit onze ans : il me dit, s'il m'aimoit, & s'il me l'avoit dit ; je dis que non ; il continua ses questions. Comment l'aimez-vous, me dit-il ? comme moi-même, je lui répondis. Mais, me repliqua-t-il, l'aimez-vous autant que Dieu ? je me fâchai, & je trouvai fort mauvais qu'il m'en soupçonnât. Il se mit à rire, & me dit qu'il n'y avoit point de pénitence pour un pareil péché, que je n'avois qu'à continuer d'être toujours bien sage, & de n'être jamais seule avec un homme ; que c'étoit tout ce qu'il avoit à me dire pour l'heure. Je conviendrai encore qu'un jour, j'avois alors douze ans, lui quatorze à quinze, il parloit avec transport qu'il feroit la campagne prochaine ; je me sentis choquée qu'il n'eût pas de regrets de me quitter, & je lui dis avec aigreur ; ce discours est bien désobligeant pour nous : il m'en fit des

excuſes, & nous diſputâmes longtems là deſſus. Voilà ce qu'il y a jamais eu de plus fort entre nous. Je crois qu'il avoit autant de goût pour moi, que j'en avois pour lui. Nous étions tous deux très-innocens, moi dévote, lui autre choſe. Voilà la fin du Roman. Depuis ce tems-là, nous nous ſommes rappellés nos jeunes ans, ſans cependant nous trop étendre; la matiere étoit délicate, ſoit plaiſanterie, ſoit ſérieuſement; le ſujet & nos âges me juſtifieront-ils, madame? voilà la vérité pure. Pour celui qui l'a dit, c'eſt aſſurément Bedevolle, il porte ſon eſprit tracaſſier dans tous les pays qu'il habite. Vous devriez toujours prendre ma défenſe, & me conſerver l'eſtime du public. Savez-vous bien que je ſuis réellement piquée & en colere des ſoupçons que vous avez de moi. Il faut que vous ne m'aimiez pas autant que je m'en étois flattée. Quoi! madame, vous me croiriez capable de vous tromper? Je vous ai fait l'aveu de toutes mes foibleſſes; elles ſont bien grandes, mais jamais je n'ai pu aimer qui je ne pouvois eſtimer. Si ma rai-

ſon n'a pu vaincre ma paſſion, mon cœur ne pouvoit être ſéduit que par la vertu, ou par tout ce qui en avoit l'apparence. Je conviens, avec douleur, que vous ne pouvez arracher de mon cœur, l'amour le plus violent; mais ſoyez aſſurée que je ſens toutes les obligations que je vous ai, & que je ne varierai jamais ſur les ſentimens tendres que je vous ai voué. Ma reconnoiſſance égale mon amitié & mon eſtime pour vous. Vous êtes la perſonne la plus reſpectable & la plus aimable que je connoiſſe. Je vous proteſte que l'on eſt bien éloigné de chercher à rompre cette confiance que j'ai pour vous. Le chevalier vous aime & vous reſpecte infiniment; il s'attendrit, quand je parle du malheur que j'ai d'être ſéparée de vous, & quelque crainte que l'on ait de me perdre, l'eſtime eſt plus forte. Quand je lui ai raconté les converſations que j'avois eu avec vous, je l'ai fait pleurer, & tout ce qu'il diſoit, étoit: hélas! j'ai couru de furieux riſques. Il paroiſſoit très-inquiet, que cela n'eût diminué mon goût pour lui, s'entend, que c'en étoit bien

capable ; il me remercia après cela de la façon du monde la plus touchante, de l'aimer encore. Vous n'ignorez pas le fruit des ſoins que l'on avoit pris pour nous déſunir & pour me perdre. Le chevalier a trop de délicateſſe, pour que l'averſion & le mépris ne fût la récompenſe de ces ames baſſes. Jugez ce que le contraire a dû faire. On a été bien éloigné de vous attribuer le refroidiſſement de mes lettres, pendant mon ſéjour en Bourgogne ; il tomboit ſur la *gentille Bourguignonne*, & croyoit que la maréchale me diſoit du mal de lui. Son attachement devient tous les jours plus fort : ma maladie l'a mis dans des inquiétudes ſi terribles, qu'il faiſoit pitié à tout le monde, & on venoit me rendre ſes diſcours. En vérité, vous en auriez pleuré, madame, auſſi bien que moi. Il étoit dans des frayeurs énormes que je ne mourus. Il n'étoit pas poſſible, diſoit-il, qu'il pût réſiſter à ce malheur. Sa douleur & ſa triſteſſe étoient ſi grandes, que je le conſolai, & je cachois mes maux, tant que je le pouvois ; il avoit toujours les larmes aux yeux ; je n'oſois le re-

garder, il m'attendriſſoit trop. Madame de Férioles me demanda un jour ſi je l'avois enſorcelé ; je lui répondis : le charme dont je me ſuis ſervie, eſt d'aimer malgré moi, & de lui rendre la vie du monde la plus douce. L'envie lui fit faire la queſtion, & la malice me fit répondre. Voilà, madame, ce que vous m'avez demandé ; mon cœur eſt à découvert. Je paſſe ſous ſilence mes remords ; ma raiſon m'en fait naître ; lui & ma paſſion les étouffent ; un rayon d'eſpérance, d'une fin, d'une concluſion, aident bien à m'égarer, mais il n'eſt pas en mon pouvoir de les abandonner. Adieu, madame, je n'en puis plus. Voilà une longue lettre, pour une perſonne auſſi foible que moi.

LETTRE XXX.

De Paris, 1732.

J'ai consulté M. Silva & M. Gervaisy, pour vous madame; ils veulent que vous vous fassiez saigner souvent, & que vous alliez absolument à des bains chauds. Comme votre santé m'est plus chere que ma propre vie, je n'ai pas oublié un mot de ce qu'ils m'ont dit. Au nom de Dieu, faites ce qu'il faut, pour vous procurer une bonne santé! Dieu l'ordonne, vos parens le désirent ardemment; & vos amies à la tête desquelles je veux être, se mettent à vos genoux. Ne me donnez point pour raison celle de la dépense. Je connois la noblesse de votre cœur, & je sais les motifs vertueux qui vous rendent si ménagere; mais les hommes qui ne sont pas capables de sentimens si délicats, qui rapportent tout à eux, vous accuseront d'un goût pour l'épargne; cela

ſeroit injuſte, je l'avoue; mais il faut vivre avec ces hommes. Laiſſez moins de bien à vos héritiers, & donnez-leur un bien plus précieux, qui eſt votre ſanté, votre vie; l'argent que vous économiſerez, pour remédier à votre ſanté, n'eſt fait que pour s'en ſervir. Je connois votre famille; ils donneroient tous une partie de leurs jours, pour prolonger les vôtres. Je vous dis tout cela avec une vivacité qui ne peut vous déplaire, puiſque c'eſt l'intérêt le plus vif & le plus tendre qui dicte à ma plume; & il eſt difficile de ſe modérer, quand on eſt occupé, comme je le ſuis, d'une amie telle que vous, & dont la ſanté me tient au cœur. Promettez-moi donc que vous ferez les remedes néceſſaires. Songez, & ſoyez bien convaincue, que ſi vous êtes mieux, je ſerai indubitablement ſoulagée: je me chagrine & m'attendris pour vous; je ne puis penſer à vous, que je n'aie le cœur gros. La crainte & la douleur étouffent des ſouvenirs qui me plairoient. Laiſſez-moi penſer à vous doucement. Enfin, ſi vous m'aimez, faites votre poſſible pour guérir.

Il faut que je vous parle de mon foible corps; il eſt bien foible; je ne puis me remettre de ma furieuſe maladie; je ne reprends point le ſommeil; j'ai été 37 heures, ſans fermer les paupieres, & très-ſouvent je ne m'endors qu'à ſept heures du matin. Vous jugez bien, ſi je peux reprendre mes forces; j'ai de la diarrhée depuis quelques jours. Les médecins ne comprennent pas trop mon mal; ils diſent que jamais on n'a eu une fluxion de poitrine ſans cracher; il eſt vrai que j'ai eu de l'oppreſſion, & que j'en ai encore beaucoup. Je ſuis extrêmement maigrie; mon changement ne paroît pas autant, quand je ſuis habillée; je ne ſuis pas jaune, mais fort pâle; je n'ai pas les yeux mauvais: avec une coëffure avancée, je ſuis encore aſſez bien, mais le deshabillé n'eſt pas tentant; & mes pauvres bras qui, même dans leur embonpoint, ont toujours été vilains & plats, ſont comme deux coterets. Vous auriez été flattée de l'amitié que tout le monde a témoigné pour une perſonne que vous honorez de votre tendreſſe, ſi vous aviez été témoin de tout ce qui

s'eſt paſſé pendant que j'ai été en danger; tous mes amis, & les domeſtiques fondoient en larmes; & quand je fus hors de danger, j'ignorois d'y avoir été; ils vinrent tous à la fois avec des larmes de joye, me féliciter. Je fus attendrie au point qu'ils craignoient d'avoir commis une indiſcrétion. Que ſeriez-vous devenue, vous, madame, qui avez tant de bontés pour moi, ſi vous aviez été là? Il y a deux de mes amies qui étoient dans la chambre, qui n'y purent tenir. Tout cela m'a été conté depuis. La pauvre Sophie a ſouffert ce qu'il eſt impoſſible de ſouffrir; elle craignoit de m'alarmer, elle vouloit avoir l'air aſſurée; elle faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour ne pas pleurer. Vous ſavez combien elle eſt pieuſe; elle étoit inquiete pour mon ame, d'autant que Silva étoit furieux que l'on ne m'eût pas confeſſé. Il eſt vrai que ſans avoir la certitude que j'étois en danger, je l'avois demandé à madame de Férioles, qui fit une autre ſcene; elle radote; elle ne fut occupée que du janſéniſme. Dans ce moment, au lieu de chercher un peu à me raſſu-

rer,

rer, elle saisit avec vivacité la premiere parole que je lui dis, pour me donner son confesseur, & que je n'en pris point d'autre; je lui répondis d'une façon qui auroit fait rentrer une autre personne en elle-même. J'avoue que dans ce moment, je fus plus indignée qu'effrayée; mais je m'apperçus que tout ce que je lui disois, étoit inutile; c'étoit semer des marguerites devant des pourceaux; elle ne sentoit rien que le plaisir d'avoir escamotté ma confession à un janséniste; elle trouva le triomphe si beau, qu'elle en devint insolente, & dit à sa femme de chambre, des choses si piquantes sur Sophie, parce qu'elle ne m'avoit pas parlé de son confesseur, qu'elle fondit en larmes, en lui disant: qu'elle & Sophie étoient assez affligées, pour qu'elles méritassent plus de consolations que de gronderies; que ma femme de chambre, il est vrai, avoit eu plus d'amour pour ma vie, que pour mon ame; qu'elle se reprochoit ces sentimens, & qu'elle étoit très-soulagée de voir que j'aurois les secours de l'ame, sans avoir eu la douleur de me l'apprendre. Que dites-

vous de cette ſcene & de la tendreſſe de cette bonne dame ? mais l'on conſerve toujours ſon caractere : s'il avoit fallu aller quatre heures à pieds, pour me chercher un remede, elle y auroit été avec joye ; mais les réflexions tendres & délicates, les ſentimens du cœur nuls ; elle étoit fâchée, comme nous le ſommes, d'un indifferent qui ne nous fait point oublier le reſte ; elle n'étoit occupée que de la colere qu'elle prétendoit que ſon frere auroit, que je fus morte entre les mains d'un janſeniſte ; choſe dont je crois qu'il ſe ſeroit peu ſoucié, mais elle s'étoit figurée qu'il lui en ſauroit mauvais gré, & l'en auroit deshérité. Vous direz peut-être que je m'imagine tout cela. Non, en vérité, j'ai trop vécu avec elle, pour ne la pas connoître, & d'ailleurs, elle a trop peu de ſoin de me cacher ſon ame. J'attribue tout ceci à une ame peu tendre & à un corps apoplectique & qui radotte. Cela ne me fera jamais oublier toutes les obligations que je lui ai, & mon devoir ; je lui rendrai tous les ſoins que je lui dois, aux dépens même de mon

ſang. Mais, madame, qu'il eſt différent d'agir par devoir ou par tendreſſe! Cela a ſon bien; je ſerois trop malheureuſe, ſi j'avois pour elle, la tendreſſe que j'ai pour vous. Dans l'état où elle eſt, il faudroit m'enterrer avec elle.

Adieu, madame, je finis cette longue épitre, que je crois très-difficile à déchiffrer. Madame de Tencin m'aime à la folie. Qu'en croyez-vous? je voudrois bien qu'elle ne s'apperçût pas de l'éloignement que j'ai pour elle; je me crois fauſſe, & quand je ſuis avec elle, je ſuis dans une continuelle contrainte. J'embraſſe le mari, les femmes, les enfans. Permettez cette familiarité à votre Aïſſé.

P. S. J'apprends dans ce moment que le roi vient d'ordonner que le cimetiere de St. Médard ſeroit fermé, avec défenſe de l'ouvrir que pour enterrer. Comprenez-vous, madame, qu'on ait permis depuis près de cinq ans, toutes les extravagances qui ſe ſont faites & débitées ſur le tombeau de l'abbé Paris? Fontenelle nous aſſuroit l'autre jour, que plus une opinion étoit ridicule,

inconcevable, plus elle trouvoit de sectateurs. Les hommes aiment le merveilleux ; notre ami, Mr. Carre de Montgeron (*), jure sur son salut, qu'il a vu des choses surnaturelles. Le gros livre qu'il a présenté au roi, cite des guérisons miraculeuses ; aveugles-nés, boiteux, sourds, muets ; appuyé de certificats authentiques, signé par des gens de probité reconnue. La postérité aura de la peine à croire, que plus de vingt mille ames ayent donnés dans toutes ces extravagances. Le lendemain de la cloture du cimetiere, on trouva ces vers :

De par le roi, défense à Dieu
De plus opérer en ce lieu.

(*) Mr. Carre de Montgeron, conseiller au Parlement.

***

LETTRE XXXI.

De Paris, 1732.

J'AI été encore très-incommodée ; j'ai eu ſix jours la fievre, des douleurs effroyables dans tout le corps ; je ſuis toujours fort oppreſſée & foible ; les genoux & les mains me ſont mal. Je me trouve mieux aujourd'hui ſeulement, & je n'épargne pas les ports de lettres, étant perſuadée, comme je la ſuis, madame, de votre amitié & de votre bonté pour moi. J'envoyai, étant encore bien malade, chez M. S.... le prier de venir me voir, voulant lui demander de vos nouvelles, & qu'il vous donnât des miennes. On ne me permit pas de lui parler, dont j'étois outrée ; il eſt venu aujourd'hui ; il m'a appris le mariage de mademoiſelle Ducreſt, avec Mr. Pictet. Ah ! le bon pays que vous habitez, où on ſe marie,

quand on ſait aimer, & quand on s'aime encore. Plut-à-Dieu qu'on en fit autant ici ! Faites-leur, s'il vous plaît, mes complimens de félicitation. Mr. S.... m'a dit que vous vous portiez aſſez bien, & que vous étiez à votre campagne, où vous vous amuſiez. Je me reſſouviendrai toujours de tous les plaiſirs que j'y ai goûté. Madame de Férioles revient de Sens, où elle a été très-malade, d'une indigeſtion des plus dangereuſes ; elle eſt heureuſement mieux ; mais ſi j'avois eu le malheur de la perdre, ſûrement ſi je vivois, vous me verriez établie à Pondevelle. Si je ſuis un peu mieux, j'irai à Ablons : le changement d'air pourroit peut-être contribuer au rétabliſſement de ma ſanté.

J'ai une tabatiere admirable, que madame de Parabert m'a donné, que je voudrois bien vous faire voir, car quand j'ai quelque choſe de joli, je ſouhaiterois bien qu'il eut votre approbation ; c'eſt une boîte de jaſpe ſanguine, d'une beauté parfaite, montée en or par tout ce qu'il y a de plus habile ; la forme eſt charmante. Elle

l'avoit depuis cinq à ſix ans, & l'autre jour, elle en parloit comme d'une boîte favorite. Je dis malheureuſement qu'elle étoit la mienne ; que je n'avois jamais vu un bijoux de meilleur goût. Sur cela, il n'y a prieres, ni perſécutions qu'elle ne m'ait fait pour la prendre ; elle me menaça de la donner au premier venu, ſi je la lui refuſois : cette boîte vaut plus de cent piſtoles. Elle m'entretient : il n'y a point de ſemaines qu'elle ne me faſſe quelque préſent, quelque ſoin que je prenne de l'éviter : je file un meuble, elle m'envoye de la ſoie, afin que je n'en rachete pas ; elle ne m'a vû cet été que de vieilles robes de taffetas de l'année précédente, j'en ai trouvé une ſur ma toilette, de taffetas broché, charmant ; une autre fois, c'eſt une toile peinte. En un mot, ſi cela eſt agréable d'un côté, cela eſt à charge de l'autre. Enfin, elle a une amitié & une complaiſance pour moi, telle qu'on l'auroit pour une ſœur chérie. Pendant ma maladie, elle quittoit tout, pour venir paſſer des journées auprès de moi ; enfin, elle ne veut pas que je puiſſe

aimer d'autres plus qu'elle. Or le chevalier & vous, elle dit qu'il eſt juſte, de toute façon, que vous ayez la préférence, & nous parlons ſouvent de vous. Je lui ai donné une grande idée de mon amie, & telle qu'elle la mérite. Plut-à-Dieu qu'elle vous reſſemblât & qu'elle eut quelques-unes de vos vertus! Elle eſt de ces perſonnes que le monde & l'exemple ont gâté, & qui n'a point été aſſez heureuſe pour s'arracher du déſordre. Elle eſt bonne, généreuſe, a un très-bon cœur; mais elle a été abandonnée à l'amour, & elle a eu de bien mauvais maîtres. Adieu, madame, aimez-moi toujours un peu, & croyez que perſonne ne vous eſt plus tendrement, ni plus reſpectueuſement attachée.

LETTRE XXXII.

De Paris, Novembre 1732.

JE ne vous écris que deux mots, madame, parce que mes forces ſont bien diminuées. J'ai été obligée d'écrire une aſſez longue lettre d'affaires ; mais je n'ai pas voulu tarder à vous donner de mes nouvelles. Je ne doute point de vos bontés pour moi, & que vous ſeriez en peine, ſi vous étiez plus longtems ſans en recevoir ; j'ai moins de fievre depuis trois jours, & ſuis un peu moins foible. Je ſuis preſque toujours ſur un lit, & quand je me leve, je me mets ſur un canapé. Je prends du lait qui paſſe aſſez bien. Si cela pouvoit ne pas aller plus mal pendant une quinzaine de jours, Silva auroit de l'eſpérance ; ma maladie me ruine, & l'avarice eſt devenue ſordide. Si cela continue, nous verrons le ſecond

volume de madame Tardieux, qui ſe faiſoit des jupons des theſes que l'on donnoit à ſon mari. Je vous parlerai dans quelque tems plus amplement ſur l'état de mon ame. J'eſpere que vous ſerez contente : il faut pourtant que je vous diſe que rien n'approche de l'état de douleur & de crainte où l'on eſt : cela vous feroit pitié ; tout le monde en eſt ſi touché, que l'on eſt occupé à le raſſurer. Il croit qu'à force de libéralités, il rachetera ma vie ; il en donne à toute la maiſon, juſqu'à ma vache, à qui il a acheté du foin ; il donne à l'un de quoi faire apprendre un métier à ſon enfant ; à l'autre, pour avoir des palatines & des rubans, à tout ce qui ſe rencontre & ſe préſente devant lui : cela viſe quaſi à la folie. Quand je lui ai demandé à quoi tout cela étoit bon ? il m'a répondu, à obliger tout ce qui vous environne à avoir ſoin de vous. Pour moi, il n'y a ſorte de tourment, de perſécutions, pour me faire accepter cent piſtoles ; il a eu recours à mes amis, pour me le perſuader ; enfin, il me les a fallu prendre, mais je les ai remis à une

perſonne qui les lui rendra après ma mort. Aſſurément, je n'y toucherai point; je demanderai plutôt l'aumône, que de ne pas les rendre. Je vous ferois rire, ſi je vous contois les frayeurs qu'il a que je ne parle; Silva me l'a défendu ſous peine de mort. Ma pauvre Sophie, comme vous le jugez bien, ne me quitte ni jour, ni nuit. Cet homme là la mettroit dans ſon cœur, s'il pouvoit; il eſt outré de n'oſer lui donner de l'argent; il tourne autour du pot; il trouve cependant quelques expédiens. Si vous le connoiſſiez, vous en ſeriez étonnée, car il eſt naturellement diſtrait, & ne connoît point les petits ſoins: pour la généroſité, elle eſt au ſouverain degré; il ſe donne la torture pour trouver des moyens de donner, & il finit toujours par vouloir donner de l'argent; il frappe du pied, & ſe lamente de n'avoir point d'inventions; il envie l'imagination du tiers & du quart, qui ſavent imaginer des galanteries; enfin, il retourne à ſon quartier, & j'aurai la liberté de parler; les femmes ne peuvent s'en paſſer, & je l'éprouve. Adieu, mada-

me, votre Aïſſé vous aime au-delà de l'expreſſion. Vous la trouvez trop ſenſible & trop peu détachée, mais qu'il eſt difficile d'éteindre une paſſion auſſi violente, & qui eſt entretenue par le retour le plus tendre, le plus vif & le plus flatteur. Mais, madame, les efforts que je fais, aidée de la grace, me feront ſurmonter toutes mes foibleſſes.

LETTRE XXXIII.

De la même.

De Paris, 1732.

ON dit que je ſuis mieux, non que je trouve du ſoulagement; je crache des horreurs, & je ne dors que par art; je ſuis tous les jours plus maigre & plus foible. Le lait commence, non pas à me dégouter, car je le prends toujours avec plaiſir, mais il me ſurcharge; je ne puis dire que l'état de

mon corps ſoit bien douloureux, car je ne ſouffre preſque pas, un peu d'oppreſſion, & des mal-aiſes: d'ailleurs, je n'ai point de ces maladies aiguës; je me trouve anéantie. Pour les douleurs de l'ame, elles ſont cruelles. Je ne puis vous dire combien me coute le ſacrifice que je fais; il me tue; mais j'eſpere en la miſéricorde de Dieu, il me donnera des forces: on ne peut le tromper; ainſi comme il ſait ma bonne volonté & tout ce que je ſens, il me tirera d'embarras. Enfin, mon parti eſt pris, auſſi-tôt que je pourrai ſortir, j'irai rendre compte de mes fautes. Je ne veux aucune oſtentation, & je ne changerai que très-peu de choſe à ma conduite extérieure; j'ai des raiſons pour en agir avec tout le ſecret du monde; premierement pour madame de Férioles qui me feroit tourner la tête pour un directeur moliniſte, & madame de Tencin qui intrigueroit pour cela; d'ailleurs, madame iroit de maiſon en maiſon ramaſſer toutes les dévotes de profeſſion, qui m'accableroient; & outre tout cela, j'ai des ménagemens à garder avec qui vous ſavez. Il m'a parlé

là deſſus avec toute la raiſon & l'amitié poſſible ; tous ſes bons procédés, ſa façon délicate de penſer, m'aimant pour moi-même, l'intérêt de la pauvre petite, à qui on ne pourroit donner un état ; tout cela m'engage à beaucoup de ménagement avec lui ; mes remords depuis longtems me tourmentent, l'exécution me ſoutiendra ; ſi le chevalier ne me tient pas ce qu'il m'a promis, je ne le verrai plus. Voilà, madame, mes réſolutions que je tiendrai. Je ne doute pas qu'elle n'abrége ma vie, s'il en faut venir aux extrêmités : jamais paſſion n'a été ſi violente, & je puis dire qu'elle eſt auſſi forte de ſon côté ; ce ſont des inquiétudes & des agitations ſi vraies, ſi touchantes, que cela fait venir les larmes aux yeux à tous ceux qui en ſont témoins. Adieu, madame, je me flatte, comme vous voyez, en vous contant tout cela, de vos bontés & de votre indulgence ; mais, ſoyez perſuadée que ſi votre Aïſſé vit, elle ſe rendra digne d'une amitié dont elle ſent bien tout le prix.

LETTRE XXXIV.

De Paris, 1733.

VOUS m'avez ordonné de vous donner ſouvent de mes nouvelles ; j'obéis de bon cœur, car il n'y a rien dans le monde, que je révere, que j'eſtime & que j'honore autant que vous ; rien ne m'empêche de me livrer à ce goût là ; il eſt innocent, il eſt juſte : comment n'aimerois-je pas quelqu'un qui m'a appris à connoître la vertu, & qui a fait ſes efforts pour me la faire pratiquer ; qui a balancé en moi la paſſion la plus forte ? Enfin, madame, ſoyez recompenſée de vos bonnes œuvres ; je me rends à mon créateur ; je travaille de très-bonne foi à me défaire de ma paſſion, & je ſuis très-réſolue à abandonner mes erreurs. Si vous perdez la perſonne du monde qui vous eſt la plus attachée, ſongez que vous

avez travaillé à la rendre heureuſe dans l'autre vie. Après vous avoir parlé des diſpoſitions de mon ame, je vous rendrai compte de l'état de mon corps; je continue de cracher, de touſſer & de maigrir. Le lait paſſe aſſez bien, mais il ne fait pas les progrès que depuis près de deux mois, il devoit faire. Je viens de me reſſouvenir qu'une religieuſe des nouvelles catholiques de mon âge, & pour laquelle j'avois beaucoup d'amitié, eſt morte de la même maladie. Cette idée de la mort m'afflige moins que vous ne penſez. Je me trouve trop heureuſe que Dieu m'ait fait la grace de me reconnoître, & je vais travailler à mettre à profit le tems qui me reſte. Après tout, ma chere amie, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'eſt-ce que la vie? Perſonne ne devoit être plus heureuſe que moi, & je ne l'étois point. Ma mauvaiſe conduite m'avoit rendue miſérable; j'ai été le jouet des paſſions, emportée & gouvernée par elles. Mes remords, les chagrins de mes amies, leur éloignement, une ſanté preſque toujours mauvaiſe; enfin, perſonne ne ſait

mieux que vous, Madame, combien une vie douloureuſe eſt pénible. Adieu, chere amie, aimez-moi & priez pour le repos de mon ame, ſoit en ce monde, ou en l'autre. J'embraſſe mesdames vos filles.

LETTRE XXXV.

De Paris, 1733.

J'AI reçu cet après midi votre lettre, madame, qui m'a donné un vrai plaiſir : ma ſanté eſt toujours de même ; & la ſaiſon eſt très-peu propre pour attendre des ſuccès des remedes. Vous me demandez, ſi je ſuis changée ; je le ſuis très-fort : mes yeux ſont d'un gris brun jaune, le tour de ma bouche maigri & marqué, pâle & abattue. Pour le corps, je n'ai plus que la peau & les os ; ſi je mettois du rouge, cela me ranimeroit : la phyſionomie eſt

moins changée qu'elle ne devroit être; mes levres ne ſont pas pâles : en un mot, c'eſt une vilaine choſe qu'un corps maigre. A l'égard de mon ame, j'eſpere que dimanche prochain, elle ſera délivrée de toutes ſes impuretés, je m'accuſerai de toutes mes fautes : j'ai eu une ſcene bien touchante hier. Je vous envoie une copie d'une lettre que l'on m'a rendue en réponſe d'une que j'avois écrite, remplie de ſentimens d'amitiés, de détachement & de ma réſolution. Comme on me la rendit ſoi-même, je ne la lus pas ſur le champ. Nous parlâmes ſur cette matiere; vous auriez fondu en larmes auſſi bien que nous; mais cette ſcene ne dérange point mes projets, & on ne cherche pas à les déranger. Vous ſerez étonnée, quand je vous dirai que mes confidentes, & les inſtrumens de ma converſion, ſont mon amant, meſdames de Parabert & du Deffans, & que celle dont je me cache le plus, c'eſt celle que je devrois regarder comme ma mere. Enfin, madame de Parabert l'emmene dimanche, & madame du Deffans eſt celle qui m'a in-

diqué le pere Bourceaux, dont je ne doute pas que vous n'ayez entendu parler; il a beaucoup d'eſprit, bien de la connoiſſance du monde & du cœur humain; il eſt ſage, & ne ſe pique point d'être un directeur à la mode. Vous êtes ſurpriſe, je le vois, du choix de mes confidentes; elles ſont mes gardes, & ſur-tout madame de Parabert qui ne me quitte preſque point, & a pour moi une amitié étonnante; elle m'accable de ſoins, de bontés, & de préſens, elle, ſes gens, tout ce qu'elle poſſéde. J'en diſpoſe comme elle, & plus qu'elle; elle ſe renferme chez moi toute ſeule, & ſe prive de voir ſes amis; elle me ſert ſans m'approuver, ni me déſapprouver, c'eſt-à-dire m'a écouté avec amitié, m'a offert ſon carroſſe, pour envoyer chercher le pere Bourceaux, & comme je vous l'ai dit, emmene madame de Férioles, pour que je puiſſe être tranquille; Madame du Deffans, ſans avoir ma façon de penſer, m'a propoſé elle-même ſon confeſſeur; je ne doute point que ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux ne jette quelque étincelle de con-

verſion. Dieu le veuille ! Adieu, madame, j'ai tant de joye à cauſer avec vous, que je ne puis vous quitter. Hélas ! il le faudra bien.

Lettre du Chevalier à mademoiſelle Aïſſé.

» VOTRE lettre, ma chere Aïſſé, me » touche bien plus qu'elle ne me fâ- » che ; elle a un air de vérité & une » odeur de vertu à laquelle je ne puis » réſiſter ; je ne me plains de rien, » puiſque vous me promettez de m'ai- » mer toujours ; j'avoue que je ne » ſuis pas dans les principes où vous » êtes, mais Dieu merci, je ſuis en- » core plus éloigné de l'eſprit de pro- » ſélitiſme, & je trouve très-juſte, » que chacun ſe conduiſe ſuivant les » lumieres de ſa conſcience. Soyez » tranquille, ſoyez heureuſe ma chere » Aïſſé ; il ne m'importe des moyens, » ils me paroîtront tous ſupportables, » pourvû qu'ils ne me chaſſent pas de » votre cœur. Vous verrez par ma

» conduite que je mérite vos bontés.
» Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous
» plus, puiſque c'eſt votre ſincérité,
» c'eſt la pureté de votre ame, c'eſt
» la vertu qui m'attache à vous? Je
» vous l'ai dit mille fois, & vous
» verrez que je ne vous trompe pas;
» mais eſt-il juſte que vous attendiez
» que les effets vous ayent prouvé ce
» que je dis, pour le croire? Ne me
» connoiſſez-vous pas aſſez, pour
» avoir en moi cette confiance qu'inſ-
» pire toujours la vérité aux gens qui
» ſont capables de la ſentir? Soyez dès ce
» moment perſuadée que je vous ai-
» me, ma chere Aïſſé, auſſi tendre-
» ment qu'il eſt poſſible, auſſi pure-
» ment que vous pouvez le déſirer;
» croyez ſur-tout que je ſuis plus
» éloigné que vous même, de prendre
» jamais d'autre engagement. Je trouve
» qu'il ne doit rien manquer à mon
» bonheur, tant que vous me permet-
» trez de vous voir, & de me flatter
» que vous me regarderez comme
» l'homme du monde qui vous eſt le
» plus attaché. Je vous verrai demain,
» & ce ſera moi-même qui vous ren-

» drai cette lettre. J'ai mieux aimé
» vous écrire que de vous parler, parce
» que je ſens que je ne pourrois trai-
» ter avec vous la matiere, ſans per-
» dre contenance. Je ſuis encore trop
» ſenſible, mais je ne veux être que
» ce que vous voulez que je ſois; &
» dans le parti que vous avez pris,
» il ſuffit de vous aſſurer de ma ſou-
» miſſion & de la conſtance de mon
» attachement, dans tous les termes
» où il vous plaira de le réduire, ſans
» vous laiſſer voir des larmes que je
» ne pourrois empêcher de couler,
» mais que je déſavoue, puiſque vous
» m'aſſurez que vous aurez toujours
» pour moi de l'amitié. J'oſe le croire,
» ma chere Aïſſé, non ſeulement par-
» ce que je ſais que vous êtes ſincere,
» mais encore parce que je ſuis per-
» ſuadé, qu'il eſt impoſſible qu'un
» attachement auſſi tendre, auſſi fide-
» le, auſſi délicat que le mien, ne
» faſſe pas l'impreſſion qu'il doit faire
» ſur un cœur comme le vôtre".

LETTRE XXXVI.

De Paris, 1733.

JE ne puis cauſer longtems avec vous aujourd'hui ; mais je vous dirai ce qui mettra le comble à vos ſouhaits ; j'ai, Dieu merci, exécuté ce que je vous avois mandé ; je ſuis comblée ; ma tranquillité n'eſt plus que trop grande, car je ne me ſens pas aſſez répentante de mes fautes, mais je ſuis dans la ferme réſolution de ne plus ſuccomber, ſi Dieu ne me retire pas ſitôt à lui. Je ne ſouhaite plus la vie que pour remplir mes devoirs, & me conduire d'une façon qui puiſſe mériter la miſéricorde de ce bon Pere. Il y aura demain huit jours que le pere Bourceaux a reçu ma confeſſion. La démarche que j'ai faite a donné à mon ame un calme que je n'aurois point, ſi j'étois reſtée dans mes égaremens ; j'aurois avec l'objet

d'une mort préſente, les remords qui m'auroient rendue bien plus malheureuſe dans ces derniers momens : je ſuis dans un état de foibleſſe, que je ne puis ſortir de mon lit ; je m'enrhume tous les momens. Mon médecin a des attentions pour moi étonnantes ; il eſt mon ami, je ſuis bienheureuſe en tout : tout ce qui eſt autour de moi, me ſert avec affection : la pauvre Sophie a des ſoins de mon corps & de mon ame, étonnans ; elle m'a donné de ſi bons exemples, qu'elle m'a preſque forcée à devenir plus ſage ; elle ne m'a point prêché ; ſon exemple & ſon ſilence ont eu plus d'éloquence que tous les ſermons du monde ; elle eſt affligée juſqu'au fond du cœur ; elle ne manquera jamais de rien, quand elle m'aura perdue (*). Tous mes amis l'aiment beaucoup, & en auront ſoin. J'eſpere qu'elle n'en aura pas beſoin. J'ai la conſolation de lui

(*) Sophie, à la mort de mademoiſelle Aïſſé, s'eſt miſe dans un couvent.

lui laiſſer du pain. Je ne vous parle point du chevalier, il eſt au déſeſpoir de me voir auſſi mal; jamais on n'a vu une paſſion auſſi violente; plus de délicateſſe; plus de ſentimens, plus de nobleſſe & de généroſité. Je ne ſuis point inquiete de la pauvre petite; elle a un ami & un protecteur, qui l'aime tendrement. Adieu, ma chere madame, je n'ai plus la force d'écrire. C'eſt encore pour moi une douceur infinie de penſer à vous; mais je ne puis m'occuper de cette joie, ſans m'attendrir, ma chere amie. La vie que j'ai menée, a été bien miſérable; ai-je jamais joui d'un inſtant de joie? je ne pouvois être avec moi-même; je craignois de penſer; mes remords ne m'abandonnoient jamais depuis le moment où j'ai commencé à ouvrir les yeux ſur mes égaremens. Pourquoi ſerois-je effrayée de la ſéparation de mon ame, puiſque je ſuis perſuadée que Dieu eſt tout bon, & que le moment où je jouirai du bonheur, ſera celui où je quitterai ce miſérable corps?

Fin des lettres de mademoiſelle Aïſſ

Vers ſur mademoiſelle Aïſſé.

Aïſſé, de la Grece, épuiſa la beauté,
Elle a de la France emprunté
Les charmes de l'eſprit, de l'air & du langage.
Pour le cœur, je n'y comprends rien;
Dans quel lieu s'eſt-elle adreſſée?
Il n'en eſt plus comme le ſien,
Depuis l'âge d'or ou l'Aſtrée.

FIN.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

IL eût été bien facile de faire disparoître les négligences, les incorrections qui se trouvent dans les *Lettres* que je présente au Public. Il eût été facile de substituer à des périodes un peu longues, de ces petites phrases courtes, si à la mode aujourd'hui. Je vois déja, messieurs les Puristes éplucher, relever ces négligences, nous insinuer qu'ils écriroient bien mieux, s'ils vouloient s'en donner la peine. Non, messieurs, peut-être écririez-vous plus correctement, mais vous n'écririez pas mieux.

Le cœur conduit la plume de mademoiselle Aïssé; la vérité, le sentiment, cette heureuse simplicité, le naturel, devenus si rares, sont les caracteres de ce petit recueil: y toucher, seroit les affoiblir.